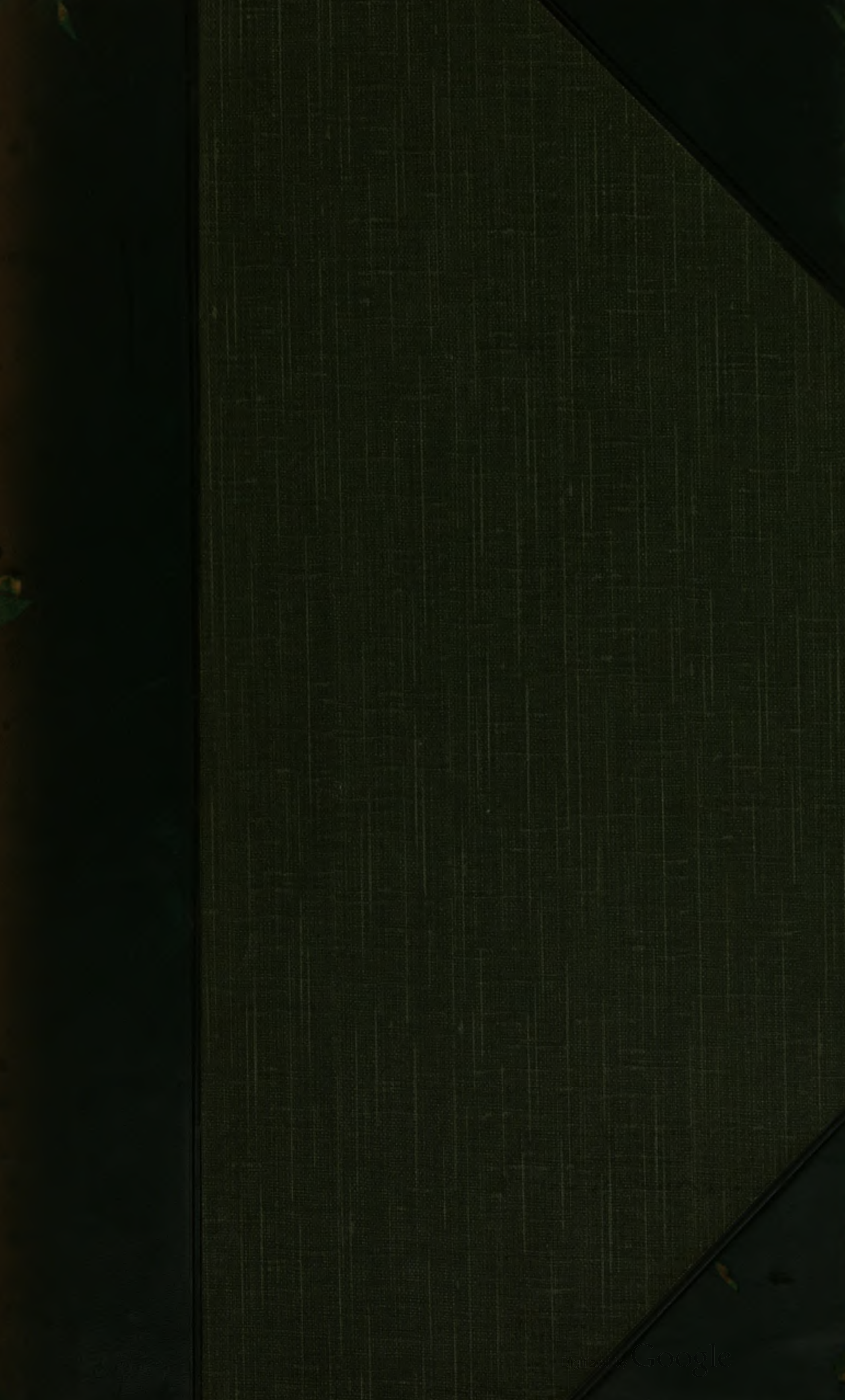
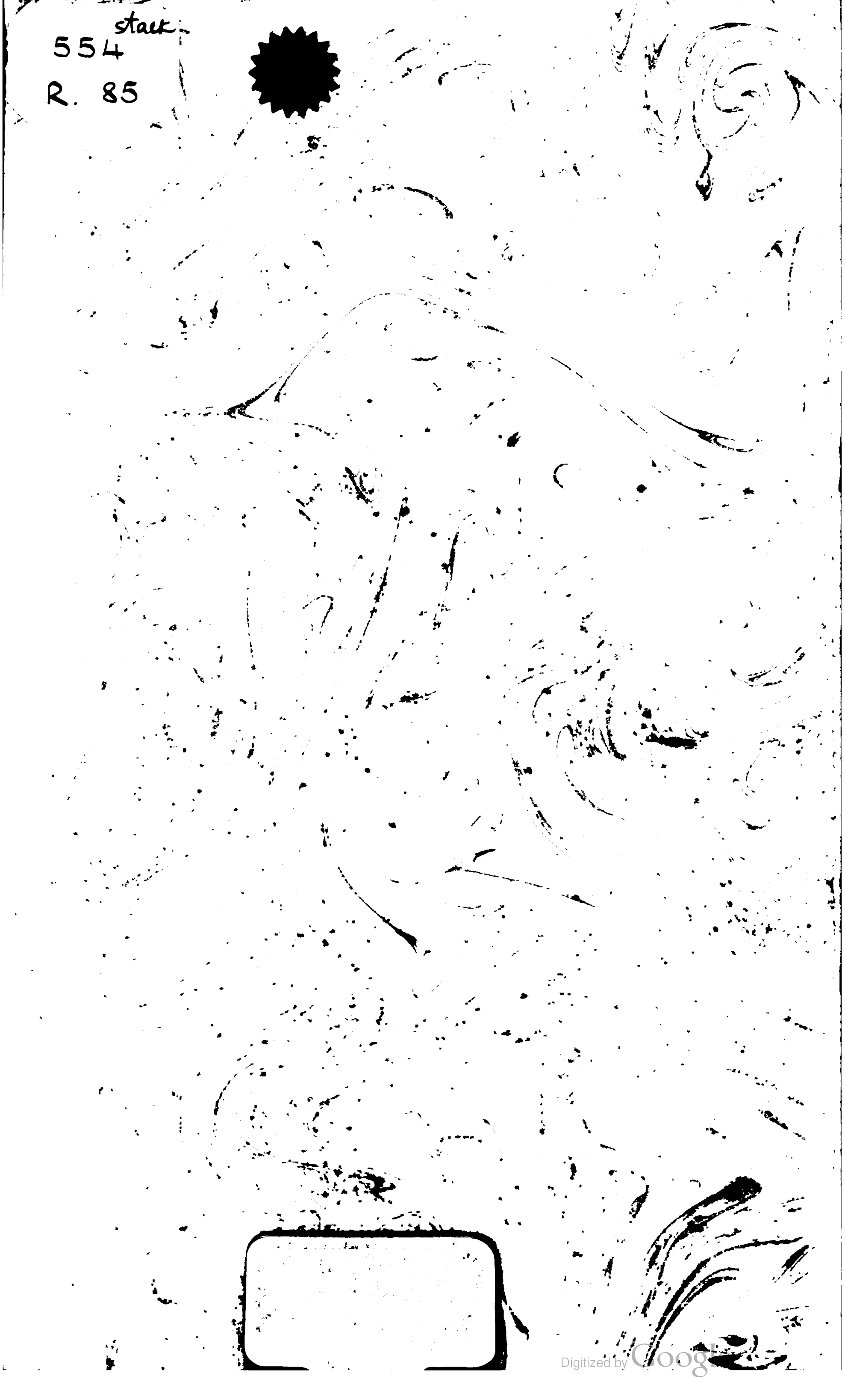



stack
554
R. 85



LES CIMMÉRIENS

ETHNOGÉNIE GAULOISE

OU

MÉMOIRES CRITIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PARENTÉ DES CIMMÉRIENS,
DES CIMBRES, DES OMBRES, DES BELGES, DES LIGURES
ET DES ANCIENS CELTES

PAR

ROGET B^on^ DE BELLOGUET

PREMIER PRIX GOBERT DE 1869 A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

Quid verum... curo et rogo, et omnis in hoc sum.
(HOR.)

QUATRIÈME PARTIE

LES CIMMÉRIENS

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, quai Voltaire

—

1873

ETHNOGÉNIE GAULOISE

LES CIMMÉRIENS

PAR

ROGET Bon DE BELLOGUET

Ouvrage posthume publié par les soins

DE

M. ALFRED MAURY
Membre de l'Institut

M. HENRI GAIDOZ
Directeur de la *Revue celtique*



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, quai Voltaire

1873



NOTICE

SUR

M. LE BARON ROGET DE BELLOGUET

Dominique-François-Louis Roget, baron de Belloguet, naquit à Bergheim (Haut-Rhin) le 8 janvier 1796. Fils d'un père auquel ses brillants services militaires sous la République et le premier Empire valurent en 1806 le grade de général de division et bientôt après la croix de commandeur de la Légion d'honneur avec le titre de baron, il embrassa la carrière des armes, où se portait alors presque toute la jeunesse française. Admis en 1812 à l'École de cavalerie de Saint-Germain, il entra vers la fin de 1813 comme sous-lieutenant aux grenadiers à cheval de la jeune garde et se signala dès le début par sa bravoure; il fit la campagne de 1814 et fut décoré n'étant encore âgé que de dix-neuf ans. Après la Restauration, il servit dans le corps des cuirassiers, d'où il passa aux grenadiers à cheval de la garde royale. M. le baron de Belloguet, tout en s'acquittant des devoirs que lui imposait sa profession, cultivait avec succès la littérature et l'histoire. Il a laissé en manuscrits divers morceaux tant en prose qu'en vers qui viennent d'être réunis sous le titre de *Mélanges de littérature* (1814-

1835)[1], et imprimés à un petit nombre d'exemplaires. Ces essais témoignent du goût et de la richesse d'imagination de leur auteur. On y trouve, à coté de poésies d'un tour souvent heureux et dignes d'être lues, une dissertation sur *le Génie poétique*, qui révèle une connaissance approfondie de la littérature ancienne et moderne. Esprit curieux et chercheur, M. le baron de Belloguet se sentait plus entraîné vers les études sérieuses que poussé par l'ambition d'arriver à un grade élevé et d'obtenir les honneurs qui n'avaient pas manqué à son père. D'ailleurs sa santé, éprouvée par les guerres, ne lui permettait plus la vie rude et active qui est une des conditions de la carrière militaire. Promu au grade de capitaine commandant, le 28 août 1830, il prenait sa retraite dès 1834 pour se livrer tout entier à sa véritable vocation, les recherches historiques. Retiré en Bourgogne, jouissant d'une aisance suffisante pour lui assurer une indépendance qu'il aimait en toutes choses, il se prépara à ses publications par la méditation assidue des meilleurs modèles et l'étude des sources auxquelles il comptait puiser. Doué d'un esprit critique qui le portait à n'accepter les idées reçues qu'après les avoir soumises à un contrôle rigoureux, il appliqua d'abord la méthode qu'il s'était imposée à l'histoire de la province où il habitait. Il donna en 1847 ses *Questions bourguignonnes, Mémoire critique sur l'origine et les migrations des anciens Bourguignons*, ouvrage qui obtint une médaille d'or au

1. Paris, 1873, in-8°. Imprimerie Claye.

concours des antiquités nationales de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce travail, qui laissera, ainsi que l'a justement observé le savant rapporteur du concours, une trace durable dans l'étude de notre histoire, fut suivi de deux autres, à chacun desquels l'Institut accorda pareillement une médaille d'or. L'un, couronné en 1849, est un commentaire accompagnant la carte de l'ancien royaume de Bourgogne; le second, couronné en 1851, a pour titre : *Origines dijonnaises dégagées des fables et des erreurs qui les ont enveloppées jusqu'à ce jour et suivies d'une dissertation sur les actes et la mission de saint Bénigne, l'apôtre de Dijon.*

Ce triple succès enhardit M. le baron de Belloguet à élargir le champ de ses investigations; mais, ne trouvant plus dans sa province toutes les ressources scientifiques nécessaires aux nouveaux travaux qu'il méditait, il vint s'établir à Paris et se mit en relation avec quelques-uns des maîtres de l'érudition française qui purent apprécier la solidité de ses connaissances et le caractère consciencieux et sévère de ses recherches. M. le baron de Belloguet conçut le projet de reprendre sur la base nouvelle que fournissaient les progrès récents de la philologie, de l'ethnologie et de l'archéologie, la question encore si controversée de nos vieilles origines nationales. Quoique déjà avancé en âge, il ne recula pas devant la rude tâche qu'un tel projet lui imposait. Il poursuivit dans une studieuse retraite, avec une infatigable ardeur que ne refroidissait ni l'altération de sa santé ni l'affaiblissement de sa vue, les recherches souvent les plus arides et les plus

difficiles. Il se mit à l'étude des langues néo-celtiques, et, sans s'effrayer de l'autorité de ceux dont il entendait contrôler en toute liberté les idées, il continua durant plusieurs années une œuvre qui ne tarda pas à avoir toutes ses prédilections, ne quittant Paris que pour aller dans quelques-uns de nos départements étudier sur place les populations dont il cherchait à démêler l'origine. L'ouvrage qu'il composa, et qui n'était destiné qu'à servir d'introduction à un autre dont on trouvera ci-après les fragments, se divise en trois parties qui parurent successivement. La première renferme un *Glossaire gaulois*, où sont discutés tous les mots qu'on a regardés comme ayant appartenu à l'idiome des Celtes. M. le baron de Belloguet, profitant des observations et des critiques auxquelles ce Glossaire avait donné lieu, le soumit à un nouvel examen, le corrigea sur divers points et en fit paraître au commencement de 1872 une seconde édition fort améliorée. La deuxième partie est consacrée à la question ethnographique que soulève l'origine des Celtes; elle est intitulée *Types gaulois et celto-bretons*. La troisième, la plus étendue, a pour titre : *Le Génie gaulois ;* elle traite du caractère moral, de la religion, des institutions et des arts des peuples de la Gaule. Ces trois volumes, qui forment un tout homogène et que l'auteur a réunis sous le titre commun d'*Ethnogénie gauloise*, peuvent être regardés comme ce qui a été écrit de plus judicieux, de plus complet et de mieux raisonné sur les Gaulois. On n'y trouve sans doute point l'élégance de style et l'art de la composition qui firent à un autre historien de

la Gaule une si brillante renommée; il y a dans l'*Ethnogénie gauloise* des points contestables et des parties qui ne sont pas traitées avec une suffisante clarté. La discussion des témoignages préoccupe visiblement plus l'auteur que la netteté de l'exposition, et il satisfait moins notre curiosité que les exigences de la critique. M. le baron de Belloguet n'avait pu acquérir cette expérience des langues celtiques et cette sûreté grammaticale qui n'appartiennent qu'à ceux qui se sont livrés de bonne heure aux études philologiques.

Mais si son livre est privé de ce charme qui peut parfois donner le change sur de fausses théories, il apporte en revanche à l'érudition les éléments les plus précieux, les données les plus sûres; malgré ses imperfections, il n'en constitue pas moins un monument considérable et il faudra désormais l'interroger pour connaître l'ancienne Gaule.

L'Académie des inscriptions en jugea ainsi, et elle décerna à son auteur au concours de 1869 le grand prix d'histoire de France, fondé par le baron Gobert.

C'est dans l'*Ethnogénie gauloise* que M. de Belloguet a montré toute l'étendue et la solidité de son érudition, toute la rigueur de sa méthode d'investigation. Cet ouvrage ne rencontra pourtant pas chez nous un accueil aussi empressé et aussi favorable qu'il méritait. Il contrariait une théorie en vogue et exigeait de ses lecteurs une étude patiente et attentive qui peut seule faire saisir toutes les qualités de l'œuvre. Les esprits superficiels ou étrangers à la matière si courageusement approfondie

par M. le baron de Belloguet ne s'attachaient qu'à l'imperfection de la forme et reprochaient au livre des obscurités qu'une pleine connaissance du sujet dissipe aisément. Mais en Allemagne, quoique la science y soit prévenue contre ce qui vient de notre patrie, on paya à l'auteur un juste tribut d'éloges, et M. de Belloguet eut la satisfaction de voir ses idées en grande partie acceptées par les hommes les plus au courant de la branche de l'histoire à laquelle il s'était attaché.

M. le baron de Belloguet, épuisé par ses travaux persévérants, fut contraint d'aller chercher dans le midi de la France, au pied des Pyrénées, puis sous le beau ciel de Nice, un adoucissement aux souffrances physiques qui le minaient. Les événements de 1870 portèrent un dernier coup à sa santé déjà si fortement ébranlée. Lui qui avait combattu pour notre indépendance en des jours glorieux, ne pouvait se consoler des désastres de la patrie, surtout de la perte de la province qui lui avait donné le jour. Entouré des soins pieux d'une digne compagne qui soutenait son ardeur pour le travail et prêta souvent à sa main défaillante un concours efficace[1], il expira le 3 août 1872 dans toute la lucidité de son intelligence, préoccupé jusqu'au dernier moment de la poursuite d'une œuvre qu'il ne lui fut pas donné d'achever.

ALFRED MAURY.

1. C'est à Mme de Belloguet que l'on doit la publication des *Mélanges de littérature* de son mari, cités plus haut.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

ET LES ORIGINES GAULOISES

Tous les amis des études relatives à nos origines nationales apprendront avec une vive satisfaction que l'Académie des inscriptions vient d'accorder un double encouragement à ces études en récompensant dignement deux des hommes qui se sont voués avec le plus d'ardeur et d'intelligence à la recherche et à l'éclaircissement de nos antiquités gauloises.

L'Académie des inscriptions a donné le grand prix Gobert à M. de Belloguet pour les trois volumes de son *Ethnogénie gauloise*, et le prix de numismatique à M. Hucher pour son *Art gaulois d'après les médailles.*

Nous sommes en différend avec M. de Belloguet sur la solution de bien des questions historiques ou archéologiques; nous croyons qu'il y a encore des réserves à faire sur le problème de l'unité ou de la dualité de la langue gauloise; nous persistons plus que jamais à attribuer aux Celtes, en Europe et même en Afrique, les monuments dits mégalithiques, que M. de Belloguet attribue aux Ligures; nous persistons à regarder les Cimbres comme un peuple celtique; nous différons aussi de M. de Belloguet sur plusieurs points d'ethnographie et de mythologie celtiques; mais ces dissidences ne nous empêchent en aucune façon de rendre pleine justice à

cet esprit énergique, ingénieux et patient, et aux vastes travaux auxquels le consacre tout entier une généreuse passion qui semble s'accroître avec les années.

Ces vaillants esprits font avancer la science, soit qu'ils rencontrent directement la vérité, soit qu'ils aident à la dégager par des vues hasardées, mais fécondes, et même parfois par des erreurs mêlées d'une part de vrai. Les idées de M. de Belloguet sur la vieille race qui a précédé les Gaulois en Orient, la race ligurienne, ont d'abord étonné, puis gagné un grand terrain.

Nous croyons encore qu'il donne trop à ses Ligures ; mais nous en sommes venu à penser qu'il pouvait y avoir beaucoup à leur donner au point de vue ethnographique, quoique la société celtique les ait absorbés dans la plus grande partie du vieil Occident. Quelle que soit la conclusion définitive de l'histoire, si elle parvient à la donner sur les nombreuses et problématiques matières hardiment fouillées par M. de Belloguet, personne n'aura remué nos origines avec plus de résolution ni de persévérance.

Souvent séparé de l'auteur de l'*Ethnogénie gauloise* quant aux solutions, mais uni à lui par le même intérêt et la même importance attachés aux mêmes objets, nous n'avons ni peine, ni mérite à porter de lui un juste témoignage et à nous réjouir de son succès. . . . .

. . . .

HENRI MARTIN.

Extrait du journal *le Siècle*, 25 juillet 1869.

SOMMAIRE DE LA PREMIÈRE PARTIE

SOMMAIRE DE LA SECONDE PARTIE

ETHNOGÉNIE GAULOISE

LES CIMMÉRIENS[1]

PREMIÈRE PARTIE

Section première. — Les Cimmériens d'Homère et du faux Orphée.

I. Antiquité du nom des Cimmériens donné au Bosphore de Scythie; persistance de ce nom sur les deux côtés du détroit; il est resté attaché à la Crimée. — II. Passages de l'*Odyssée* relatifs aux Cimmériens. — III. Explication des confusions géographiques qu'ils renferment. — IV. Les Cimmériens de l'*Odyssée* sont bien ceux du Bosphore et non ceux de l'Italie. Brouillards et volcans de boue de l'île de Taman de la Crimée. Interprétations et déformations diverses du nom des Cimmériens. — V. Des Cimmériens du faux Orphée et des poëmes argonautiques.

I. Le nom de *Kimmèrioi* [2], plus ancien que l'*Odyssée*, est le premier qui se soit dégagé aux yeux des Grecs des profondes ténèbres qui couvraient la géographie du nord de l'Europe, et, par une étrange fortune, il semble encore attaché à cette terre qui vit passer tant de peuples, et qui eut à subir tant de maîtres divers. C'est celui que portaient, depuis les temps fabuleux, non-seulement le Bosphore ou détroit qui sépare de la presqu'île jadis asiatique de Taman, la grande péninsule de la mer Noire, mais aussi la partie orientale de cette même péninsule [3], que

1. Je regrette beaucoup que mon éloignement de Paris me prive de consulter à leur sujet la dissertation expresse du savant académicien russe Bayer, *De Cimmeriis*, dans les *Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, t. II. Bayer est mort en 1738.

2. Forme grecque ordinaire, *Kimmeroi*, dans Lycophron, v. 695; en latin *Cimmerii*.

3. Hérod. IV-12; cf. 99, et Eschyle, *Prom.*, v. 729; Strab., p. 257, *Did.* Denys le Pér., v. 168, etc.



nous nommons encore la Crimée, de même que les Tatars et les Russes l'appellent *Krim* ou *Kyrym* et *Kruime* [1]. Il est vrai que, par un singulier hasard étymologique, on a pu attribuer à ce nom une origine beaucoup plus moderne, et le faire remonter seulement à un terme tatar qui signifie forteresse, et par lequel les conquérants mongols désignèrent le vieux château, *Eski-krim* [2], qui défendait le mont Aghirmisch et la ville située à leur pied. Un voyageur vénitien du XV[e] siècle, Josaphat Barbaro, la nomme *Chirmia* [3], forme intermédiaire, ainsi que la précédente, entre *Krim* et *Kimmerioi*. Tous ces noms nous rappellent également les antiques murailles cimmériennes d'Hérodote, *κιμμερία τείχεα*, *ibid.*, et le mont Kimmérion de Strabon, p. 257, Did. [4], et la ville que Ptolémée nomme ainsi dans l'intérieur de la péninsule, μεσόγειοι, III-6. Elle était par conséquent différente de celle dont il est question dans l'*Odyssée*, ainsi que du port et de la cité maritime de Kimmérikon du périple anonyme du Pont-Euxin [5], laquelle peut fort bien avoir été cette Kimméris dont parlait l'un des deux Hécatée, le Milésien ou celui d'Abdère [6].

Enfin l'un des plus anciens peuples du Caucase, les Circassiens qui ont occupé une partie de la Crimée avant l'invasion des Mongols ne l'appellent pas autrement que *Ghèrym* [7].

Cette réunion ou cette succession frappante de noms identi-

1. Les deux premiers noms sont tatars. Voy. Busching, *Géogr. univ.*, trad. franç., t. III, p. [5]; cf. Schnitzler, *Descript. de la Crimée*, p. 157, n.

2. Busching, *id.*, p. [43]; Neumann, *Die Völk. des südl. Russl.*, p. 7, n. Je ne compte pas l'étymologie russe de Mr. Eichhoff, *Kremen*, pierre (*Essai sur l'orig. des Slaves*, p. 25).

3. Voy. la collection de voyages de Ramusio, t. II, ou celui de Dubois de Montpéreux, au Caucase et en Crimée, t. V, p. 236.

4. Dans la chaîne des monts Tauriques, dit-il, leur extrémité orientale atteint effectivement Eski-Krym.

5. Paragr. 50, et Atlas de Müller (*Geogr. græci minores*, Didot, t. II).

6. Le fragment relatif à cette ville, est donné à l'un et à l'autre dans les *Frag. histor. græc.* de Did., t. I[er] p. 1, et t. II, p. 388; cf. Strab., p. 248, Did.

7. Klaproth, *Voyage au Caucase*, t. I[er], p. 385, et t. II, p. 378; Busching, *id.*, p. [90]. Conf. Constant. Porphyrog., *De administ. imp.*, ch. XLII, sur le voisinage déjà existant du pays des *Zichoi* et du Bosphore.

ques ou presque semblables dans une contrée aussi célèbre depuis près de trois mille ans, et dans lesquels la métathèse de l'*m* et de l'*r* paraît en outre si naturelle, ne confirment-elles pas l'étymologie classique que Fréret donnait au nom de Crimée [1], et qui est la plus généralement reçue? Ce qui prouve d'ailleurs combien celui des Cimmériens était profondément empreint sur toute la région du Bosphore, c'est qu'il demeura pareillement et avec non moins de persistance attaché de l'autre côté du détroit à un cap qui nous est signalé par Ptolémée, V-9, ainsi qu'à une autre ville de Kimmerikon ou Cimmerium, dont Méla et Pline précisent la position à l'entrée du Palus Mæotide. Ce dernier auteur ajoute même que ce nom si vivace avait remplacé celui de Cerberium. Le Périégète, que l'on croyait être Scymnus de Chio, place pour son compte une ville de Kimmeris à la bouche méridionale du détroit, en observant qu'elle avait été fondée par les tyrans du Bosphore [2], plusieurs siècles par conséquent après la disparition des Cimmériens.

II. Le premier ancien qui ait parlé de ce peuple si célèbre et en même temps si peu connu est l'auteur de l'*Odyssée*, certainement, pensé-je, postérieur de plusieurs générations au divin chantre d'Achille [3]. Cet autre Homère, après avoir conduit son héros dans l'île de Circé, raconte que la déesse lui prescrivit d'aller consulter dans la sombre demeure de Pluton et de la terrible Proserpine l'âme du devin Tirésias qui lui révélerait par quelle route il pourrait retourner dans sa patrie. Pour arriver au seuil du séjour des morts, Ulysse devait remonter sur son navire, que dirigerait le souffle de Borée, X, v. 507, Did. Il traverserait ainsi l'Océan, et atteindrait une plage fan-

1. *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXII, in-12, p. 206. Elle pourrait s'appuyer peut-être victorieusement sur le texte imprimé de la géographie arménienne, attribuée à Moïse de Khorène, plus ancienne assurément que les invasions des Mongols ; mais Neumann affirme, *loc.,cit.* que le nom de Krim qu'on y lit est une interpolation, et ne se trouve dans aucun Ms.

2. Vers 896, et le périple du faux Arrien, ch. 48, dans les *Geogr. græci min.* de Did., t. II.

3. Il est impossible, croyons-nous, de déterminer *historiquement* l'époque des deux poëtes ; les opinions des anciens se partagent entre quatre siècles, du XIIIe au IXe avant notre ère.

geuse que domine une roche élevée, au pied de laquelle réunissent leurs ondes trois des fleuves infernaux, l'Achéron, le Cocyte et le Pyriphlégéthon; c'est là que se trouvait l'entrée de l'Érèbe, *id.*, v. 513-515. Ulysse obéit, un seul jour lui suffit pour ce voyage, et, parvenu aux limites du profond Océan, il aborda une terre sans cesse enveloppée de brouillards et de ténèbres, et que n'éclairent jamais les rayons du soleil. Là s'élève la ville et habite le peuple des Cimmériens, toujours couverts d'une funeste nuit, XI, v. 13-19. Le poëte n'en dit pas davantage; son héros n'avait affaire à cette extrémité du monde qu'avec Tirésias et les Mânes, et aussitôt qu'il les eût entretenus, il lança de nouveau son navire sur le *courant du fleuve Océan, id.*, v. 639, qui l'emporta vers la vaste mer et l'île d'Æa où le soleil se lève dans le palais de l'Aurore et qu'habitait Circé, XII, v. 1 et suiv.

III. Combien ces quelques vers ont-ils soulevé de discussions! Combien de commentaires a-t-on écrits à leur sujet, depuis plus de deux mille ans, depuis le savant Eratosthènes jusqu'aux plus érudits de nos contemporains! De quels Cimmériens le poëte a-t-il voulu parler? De ceux du Bosphore ou de la Campanie, de l'Asie Mineure ou de l'Épire et de la Lucanie? L'objet de nos recherches n'exige pas que nous venions à notre tour discuter de point en point les énigmes et les contradictions géographiques de ces divers passages de l'*Odyssée*. Je m'étonnerai seulement qu'on les ait si souvent et si longuement débattus, quand il me paraît évident que les Grecs du temps d'Homère, en rapport avec les Phéniciens, — qui explorèrent longtemps avant eux le Pont-Euxin et les côtes occidentales de la Sicile et de l'Italie, — emmêlèrent avec leur vive imagination les récits de ces hardis navigateurs et les traditions poétiques de leurs premières aventures maritimes, celles de Jason, d'Ulysse, etc. C'est ainsi que l'Océan leur semblait tantôt un fleuve, tantôt la vaste mer; que les roches Cyanées qui barraient aux Argonautes l'entrée du Bosphore de Thrace devinrent dans les mers de la Sicile voisines de Charybde et de Scylla [1]; et que Circé, la fille du soleil, et le nom de la ville d'Æa passèrent du

1. *Odyss.*, XII, v. 59 et suiv.; cf. Strab., p. 123, Did.

fond de l'Orient sur les côtes occidentales de l'Italie, ou, comme le dit Hésiode [1], que cette déesse fut transportée sur le char d'Hélios dans une île de la mer Tyrrhénienne. Ces confusions géographiques sont communes à toutes les époques d'ignorance. Colomb ne cherchait qu'une route nouvelle pour arriver dans l'Inde quand il rencontra un tout autre continent, et sa découverte même remplit pendant un siècle toutes les imaginations de fables et d'erreurs presque aussi étranges que celles de l'*Odyssée*. Rappelons-nous d'ailleurs, comme une autre cause de nombreuses méprises, que les navigateurs ont aimé de tout temps à donner, pour une raison ou pour une autre, aux terres qu'ils découvraient, des noms empruntés à leur propre patrie ou aux diverses localités qui leur avaient laissé de vifs souvenirs. Nous pensons donc que Malte-Brun [2] et Vōlcker sont allés trop loin, l'un en doutant de l'existence même des Cimmériens ; — l'autre, quand il n'attribuait qu'à l'imagination poétique des Grecs les similitudes, symétriques suivant lui, qu'on remarque, dans leurs plus anciennes relations de voyages maritimes, entre les mystérieuses contrées où se couchait le soleil et celles où il s'ouvrait les portes du palais de l'Aurore [3].

IV. Il résulte de ces observations que l'on ne doit chercher les Cimmériens de l'*Odyssée* ni dans l'Épire, comme le fait entendre Pausanias, 1er-17, ni sur les côtes occidentales de l'Italie, comme le donnait à penser, à première vue, l'ensemble des voyages d'Ulysse, — mais, d'après la description toute septentrionale de leur pays, dans le nord, ainsi que le répète Eustathe après Strabon [4], et bien loin des chauds et splendides rivages de la Campanie. Nous n'admettons donc pour les déplacements géographiques d'Homère ni les éloges de ce dernier, ni le blâme sévère de son principal commentateur [5]; mais nous le croyons d'autant plus excusable, relativement aux Cimmériens, qu'il exista véritablement un peuple de ce nom en

1. Frag. CCII, éd. Didot.
2. M. Brun, *Hist. de la Géogr.*, liv. II.
3. Vōlcker, *Ueber homer. Geograph.* Hanovre, 1830, p. 130.
4. Strab., p. 17 et 123. *Did.*, 4. Eustat., *Od.*, XI, v. 14 et suiv.
5. Eustath., *Comment. de l'Od.*, préf., p. 1.

Italie, lequel avait dans son voisinage une île d'*Æxa*, comme celui du Bosphore une ville d'*Æa*, l'une et l'autre successivement habitées, disait-on, par Circé[1]. C'est évidemment dans la seconde, — celle de la Colchide, — que se trouvait, malgré les méprises du poëte, le palais mythologique de l'Aurore. La description qu'il nous a faite des brouillards et des ténèbres (et par conséquent du froid) qui enveloppaient le pays des Cimmériens ne peut convenir, je le répète, qu'à une contrée septentrionale telle que les deux rives du Bosphore de Scythie dont les navigateurs de l'Hellade et de la Phénicie exagéraient naturellement, en hommes du midi, les rigueurs hivernales. Nous dirons plus. Cette description convient particulièrement à la presqu'île de Taman, que les deux mers et le fleuve dont elle est entourée, et tous les *limans* ou lacs pleins de vase qu'elle renferme, couvrent d'épaisses vapeurs pendant la plus grande partie de l'année. L'auteur du *Voyage géologique en Crimée*, le savant Huot, pense même qu'elle doit son nom à ces brouillards qui s'appellent en turc et en russe *toumane*[2]. En outre, l'aspect volcanique de cette contrée dont les nombreux cratères vomissent toujours, des deux côtés du détroit, des flots de boues ardentes qu'ils lancent parfois toutes bouillonnantes dans les airs[3]; cette étrange contrée devait réellement avoir quelque chose d'infernal aux yeux de ses premiers explorateurs, qui voyaient l'*extrémité* de la terre s'y confondre avec le feu, le bitume et l'eau. Leurs récits frappèrent vivement l'imagination des Grecs, auxquels ils donnèrent sans doute l'idée de la *fangeuse* demeure de Pluton, δόμον εὐρώεντα, et du fleuve de feu des

1. Αἶα ou Ἀιαίη, *Od.*, x, v. 135, et xii, v. 3; Hérod., 1-2.

2. Voy. les notes de la trad. franç. de Méla, par Huot, éd. Nisard, p. 671, col. b. — Bayer avait déjà observé ces *noirs brouillards*. — Voy. Sh. Turner, *Hist. of the Ang. Sax.*, éd. Baudry, t. Ier, p. 16, n.

3. Celui de Peresyn, près de Temriouk, fit encore irruption en 1794. Le comte J. Potocki raconte l'ascension qu'il fit de ce volcan, dans son *Voyage aux Steppes d'Astrakhan et du Caucase*, publié par Klaproth, p. 244 et 247. Le Korabetef de Crimée s'est pareillement réveillé en 1818, et en octobre 1853. Voir le *Journ. des Débats* du 9 nov. suiv. Nous pouvons citer encore le Djo-Tubé près d'Iénikalé, le Prékla et le Koussou-Obo dans l'île de Taman. Voy. les *Descript. de la Crimée* par le prince Demidoff, p. 234, 2e éd.; par Schnitzler, p. 81, l'*Abrégé de la Géogr.* de Balbi, 3e éd., p. 555.

enfers, le Pyriphlégéton, *Od.*, X, v. 512 et s. Les mythologues transportèrent même dans l'île de Taman l'un des derniers épisodes de la guerre des Géants contre les dieux [1]. C'est ainsi que dans les fables les plus étranges on retrouve bien souvent un fond de vérité. De même pour les *Germara* de la Celtique qui, suivant Etienne de Byzance, étaient privés de la faculté de voir pendant toute la durée du jour [2]. Ces autres Quinze-Vingts des fables helléniques étaient sans doute quelques pauvres albinos qui, remarqués par Eudoxe le Rhodien, passèrent dans ses récits de voyages pour tout un peuple d'hommes de nuit.

Les ténèbres cimmériennes devinrent et restèrent proverbiales non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Romains qui jouissaient pourtant avec délices du beau ciel de la Cimmérie campanienne, dans un coin de laquelle ces ingrats imaginèrent de les transporter. (Festus, v° *Cimmerii.*) Les Grecs poussèrent l'exagération jusqu'à dire que ce peuple niait même l'existence du soleil. [3] Quelques-uns de leurs écrivains voulurent en outre, dans la constante préoccupation de leur vanité nationale, rapporter son nom à leur propre idiome, tantôt en le tirant de χέμμερος, brouillards, obscurité [4], tantôt en le confondant avec leur adjectif χειμέριος, ce qui lui faisait signifier les *Ténébreux* ou bien les *Hivernaux*. Une ville de Chimærium figure encore sur la côte méridionale du Palus-Mæotide dans la carte de Peutinger, *segm.* VIII, c, éd. Mannert. Le prétendu voisinage de la demeure de Pluton leur fit aussi donner, par allusion au chien des enfers, le nom mythologique

1. Voy. Strab., p. 424, *Did.*; Et. de Byz., v° 'Απάτουρον. Les Grecs connurent même un tremblement de terre du Bosphore; Phlégon, *De mirabil.*, 19, éd. Ant. Westermann.

2. Voy. Et. de Byz., v° Γέρμαρα, et Apollonius, *Hist. merveill.*, 24, éd. Westermann.

3. Voy. Plut., *De Superstit.*, 10, éd. Did., t. III. Cicéron cherchait encore à expliquer comment ce peuple infortuné était continuellement privé de la vue du soleil, 2e *Académ.*, liv. II-19, Nisard.

4. Lequel donnait la variante *Kemmérioi*; voy. l'*Etymolog. magn.*, v° Κιμμέριοι. Lycophron a écrit Κίμμερος σκιά, v. 1427. Nous retrouverons cette signification dans le *Kimrire* de Job.

de *Kerbèrioi* ou les Cerbériens [1]. Ce fut même le seul que porta dans les premiers temps de son existence, avons-nous dit, la ville de Cimmérium en Asie. Enfin cette position des Cimmériens d'Homère sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin, à droite et à gauche du Bosphore, explique seule comment ils étaient censés habiter aux extrémités du monde, au delà du fleuve *Océan*, et pourquoi le poëte a pu dire que son courant, ποταμοῖο ῥόον, ramena Ulysse dans la vaste mer. Ces détails hydrographiques cessent de paraître singuliers, et nous frappent par leur exactitude, quand on se rappelle que la mer d'Azow se décharge en effet dans le Pont-Euxin, ce qui lui valut même chez les Scythes le nom de *Tèmèrinda*, qui signifiait dans leur langue : *la Mère de la mer*, ou du *Pont*, μήτηρ τοῦ πόντου [2]. Et c'est en outre une objection de plus à opposer à ceux qui ont cru reconnaître dans le port de Balaclava, creusé par la nature dans une longue chaîne de rochers [3], la plage fangeuse où dut aborder Ulysse, chez les Cimmériens et non chez les Taures.

V. Les plus anciennes traditions de voyages des Grecs confirment implicitement la solution que nous croyons avoir donnée de ce fameux problème de la géographie homérique. C'est après avoir traversé la Thrace et la Scythie que la fille d'Inachus, Io, arriva dans le pays des Cimmériens [4]. Le poëme des Argonautes si longtemps attribué à Orphée, puis à Onomacrite, contemporain de Pisistrate, mais dont la date est toujours fort incertaine, les recula encore davantage dans le nord, jusque sur les bords de la mer Cronienne que les Hyperboréens nomment une *mer morte*, νεκρήν, v. 1081 (éd. Schneider). Ils y sont, comme dans l'*Odyssée*, toujours privés des rayons du soleil, et couverts de

1. Voy. pour tous ces noms l'*Etymol., magn., ibid.*, citant pour Kerbérioi, Sophocle, fr. 928, Did. et Aristophane (*Gren.*, v. 187); Eustathe, *Od.*, XI, v. 14 et suiv.; Didyme, *id.*, Hésych. ; v° Κερβέριος; Photius, *Lex.*, etc.

2. Hérod., IV-86; Den. Pér., v. 165; Pline, VI-7, *matrem maris*.

3. Voy. les cartes topogr. et coloriées de Sébastopol, et la *Crimée* du prince Demidoff, 2e éd., p. 9, et une vue p. 104.

4. Æschyl., *Prom.*, v. 729, Did.; Apollod., II, chap. Ier, § 3. Inachus paraît avoir été le chef d'une colonie phénicienne dans l'Argolide.

brouillards qui ne se dissipent jamais. Le poëte place également dans leur voisinage, mais d'une manière assez vague, une porte des enfers et de plus un fleuve qui charrie de l'or. Il détermine avec plus de précision les limites de leur territoire, qu'enfermaient au midi le mont Phlégrê, au levant le mont Ripée et le Calpios, et au couchant les Alpes, v. 1120 et suiv. Que ce poëme soit l'œuvre d'Onomacrite vers l'an 540 av. J.-C. ou d'un versificateur de l'école d'Alexandrie ; qu'il soit même d'une époque encore moins ancienne, une telle indication qui embrassait sans le savoir et avec tant d'assurance, dans un espace aussi étroit, tout le nord de l'Europe depuis les monts Riphées jusqu'aux Alpes, appartenait certainement aux traditions de voyages les plus confuses, et partant primitives, dont se composa d'abord toute la cosmographie des Grecs. Ce n'est pas le seul emprunt que leur a fait le faux Orphée, soit par ignorance, soit par fantaisie d'archaïsme géographique, comme celles dont s'inspira, mais avec beaucoup plus de sagacité, Aviénus dans ses *Ora maritima*.

Des deux autres poëtes qui prirent la conquête de la toison d'or pour sujet de leurs épopées, le plus ancien, Apollonius de Rhodes, n'a fait aucune mention des Cimmériens, auxquels son scholiaste dit seulement, II, v. 168, que l'un des deux Bosphores a dû son nom. Pindare dans sa 4e *Pythique,* et Diodore, dont le récit de l'expédition des Argonautes, liv. IV-40 et suiv., diffère d'ailleurs sur beaucoup de points des narrations épiques, ont gardé le même silence à leur égard.

Valerius Flaccus rappelle au contraire, mais en passant et comme un simple souvenir du devin Mopsus, l'ancienne tradition de leur contrée ténébreuse, voisine du Styx, ignorée du soleil et des astres de la nuit, ainsi que des doux printemps. Là, dans une profonde caverne où s'engouffre l'Océan et par laquelle passaient les Ombres, un autre devin, Célénéus, les purifiait de leurs fautes involontaires, et apaisait par ses chants les Mânes irrités, *Argon.,* III, v. 398 et s. Quant aux Cimmériens eux-mêmes, ils ne figurent que comme un placage poétique dans le dénombrement des nations scythiques liguées contre Æétès,, *id.* VI, v. 60 et s.

Enfin Denys le Périégète, dans sa géographie souvent rétrospective, a enfermé leur pays entre le Bosphore et le pied des monts Tauriques, v. 168 et 681.

Nous avons peut-être poussé trop loin cette démonstration ; aussi ne suivrons-nous pas Ulysse dans les voyages imaginaires que les fables et les prétentions des Grecs, ainsi que l'esprit chimérique de quelques savants modernes, lui ont fait accomplir à la recherche des Cimmériens, par delà les côtes occidentales de l'Italie, le long des rivages de l'Espagne [1] ou de l'Afrique, de l'Armorique et de la Germanie, et jusqu'au fond de la Norvége [2]. D'autres traditions nous apparaissent, aussi fantastiques peut-être, mais dans tous les cas bien moins invraisemblables. Nous voulons parler des commentaires des Anciens sur le chapitre X de la Genèse, dont l'auteur, quel qu'il soit, nous a laissé sous une forme généalogique le résumé de ses connaissances géographiques et ethnologiques.

Section II. — Traditions orientales sur les Gomérites. — Le pays de Kamir et les Gamiri, etc.

I. Motifs de cette apparente digression. — II. Les généalogies du chapitre x de la Genèse sont ethnogéniques et non pas individuelles. Gomer et ses fils; lectures diverses de ce nom. — III. Commentaire de Josèphe sur la généalogie des Japhétides. Quel degré de confiance peut-on lui accorder? — IV. Commentaire de la même généalogie par Eusèbe. Tradition arménienne. — V. Le commentaire de Josèphe préférable à celui d'Eusèbe pour les Gomérites et les descendants de Magòg. — VI. Une grande partie des noms ethnogéniques de la Genèse se retrouvent dans les prophètes. — VII. Osée, Jonas, Amos, Michée, Isaïe, Jérémie. — VIII. Invasion des Scythes en Syrie et dans la Palestine; leur portrait par Jérémie et par Ézéchiel qui les désigne par le nom génésiaque de *Magóg*. — IX. Et les Cimmé-

1. J'observerai seulement que je n'ai pu découvrir où Grotefend a vu, *Alt. Ital.*, 2e cah., p. 19, qu'Hécatée plaçait près de Tartesse sa ville de Kimmeris.

2. Voy. pour cette extravagance, dans la *Géogr. anc.* d'Ukert, t. 1er, p. 314, le résumé du livre de Ramus : *Ulysses et Odinus unus et idem*. Hafniæ, 1702.

riens par celui de *Gomer*. Leur prétendue coalition avec d'autres peuples contre la Judée. — X. Étymologie sémitique des noms de *Gomer* et de *Kimmérioi;* sens d'obscurité. — XI. Les Cimmériens nommés *Ghimmiraï* dans les inscriptions cunéiformes assyriennes. — XII. Ces noms peut-être d'origine aryane. Peuples *Comari, Chomaroï,* etc., des géographes classiques. Étymologie celtique réservée. — XIII. Du Japheth et du Gomer des origines turques ou tatares. — XIV. Des deux *Cimméria* de Görres; Ier et IIe; chimères allemandes.

I. Nous avons effectivement, en quittant les Cimmériens de l'*Odyssée,* et avant de passer à ceux d'Hérodote et de Strabon, plusieurs raisons pour donner dans ces études une place au Gomer de la Genèse et à sa postérité. La première est l'opinion, déjà émise et soutenue par un grand nombre de savants modernes, que les Gomérites sont véritablement nos Cimmériens, opinion fondée sur l'analogie évidente et la synonymie plus ou moins réelle de leurs noms ramenés à leurs formes primitives. En troisième lieu, les rapports que font naturellement chercher entre ces deux peuples les systèmes qui voient dans l'un ou dans l'autre les ancêtres particuliers de la nation gauloise. Ce sont autant de questions qui se présenteront forcément à notre examen. Quant à celle qui prime naturellement toutes les autres, à savoir par qui, et conséquemment à quelle époque plus ou moins ancienne, fut écrite ou remaniée la Genèse, nous ne tenterons pas de la résoudre. Les plus habiles n'y ont pas réussi. La seule chose qui nous paraisse certaine, c'est la haute antiquité des noms que présente cette généalogie ; et s'il est douteux que Moïse ait pu connaître les plus éloignés, il est incontestable que plusieurs de ces derniers étaient familiers aux Juifs bien avant l'époque d'Helcias [1], puisque David dès le XIe siècle avant J.-C. [2], et les plus anciens prophètes dans le VIIIe, les ont employés sans la moindre hésitation. Cette antiquité nous suffit pour l'objet de ce mémoire.

II. Voici d'abord, d'après la Vulgate, la partie qui nous con-

1. Le grand prêtre qui retrouva le *Livre de la Loi,* la dix-huitième année du règne de Josias, en 623 av. J.-C. (*Rois,* IV-22).

2. Le nom de Tharsis, entre autres, se trouve déjà dans les psaumes XLVI et LXXI. Celui d'Assur est cité par Asaph dans le LXXXIVe.

cerne dans cette généalogie, en tête de laquelle Japheth a pris place comme fils de Noé. — *Genèse,* chap. x, verset 2e. *Filii Japheth : Gomer, et Magog, et Mandai, et Javan, et Thubal, et Mosoch, et Thiras.* — v. 3. *Porro filii Gomer : Ascenez, et Riphath, et Thogorma.* — Et le chapitre se termine par un verset qui ne laisse aucun doute sur sa signification ethnographique : 32, *Hæ familiæ Noe juxta populos et nationes suas. Ab his divisæ sunt gentes in terrâ post diluvium.* Cette signification, déjà indiquée par les versets 20 et 31 qui précèdent, était nettement reconnue, longtemps avant toutes les exégèses des modernes, par saint Augustin quand il écrivait qu'il fallait voir dans tous les noms de cette généalogie des nations et non des hommes, *gentes non homines* (*De civ. Dei,* xvii-3) ; c'est-à-dire des filiations de peuples et non de simples individus.

Un point de vue sur lequel doit se porter d'abord notre attention, c'est le nom même de Gomer. L'alphabet hébreu n'ayant point de signe pour les voyelles brèves, ce nom n'est écrit dans le texte biblique qu'avec ses trois consonnes : GMR. Les Septante ont lu *Gamèr,* et au lieu d'Ascenez et de Thogorma, *Aschánaz* et *Thorgamá* [1]. La chronique alexandrine au ive siècle, et l'auteur de l'Hexaméron attribué à S. Eustathe, se sont conformés à cette prononciation ; mais longtemps auparavant, l'historien Josèphe, Juif de naissance, en avait indiqué une troisième par la manière dont il avait grécisé le nom de Gomer, Gomarês [2], tandis que son contemporain Onkélos y introduisait, dans son *Targum* ou paraphrase araméenne du Pentateuque, une quatrième lettre, à savoir un *vau* qui se prononce *ô* long ou bien *ou* : GouMR, orthographe adoptée par notre illustre Bochart [3]. Les juifs modernes ne l'ont point admise, et écrivent

1. Et de même dans les Paralip. i-1, mais non dans Ézéchiel et dans Osée, où on lit *Gomèr ;* voy. l'éd. d'Holmes et Lambert, Glasgow, 1822, t. ier *juxtà exemplar vaticanum.*

2. *Antiq. jud.,* i-6, *Did.* La forme inverse *Gamor* qu'on rencontre dans Zonare n'est sans doute qu'une faute, car elle est immédiatement suivie du dérivé *Gomarêis* comme dans Josèphe. Le Syriaque toutefois prononçait réellement *Gomor.*

3. Michaël., *Spicil. Geogr. hebr.,* 1re part., p. 23 ; Boch , *Phaleg.,* liv. iii, ch. 8.

avec leurs points-voyelles *Gomer* [1], comme l'ont fait Eusèbe d'abord, puis saint Jérôme dans la Vulgate et dans ses propres ouvrages. Telle était aussi la manière de prononcer des Samaritains. Enfin, comme si après toutes ces voyelles l'*i* devait avoir aussi son tour, Michaëlis et Volney voulaient qu'on lût dans le texte primitif *Ghimr* [2], pour rapprocher autant que possible ce nom de celui des Cimmériens.

III. C'est à l'historien Josèphe, que nous venons de citer, que nous devons le premier commentaire de cette fameuse généalogie, dont il a, comme nous l'avons remarqué pour Gomer, grécisé presque tous les noms, *Japhêthas, Magogês, Aschanazos, Riphathês, Thorgamês,* etc. Ce commentaire, écrit dans le Ier siècle de notre ère, est d'autant plus important que l'auteur appartenait à la secte des pharisiens, qui prétendait garder avec tant de fidélité le dépôt des traditions mosaïques. Il était en outre non moins versé dans la littérature des nations voisines que dans celle de son pays. Suivant lui, les *Gomarêis,* — c'est ainsi qu'on nomme, dit-il, les descendants de Gomarês [3], — sont les Galates des Grecs, ou nos Gaulois : Κελταῖοι, les Celtes, comme l'affirme nettement la chronique alexandrine. Sur quoi il faut observer que, la Genèse ne donnant que trois fils à Gomer, le nom de *Gomarêis* ou de *Gomèrites* devait désigner à la fois les descendants des trois frères, et appartenait également à chacune des trois branches. Or Josèphe dit un peu plus loin qu'ils furent les pères des *Aschanazoi,* que les Grecs nomment *Rhêgines* (peuple demeuré inconnu) [4], des *Riphathaioi* ou Paphla-

1. Voy. la *Bible hébraïq. et lat.* d'Arias Montanus.
2. Michaël., *id.*, p. 19, 21, 24 ; Volney, *Recherch. nouv. sur l'hist. anc.*, nouv. éd., t. Ier, p. 223.
3. *Antiq. jud., ibid.*
4. Probablement les Mèdes orientaux, ceux du pays de Rhagæ (auj. Rey), ou bien les Parthes, dont cette antique cité (la Rages de Tobie) fut la première capitale. Voy. l'*Hist. prim. des pp. de la Russie* par le comte Jean Potocki, éd. de Klaproth, p. 257. Il pense que Josèphe a confondu les Ascaniens de la Bithynie (qui ne peuvent être les Ascénez de Jérémie, LI-27, ce que nous verrons plus loin) avec les Arsacides que tout l'Orient nommait les *Aschkanian.* Madaï n'eût alors, dans la pensée de Josèphe, désigné que les Mèdes occidentaux. Un peuple des *Ases* est nommé dans un monument du Pharaon Thoutmès III. Voy. Fr. Lenormant, I, p. 385.

goniens et des *Thorgamaioi* (al. *Thygrammaioi*) qui, suivant les Grecs, seraient les Phrygiens[1]. Il se fût donc mis en contradiction avec lui-même, aussi bien qu'avec la Genèse, s'il avait pensé que ce fameux chapitre x n'était qu'une simple généalogie de Noachides, comme celle des ancêtres d'Abraham qui vient ensuite. Il a compris au contraire, de même que la critique moderne, qu'elle avait voulu désigner les principales branches ou colonies détachées de la souche primitive, ainsi que l'ont reconnu Michaëlis, Volney et même Ch. Lenormant[2].

Maintenant quelle confiance devons-nous accorder en général, et pour ce qui concerne les Gomérites en particulier, aux interprétations de Josèphe? Sont-elles uniquement des conjectures d'érudit exposées affirmativement par leur auteur, ou bien étaient-elles fondées, sinon sur des documents positifs, du moins sur d'anciennes et sérieuses traditions? Nous pensons qu'il y a des unes et des autres dans son commentaire ethnogénique. D'une part, il y cite beaucoup les Grecs, et de l'autre il assimile à quelques-uns des noms qui appartenaient à leur géographie d'autres noms connus uniquement de sa nation, tels, par exemple, que celui des Gomarêis qui nous occupent en ce moment, et dont le thème hébraïque se trouve déjà dans Ézéchiel, environ sept cents ans avant l'époque où furent écrites les *Antiquités judaïques*. Trop préoccupé quelquefois de ses étymologies géographiques, Bochart a pensé, — en motivant à sa manière une simple conjecture de Cluvier[3], — que Josèphe n'avait eu d'autre motif pour attribuer à Gomer la paternité des Gaulois, que l'existence d'une nation galate dans la Phrygie, à laquelle lui, Bochart, appliquait le nom même de ce fils de Japheth, comme étant en hébreu le synonyme de ceux que cette contrée volcanique et l'une de ses provinces particulièrement, portaient dans la langue hellénique. *Phrygia et Katakekaumenê* y signifiaient effectivement brûlée ou consumée. Mais,

1. Bochart, *ibid.*, mettait ici en avant les *Trocmi*, l'un des peuples gaulois qui s'établirent plus tard dans la Phrygie; conf. Michaëlis, *id.*, p. 75, et Gliddon, *Types of Mankind*, p. 475.

2. *Cours d'Hist. anc. Introd. Asie occid.*, p. 305-307.

3. Voy. sa *Germ. ant.*, p. 35.

dans toutes les œuvres de l'historien juif, le nom de Galates désigne les Gaulois en général, et surtout ceux de l'Occident[1], et c'est ainsi que l'ont compris saint Jérôme, le prétendu S. Eustathe[2], et la chronique alexandrine. En second lieu, comment Bochart a-t-il pu supposer qu'un homme de la science de Josèphe ignorait que les Gallo-Grecs étaient de tout nouveaux venus dans l'Asie de Moïse ou d'Ézéchiel, et oublier que les faibles et pacifiques Phrygiens n'y ont jamais joué le rôle conquérant des Scythes et des Cimmériens, auquel le prophète convie les enfants de Gomer, xxxviii-6 et suiv.? Nous verrons que, suivant toute probabilité, ce sont les Cimmériens eux-mêmes qu'il a désignés sous ce nom, et que la tradition qui leur donnait pour aïeul ce personnage biblique remontait pour le moins au temps d'Ézéchiel, si elle ne procède pas directement de Moïse. Cette antiquité nous suffit, car elle dépasse l'époque des incursions cimmériennes, et les tristes souvenirs de dévastations, ainsi que d'idiome et de race, que ce peuple avait laissés, ont pu suffire aussi pour établir, aux yeux des populations asiatiques, la parenté des Gaulois avec ces anciens ravageurs de leur pays.

IV. Toutefois cette tradition, que saint Jérôme fit adopter presque généralement dans notre Occident, n'était pas la seule qui existât dans la Palestine sur les diverses descendances de Gomer et de ses fils ou des autres enfants de Japheth. En effet, Eusèbe, qui paraît avoir dans son célèbre *Canon chronologique* principalement suivi Jules Africain, le savant prêtre d'Emmaüs, nous a transmis, plus de deux siècles après Josèphe, une tradition très-différente, qu'on pourrait nommer *l'arménienne*, parce qu'elle est fondée, ce me semble, sur le nom de *Kamir* ou *Gamirk*, que les Arméniens donnaient à la Cappadoce[3]. Dans cette généalogie, Gomer ou Gamer n'est plus le père des

1. Voy. *De Bello jud.*, vii-14. *Contre Ap.*, i-12, etc. Didot.

2. S. Jérôme, *Quæst. hebr. in Genes.*, ch. x-2; *Comment. in Ezechiel.* xi-38, S. Eust. *Hexameron.*

3. Moïse de Kh., *Hist. d'Armén.*, liv. ii, ch. 80, trad. fr. de Florival. Faustus de Byz., iv, ch. 3 et 4. (Collect. d'histor. armén. de V. Langlois, trad. en franç. t. 1er.) Maï, éd. lat. de l'*Eusèb. armén.*, 1818, p. 43, n. S. Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. 1er, p. 30.

Gaulois, mais celui des Cappadociens, que ces mêmes Arméniens nommaient *Gamiri*[1]. C'est ce que disent non-seulement l'Eusèbe grec reconstitué par Scaliger, et les *Excerpta* barbares tirés de son Canon chronologique, de Jules Africain, etc, et publiés en même temps par ce grand érudit[2], mais encore le Syncelle dans sa *Chronographie* composée pour la majeure partie d'après les mêmes auteurs[3]. Il est vrai que dans la traduction latine de l'Eusèbe arménien par le célèbre linguiste Maï, éd. 1818, il n'est pas question de cette descendance, mais elle est affirmée par Samuel d'Any, abréviateur et continuateur du canon de l'évêque de Césarée, au XIIe siècle (*loc. cit.*). Des trois fils de Gomer, l'aîné seul, Aschanaz, garde dans le texte grec la postérité que lui avait attribuée Josèphe. Les deux autres, *Richad* (sic) et *Thorgama*, ont pour descendants, au lieu des Paphlagoniens et des Phrygiens, — les Sarmates et les Arméniens. Ces derniers, depuis Moïse de Khorène[4], se sont constamment glorifiés de cette antique filiation, qu'Ézéchiel semble effectivement confirmer, en plaçant tout à fait dans le nord, *ab aquilone*, la maison de Thogorma, XXXVIII-6. La version latine de Maï diffère beaucoup du grec sur ces deux points, car elle se borne dans un endroit, p. 238, à nommer seulement les fils de Gomer, et dans un autre, *id.*, à ne citer qu'Aschanaz, avec cette observation, *unde gentes gothicæ*. Cluvier, qui ne connaissait assurément pas l'Eusèbe arménien, a justement, par une rencontre singulière, rattaché à cet Aschanaz les Germains qu'il confond avec les Celtes, *Germ. ant.*, p. 38. Enfin c'est Magôg, le second fils de Gomer, dont Josèphe avait fait le père des nations scythiques, qui devient, dans l'Eusèbe

1. Voy. Samuel d'Any, *Tempor. ratio*, trad. lat. de Maï, p. 8, n. Un Ms. de Moïse de Kh. donne pour le nom même de Gomer la var. *Kamir*. (V. Langlois, *id.*, p. 16, n.)

2. Éd. in-fol., 1658, p. 12 de l'*Eusèbe grec*, et 60 des *Excerpta*.

3. P. 49, éd. Goar. Le Syncelle écrivait à la fin du VIIIe siècle. Une ville du nom de *Comaralis* existait au IIIe siècle dans la Cappadoce, non loin de Sébaste ou Sivas. (*Tab. de Peutinger*.)

4. *Hist. d'Armén.*, liv. Ier, p. 12, trad. lat., ou p. 22, 30, 35, etc., trad. franç. V. Langlois, *id.* p. 22. La même prétention existe chez les Géorgiens.

grec et dans le Syncelle[1], la souche de nos Celtes ou Gaulois.

V. Telle est, pour ce qui nous touche, la double généalogie que nous ont transmise les Anciens. Nous ne suivrons pas les savants modernes, Bochart, Michaëlis, D. Calmet, Rosenmüller, Volney, Ch. Lenormant, Görres, Dubois de Montpéreux, Gliddon, etc., dans le labyrinthe des commentaires si nombreux et trop souvent contradictoires qu'ils ont accumulés sur ce chapitre de la Genèse. Encore moins nous arrêterons-nous aux variantes ou aux interprétations parfois ridicules ou insignifiantes qu'on rencontre, soit dans Joseph-ben-Gorion et les juifs du moyen âge, soit dans les versions araméennes ou arabes du Pentateuque. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence une assertion que nous croyons très-récente, et qui concerne directement nos Gaulois. Ch. Lenormant avait rapproché comme l'avait fait Schlözer, du nom de Riphath (le second fils de Gomer), celui des monts Riphées, et en avait conclu[2] que le premier représentait des tribus cimmériennes établies au pied de ces montagnes, que les Anciens ont promenées du fond de la Scythie asiatique jusqu'aux Alpes. Le fils de cet illustre académicien, outre-passant cette conjecture plus ou moins plausible, dit que Riphath fut le père des Celtes[3], sans citer aucun texte à l'appui de son opinion, peut-être fondée sur la tardive synonymie, que nous venons d'indiquer, des deux noms de Riphées et des Alpes.[4]

Mais revenons à nos deux traditions originelles. Il nous suffit de les avoir placées sous les yeux du lecteur et d'exposer les motifs de la préférence que nous donnons sans hésiter à la première sur la seconde. Celle-ci, dont les variations affaiblissent naturellement l'autorité, n'a guère pour elle, avons-nous dit, que la ressemblance du nom de Gomer avec celui de

1. *Eus. grec.*, p. 12; le Sync., p. 49, *Goar*. De même dans les *Excerpta*, p. 60, et dans Samuel d'Any, p. 8.

2. *Cours d'Hist. anc.*, etc., p. 307.

3. Fr. Lenormant, *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*, t. Ier, p. 17, 1re éd., ou 103 de la 6e.

4. Voy. Ukert, *Geogr. Griech.*, etc., t. III, 2e part., p. 99. — Volney voulait qu'on lût, au lieu de Riphath, le nom classique du Niphates d'Arménie, *id.*, p. 223.

Gamir, et cet argument est contre-balancé par la ressemblance non moins grande que Josèphe, *ibid.*, a relevée entre le nom de Mosoch, sixième fils de Japheth, — qu'il dit avoir été le père des *Mosochênoi* ou Cappadociens, — et le nom de leur principale ville, Mazaca. Une troisième ressemblance, un peu forcée toutefois, a fait encore appliquer à ce peuple celui des Caphthorim de la Genèse, issus de Misraïm, X-14, mais avec peu de vraisemblance cette fois, puisque c'est du pays de Caphthor que le Deutéronome, Amos et Jérémie faisaient sortir les Philistins[1]. D'un autre côté, la première tradition est appuyée par le fréquent emploi qu'Isaïe, Ézéchiel et Jérémie ont fait de ces noms primitifs dans leurs prophéties; et, comme ils avaient incontestablement pour les Juifs leurs significations géographiques, il est naturel de penser que Joseph avait été mieux que personne en position de les connaître. Sur plusieurs points d'ailleurs, il est facile de concilier son témoignage avec la tradition arménienne. Ainsi le fondateur du royaume d'Arménie, Hayk, était, suivant Moïse de Khorène, fils de Thorgom, petit-fils de Gomer, de qui, nous a dit Eusèbe, descendaient les Cappadociens. Cette colonie gomérite ne peut-elle pas être venue de la Phrygie de Josèphe, pays limitrophe de la Cappadoce, où elle se sera arrêtée d'abord[2], en lui communiquant son nom, avant de s'étendre par la suite jusqu'en Arménie, dont Hayk, d'après son historien, fit la conquête sur une race antérieurement établie dans ce pays[3]? Hérodote lui-même nous affirme que les Arméniens sont une colonie phrygienne, VII-73. C'est d'ailleurs la direction qu'auraient suivie des conquérants venus du Nord-Ouest comme les Cimmériens; et il est à remarquer que dans l'édition de l'Eusèbe arménien d'Aucher, publiée à

1. Deutér., II-23; Amos, IX-7; Jérém., XLVII-4. Nous reparlerons tout à l'heure de cet *exode* qu'expliquent maintenant les monuments égyptiens.

2. Moïse, dont la narration suit à la vérité un ordre inverse, attribue la fondation de Mazaca à un chef arménien nommé *Mchak'h*, c.-à-d. Mosoch. Voy. la trad. franç., p. 37, ou le *Mar Apas Catina* de V. Langlois, *id.*, p. 24.

3. Id., *ibid.*, p. 30 et 33. Ce sont les *Accad* des inscriptions cunéiformes de l'Assyrie, ou, suivant V. Langlois, des Sémites. Voy. son *Mar Apas* ou Mar Ibas), *id.*, p. 17, n.

Venise la même année que celle de Maï, on lit pour la Cappadoce, au lieu du nom de Gamirk, celui de *Gimmeros*[1] donné par Céphalion, qui écrivait au IIe siècle de notre ère. Cette leçon, qui justifierait la manière dont nous avons vu que Michaëlis et Volney voulaient qu'on prononçât le nom de Gomer, nous ramène également, voyez ci-dessous, § XI, à ces fameux dévastateurs de l'Asie, qui sont bien, suivant toute apparence, les Gomérites d'Ézéchiel et de Josèphe, et le chaînon qui doit, dans les idées bibliques, rattacher les Gaulois au fils de Japheth. C'est à la démonstration de ce fait, si lestement écarté par Bochart, que doivent servir les rapprochements qui vont suivre.

VI. Une autre tradition de Josèphe, celle qui concerne les Paphlagoniens, trouvera même dans les généalogies héroïques de la Grèce asiatique un appui fort inattendu[2], mais nous devons nous occuper premièrement des documents nationaux où il a puisé une partie de ses interprétations. En effet, parmi les noms dont se composent les tables généalogiques du chapitre X de la Genèse, un très-grand nombre, ainsi que nous l'avons annoncé, reparaissent comme des personnifications ethniques dans les écrits des prophètes. Nous écarterons, sauf une exception motivée, ceux des descendants de Cham et des Sémites méridionaux qui n'ont rien à démêler avec les Cimmériens, et qui d'ailleurs ne prouveraient pas beaucoup en faveur de notre thèse, puisqu'ils devaient être de tout temps plus ou moins connus des Hébreux par les anciennes relations de ces derniers avec l'Égypte, ou par leur position géographique. Mais presque tous les Japhéthides et les Sémites septentrionaux, nommés dans les prophètes, vont nous montrer que les rivages de la Méditerranée orientale et plusieurs contrées de l'Asie Mineure jusqu'au delà du Tigre n'étaient pas ignorés des auditeurs d'Isaïe, un siècle avant le pontificat d'Helcias. Ils devaient ces connaissances lointaines, d'une part à leurs liaisons commerciales avec les Tyriens, con-

1. P. 95, citée par Görres, *Die Japhethiden*, p. 184, et par Diefenbach, *Orig. europ.*, p. 445. Le *G* prononcé dur, *gh*.

2. Mariandynos, héros éponyme des Mariandyniens, peuple paphlagonien, était fils de Kimmerios. Schol. d'Apoll., Rh. Ier, v. 1126; II, v. 140.

statées par la Bible elle-même dès le règne de Salomon [1], — et de l'autre, aux désastreuses relations qu'ils eurent, dès le temps d'Achab et de Jéhu, avec les conquérants assyriens [2].

VII. Nous ne citerons qu'au point de vue philologique, mais qui nous frappe en passant, le nom de Gomer, — τὴν Γόμερ dans les Septante, — que portait la femme du plus ancien peut-être des prophètes, Osée, ch. ier-3, environ sept cent quatre-vingts ans avant J.-C. Mais son patriotisme s'indigne de voir Ephraïm et Juda mendier l'appui d'Assur dont la puissance croissante menaçait déjà David [3], et dont la grande capitale, Ninive, devait être visitée par Jonas, ch. III. Leur contemporain Amos, un simple berger, avait entendu parler, VI-2, de Chalane, ville de la Babylonie, que nomme le chapitre X de la Génèse, v. 10, et du pays de Caphthor, celui de Caphthorim, dont il a été question plus haut, soit qu'on doive avec la Vulgate et les Septante, les Actes des Apôtres, II-9, et un grand nombre de commentateurs, appliquer ce nom à la Cappadoce, — ou bien le rapporter, comme on le veut aussi d'après les termes de Jérémie (XLVII-4, les *îles de Caphthor*) à celle de Chypre ou à la Crète. Le savant comte Jean Potocki pensait, pour résoudre l'énigme de cette origine cappadocienne des Philistins qui nous a déjà étonnés tout à l'heure, que les Caphthorim étaient les Leuco-Syriens, ou *Syriens blancs* de Strabon et de Pline, très-anciens conquérants de la Cappadoce, et dont quelques tribus, pour une cause ignorée, seraient revenues dans leur première patrie [4]. Amos compare leur migration à l'exode même des Hébreux :

1. *Les Rois,* III-5 et suiv. *Psaum.* LXXI-10; Jonas, I-3, etc.

2. Voy. M. Oppert, *Hist. des emp. de Chald. et d'Assyr. d'après les monuments,* 1865, p. 108 et 140; et M. Fr. Lenormant, *Manuel de l'hist. anc. de l'Orient,* 6e éd., 1869, p. 261 et 272 du t. Ier.

3. Voy. le *Ps.* LXXXII d'Asaph., v. 9.

4. Voy. son ouvrage déjà cité, p. 280, et sur cette migration que M. Fr. Lenormant fait venir de la Crète, son *Manuel,* etc., 6e éd., t. Ier, p. 439. Il est fort peu vraisemblable, d'après son récit même, qu'elle ait eu lieu par mer. Une distraction de Volney lui a fait dire que ce pays des Caphthorim était celui de Gaza, quand c'est au contraire dans ce dernier que vinrent s'établir les Philistins en sortant de Caphthor (*Rech. nouv. sur l'hist. anc.,* t. Ier, p.229).

Numquid (ait Dominus) non Israel ascendere feci de terra Ægypti et Palæstinos de Cappadocia? traduit la Vulgate, ch. IX-7.

Soixante ans plus tard, Michée donne encore à l'Assyrie, V-6, son nom génésiaque de *terre de Nemrod* (*Gen.*, ch. X-8 et 9) et Isaïe la voit avec terreur renverser le royaume d'Israël, et menacer d'une subversion prochaine celui de Juda. Il reconnaissait derrière elle, dans les profondeurs de l'Asie, le pays d'Ælam, les Madaï ou les Mèdes [1], et les *Chasdim* ou Chaldéens d'*Arphacasd*, vulgairement *Arphaxad* [2]. Il nomme ensuite [3], parmi les contrées lointaines de l'Ouest et du Nord où le Seigneur enverra son peuple porter son culte et sa gloire, celles de *Lud* (un autre fils de Sem), de Tharsis et de Javan, c'est-à-dire la Lydie, la Cilicie [4] et la Grèce asiatique; puis Thubal et Mosoch, que la Bible associe presque toujours comme de proches voisins, et dans lesquels la critique moderne reconnaît aujourd'hui sinon les Ibères de Josèphe (id. *ibid.*), du moins les Tibaréniens, riverains du Pont-Euxin, et les Mosches d'Hérodote et de Strabon, les *Muskaya* des inscriptions cunéiformes, qui portent encore en géorgien le nom de *Meskhes* [5]. A ces noms tous empruntés à notre chapitre de la Genèse, Isaïe a joint celui de *Phul* [6], qui selon Volney, *id.*, p. 226, désigne la Pamphylie, autre province de cette Asie Mineure que le prophète, paraît-il, avait particu-

1. Chap. XI-11, XXI-2, XXII-6.

2. Ch. XXIII-13. Voy. Josèphe, *Antiq. jud.*, *ibid.*, l'Eusèbe grec de Scaliger, p. 11, Samuel d'Any, trad. de Maï, p. 7. Toutefois son Eusèbe arménien substitue les Aradiens ou Arvadiens aux Chaldéens.

3. Au ch. LXVI-19, qui est, il est vrai, d'une authenticité fort douteuse, mais dont les noms que je cite sont confirmés par Ézéchiel, XXVII-10, 12 et 13.

4. Avec une trop rare impartialité, dirai-je, Ch. Lenormant s'est rangé sur ce point, p. 318 de son *Cours d'hist. anc.* (introd., 1838), à l'opinion de Volney, et pense comme lui que les fameux vaisseaux de Tharsis étaient construits près de Tarse avec le bois des forêts de la Cilicie; voy. les *Rech. nouv. sur l'hist. anc.*, t. Ier, p. 272 et suiv.

5. Voy. M. Oppert, *id.*, p. 45, et Gliddon, *Types of Mankind*, p. 473.

6. Et non *Phut* ou *Phoud*, qu'on lit dans la Vulgate et dans les Septante. Voy. Bochart, *Phaleg*, p. 304. Au surplus, le *Phud* que la Bible protestante de Paris (1823) a maintenu avec *Lud* dans son livre de Judith, II-13, sur les confins de la Cilicie, nous laisserait également dans l'Asie Mineure.

lièrement en vue dans ce verset. Car il est évident pour nous, conformément aux principes sévères de l'érudition contemporaine, que l'horizon géographique des admirables poésies d'Isaïe, bien loin d'embrasser Tartesse ou même l'Italie, ne s'étendait pas, du côté de l'Occident, plus loin que la grande péninsule asiatique [1]; mais il en connaissait déjà quelques parties septentrionales, ce qui nous rapproche beaucoup du berceau des Cimmériens, et du théâtre de leurs premières incursions.

Jérémie, qui prophétisa cent ans après Isaïe, n'élargit que faiblement cet horizon, mais c'est précisément du côté qui nous intéresse le plus, vers le Nord, où il presse les rois d'*Ararat*, de *Menni* (ou plutôt *Mini*) et d'Ascénez de s'unir avec les Mèdes contre le roi de Babylone, LI-27. Le premier de ces noms, et très-probablement le second, désignent les provinces de l'Arménie mentionnées dans les inscriptions cunéiformes parmi les conquêtes du roi d'Assyrie [2]. Nicolas de Damas nomme une contrée du même pays *Minyas* [3], et Moïse de Khorène nous dit de son côté qu'Ar-ménag, fils de Hayg, se fixa dans la profonde vallée de l'Araxe [4]. Le royaume d'Ascénez ne peut être fort éloigné des deux précédents ; ce n'est certainement pas l'Ascanie bithynienne (à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure) qui ne joue aucun rôle dans l'histoire, et avec laquelle les Mèdes n'eurent jamais aucun rapport. Moïse de Khorène le revendique pour son Arménie aussi bien que le royaume d'Ararat [5]. Peut-être est-ce encore le pays de Rhagæ dont nous avons parlé, ou bien les Parthes eux-mêmes ont-ils porté le nom oriental d'Aschkanians avant la dynastie des Arsacides?

1. La terre de *Kethim*, dont il menace, XXIII-1, Tyr qu'allait assiéger Salmanazar, ne peut pas davantage être la Macédoine ou la Grèce; voy. Volney, *id.*, p. 225; et Ch. Lenormant, *id.*, p. 315.

2. Rawlinson, *Inscr. of the Nimroud obelisk*, au t. XII du *Journal of the R. Asiatic Society*, 1850; 2e part., p. 33, 46, 71, etc.

3. *Fragm. histor. græc.*, t. III, p. 415, fr. 76.

4. Moïse de Khorène, *id.*, p. 33 et 34; ou le *Mar Apas* de V. Langlois, *id.*, p. 20. Voy. Bochart, *Phal.*, p. 22, citant saint Jérôme. Amos nomme, IV-3, un pays d'*Armon* où les Israélites seront déportés.

5. *Id.* Trad. franç., p. 47.

Jérémie nous parle encore, xxv-25, d'un pays de *Zambri* ou *Zimri,* suivant les Bibles protestantes, et dont le nom ne se trouve pas dans la Genèse, non plus que celui de Mini. Aucune donnée n'indique sa situation. Rawlinson le rapporte aux Cimmériens qui étaient, suivant lui, les *Tsimri* du texte babylonien des fameuses inscriptions de Behistoun (*Id., ibid.,* p. 68 et suiv.). Nous y reviendrons dans la section suivante.

VIII. La longue existence de Jérémie le fit assister pendant plus de cinquante ans, — de 635 environ à 580 avant notre ère, — aux terribles catastrophes qui frappèrent coup sur coup l'Asie classique, et par lesquelles l'histoire des Juifs se soude enfin avec l'histoire profane. La grande invasion des Scythes dans la Médie et la Syrie, celles des Cimmériens et des Trères dans l'Asie Mineure, la chute définitive de Ninive, les envahissements successifs de la Judée par les Égyptiens et les rois de Babylone, enfin la ruine de Jérusalem et de Tyr [1], tels sont les événements qui remplirent cette époque de deuil et de dévastations. Les Scythes qui avaient franchi le Caucase poussèrent leurs ravages jusqu'aux frontières de l'Égypte. Cette razzia générale de la Syrie et de la Palestine, racontée par Hérodote, I-105, est lamentablement décrite dans les chapitres IV-VI de Jérémie, non pas, il est vrai, qu'il y prononce le nom de ces brigands des nations, *prædo gentium,* IV-7, mais il les désigne de la manière la plus évidente en les dépeignant comme un peuple venu du pays de l'aquilon et des extrémités de la terre [2], tous vaillants, V-16, combattant avec l'arc et les flèches du haut de leurs chars ou de leurs chevaux, plus rapides que les aigles ou les tempêtes, IV-29, VI-23, IV-13; comme des barbares enfin qui parlaient une langue inconnue que nul ne pouvait comprendre, V-15. Ce sont les mêmes qu'Ézéchiel nomme *Gôg* et *Magôg,* XXXVIII et XXXIX, et les anciennes traditions de l'Orient *Jadjiouge*

1. *Id.* L'élégie d'Ézéchiel sur la ruine de Tyr, ch. XXVII, nous montre que les Juifs de son temps connaissaient par leurs noms phéniciens quelques contrées de l'Occident, les îles de la Grèce, *Kittim,* ỳ. 6, la pourpre du Péloponnèse, Elisa, ỳ. 7, l'argent et l'étain de Tartesse, cette autre Tharsis, ỳ. 12, etc.

2. *De terra aquilonis, a finibus terræ.* VI-22 et al.

et *Madjiouge*. Le portrait qu'il en fait, moins détaillé que celui de Jérémie, nous offre néanmoins les mêmes traits. Ce sont aussi de vaillants cavaliers venus du fond du Nord, XXXVIII-15, XXXIX-12, armés pareillement d'arcs et de flèches, XXXIX-3, et n'ayant d'autre but que le pillage et la dévastation, XXXVIII-12 et 13. Qui ne reconnaîtrait dans cette double peinture les Scythes d'Hérodote et d'Hippocrate, ces fils du Septentrion, toujours à cheval et les plus habiles tireurs d'arc de l'antiquité [1] ? Nous pouvons d'autant moins douter de l'identité des deux peuples, que l'histoire ne connaît point, avant notre ère, d'autre invasion de la Syrie par des barbares de l'Asie septentrionale que celle des Scythes du temps de Jérémie. Cette preuve nous paraît trop concluante pour recourir encore à celle qu'on avait tirée du nom de Scythopolis, donné à une ville de l'ancien royaume d'Israël, dont il est fort peu vraisemblable que l'origine remonte à cette invasion, trois siècles avant que les conquêtes des Grecs aient implanté leur langue dans la Syrie [2]. Quant au nom même de Magôg qu'aurait porté dans celle des Syriens leur ville de Bambyce (Plin., v-19, Nisard.), il est encore plus illusoire, puisque la véritable leçon, aujourd'hui reconnue, est *Mabog*.

IX. Nous croyons donc pouvoir, sans nous préoccuper du sens prophétique ou seulement comminatoire qu'on a donné à ces deux chapitres d'Ézéchiel, affirmer avec le plus grand nombre des savants que Magôg signifie les Scythes, et par une déduction toute naturelle, appuyée d'ailleurs sur les éléments constitutifs des deux noms, que Gomer y désigne les Cimmériens. C'était une opinion fort répandue dès le temps de Bochart, *Phal.*, p. 195, et l'unique argument qu'il lui opposa fut l'improbabilité que l'auteur de la Genèse eût jamais entendu parler d'un peuple aussi éloigné. Le très-savant auteur du Phaleg ne

1. Hérod., I-73; IV-46 et 132; Hippocr., *Des Airs, des Eaux*, etc., 103 et 113. Plutarq., *Banq. d. sept Sag.*, 21.

2. Pline affirme bien, v-16, Nis., qu'elle devait son nom à des Scythes, mais il ne dit pas que ce fût à ces envahisseurs; ce serait plutôt à une colonie, *Scythis deductis*, de prisonniers ou de mercenaires qu'y auraient établis les Séleucides.

pouvait prévoir qu'un jour viendrait, où le déchiffrement inespéré des hiéroglyphes ne permettrait plus de douter des grandes conquêtes des anciens Pharaons dans la haute Asie, et que Moïse, élevé dans les sciences d'Égypte[1], ait pu connaître les noms des peuples soumis par leurs armes, ou voisins de leurs nouvelles frontières. Dans tous les cas, cet argument ne peut concerner Ézéchiel qui, déporté dans la Babylonie vers l'an 600 avant J.-C., put entendre d'assez près les échos de l'Asie retentir encore de ses gémissements, et des noms mille fois maudits de ces barbares du Nord, Scythes et Cimmériens, qui, poursuivant ou poursuivis, avaient été le double fléau des contrées que traversaient leurs guerres ou leurs incursions. Dans ses fougueuses indignations, le prophète les appelle tous ensemble à la curée d'Israël, et les défie au nom du Seigneur, qui jonchera de leurs cadavres les rives du Jourdain. Voici, d'après la Vulgate, les propres termes par lesquels il convoque ses ennemis de tous les points de l'horizon. C'est le Seigneur qui lui dit, xxxviii-2 : *Pone faciem tuam contra Gog*[2], *terram Magog principem capitis*[3] *Mosoch et Thubal... 3. Et dices ad eum... Ecce ego ad te Gog, principem capitis Mosoch et Thubal... 4. Educam te et omnem exercitum tuum, equos et equites... 5. Persæ, Æthiopes et Libyes cum eis... 6. Gomer et universa agmina ejus, domus Thogorma, latera aquilonis, populique multi tecum,* etc. L'exaltation prophétique a, dans tous les cas, emporté Ézéchiel beaucoup trop loin, car jamais pareille coalition n'a existé contre la pauvre petite nation juive, et dans aucun temps les Antiochus, ni le véritable Nabuchodonosor, ni en dernier lieu Titus, n'auraient même pu réunir sous leurs drapeaux tous ces peuples dont plusieurs ne furent jamais soumis à l'autorité, soit des premiers,

1. Act. d. Apôtr., vii-22; Josèphe, *Antiq. jud.*, ii-9, 7, *Did.;* Clément Alex., *Stromat.*, liv. ier.

2. Ce nom, qui n'est pas dans la Genèse, paraît désigner le chef de ces barbares, plutôt que la province arménienne de Gogarène. Michaëlis y reconnaissait le titre royal, turc ou tatare, de *Kak* ou *Kakhan*. *Spicileg. geogr. Hebræor.*, p. 34 et suiv.

3. Les Septante et quelques interprètes modernes conservent ici le erme hébreu *Rôs*, comme le nom propre d'un autre peuple, qui toutefois n'est point cité dans la Genèse.

soit des deux autres[1]. Il est, d'un autre côté, fort peu vraisemblable que le prophète ait voulu parler de quelques colonies libyennes et éthiopiennes de la Colchide et du Pont, comme l'insinue Görres dans les *Japhethiden*, p. 137. Après tout, je n'ai plus à relever dans ces énigmatiques versets que l'emphase avec laquelle Ézéchiel a nommé *Gomer et universa agmina ejus*, désignant ainsi, pensé-je, les bandes cimmériennes dispersées dans l'Asie Mineure, ainsi que nous le verrons, par l'invasion des Scythes.

X. Cette identité des Gomérites et des Cimmériens n'est pas une simple conjecture émise depuis plus de deux siècles; elle s'appuie, avons-nous dit, sur des preuves philologiques, particulièrement dans l'hébreu, où les trois consonnes G M R constituaient une racine tri-littérale qui subsiste encore dans cette langue. On sait combien elle était proche parente du phénicien, pour ne pas dire le même idiome, et c'est par les navigateurs de Sidon, qui exploraient pour leur commerce tous les parages du Pont-Euxin et de la mer Égée, que les Grecs apprirent le nom des Cimmériens[2]. Il est vrai qu'on peut le rapporter aussi à des idiomes de souche aryane, notamment au celtique, mais l'origine sémitique qu'on lui attribue généralement est celle qui saute tout d'abord aux yeux, et elle serait assurément la plus probable de toutes, si l'on n'avait à élever contre elle une puissante objection qu'appréciera le lecteur. Je ne parle pas des simples démentis que lui donne, comme pour tous les noms des Japhéthides de la Genèse, le savant anthropologiste

1. Le dénoûment fatal qu'Ézéchiel, dans son chap. XXXIX, réservait à cette invasion, me donnerait à penser qu'il y célébrait rétrospectivement, et pour relever le courage de ses compatriotes, quelque désastre dont l'armée scythe avait été frappée dans sa retraite le long des frontières de la Judée; quelque Roncevaux subi par leur arrière-garde, qui avait pillé au retour le fameux temple d'Ascalon (Hérod., Ier-105).

2. On a dit que ce pouvait être par les Argonautes, mais le commerce de Sidon était dans toute sa prospérité longtemps avant leur expédition; voy. le *Manuel*, etc., de M. Fr. Lenormant, 6e éd., t. III, p. 26. C'est même par eux, affirme-t-il, que, dans ces temps reculés, l'Égypte se procurait l'étain, notamment celui du Caucase, dont elle avait besoin pour fabriquer les outils de bronze qu'on trouve dans ses plus anciens tombeaux.

américain Gliddon, qui traite irrévérencieusement, et sans la moindre explication, toutes les étymologies hébraïques qu'on en a données, de *rabbinical, spurious and irrelevant* (*Types of Mankind*, p. 469, n). Voyons ce qu'il faut en penser pour le nom de Gomer, dont nous avons seulement à nous occuper ici.

Saint Jérôme, qui l'interprète en deux endroits de son traité *De nominibus hebraïcis*, le traduit d'une manière très-vague, premièrement par : *assumptio sive consummatio vel perfectio*, et en second lieu par : *consummatio sive perfectio vel venundatio*, sens divers parmi lesquels nous remarquons ceux d'achèvement et de destruction, ce dernier précisé chez d'autres hébraïsants par l'idée de combustion, *igne consumens*. Bochart s'est renfermé dans cette dernière interprétation en se ralliant au verbe hébreu *Gamar*, consumer[1], pour appliquer, avons-nous vu, le nom de Gomer, qui en serait dérivé suivant lui, à la partie de la Phrygie que les Grecs avaient surnommée la *brûlée*, à cause de son sol tout volcanique. A côté de ce verbe dont la signification paraît encore flottante, vient s'en placer un autre presque identique pour la forme, puisque la substitution du *K* au *G* dur n'est qu'une affaire de dialecte ou d'audition des étrangers. C'est celui de *Kamar* ou *Kimmer*, qui signifie positivement noircir, et brûler, et dont proviennent le *Kimrire* de Job, obscurité, ténèbres, III-5, et Koumer, les prêtres des faux dieux[2] (*les brûleurs de victimes*). L'hébreu nous ramène ainsi directement, avec le premier de ces deux dérivés, au Kimmeros des Grecs, et aux ténèbres cimmériennes de l'*Odyssée*. Les navigateurs phéniciens ont pu très-naturellement donner aux sauvages habitants d'une contrée presque toujours couverte d'épais brouillards, comme nous l'avons expliqué dans la section précédente, le nom de Ténébreux, exprimé dans leur langue par quelque adjectif dérivé de *Kimrire*, et en grec par *Kimmerioi*.

1. *Phaleg*, p. 194 et s. Il cite en outre le syriaque *Gumro*, pl. *Gumrin*, charbon.

2. Voy. Bochart, *Chan.*, p. 654; Leigh et Wolzogue, *Dictionn. de la langue sainte*, p. 113 et 302: Léopold, *Lexic. hebr. et chald.*, p. 173. Il indique pour le *Kimrire* de Job, p. 216, une autre leçon, mais celle que citent nos auteurs me paraît plus naturelle et plus conforme à la pensée du verset.

Une image toute sémitique ne nous montre-t-elle pas l'océan comme emmaillotté dans les ténèbres, de même qu'un enfant dans ses langes, *Job,* xxxviii-9? Ces marchands peuvent encore avoir appelé ce pays une terre brûlée, *Gomer,* puisque les observations des voyageurs modernes ont, ainsi que nous l'avons rapporté, enlevé à Bochart son principal argument, et prouvé que le sol de la partie la plus orientale de la Crimée et de l'île de Taman n'était pas moins volcanique que celui de la Phrygie.

XI. Nous croyons que peu d'étymologies seraient mieux justifiées que celle-ci[1], mais nous devons reconnaître qu'elle est, si nous pouvons employer ce terme, tout à fait extrinsèque, et qu'il est très-peu probable qu'un pareil nom, adopté par les étrangers pour désigner les Cimmériens, ait jamais été porté par eux. C'est néanmoins ce qu'on doit conclure de plusieurs textes cunéiformes récemment déchiffrés, qui attestent la victoire remportée sur les *Ghimmiraï* par Assarahaddon, roi d'Assyrie, et leurs incursions en Lydie sous son successeur Assourbanipal[2]. Il est de toute évidence que ces Ghimmiraï sont nos Cimmériens, quel que soit le rapport qui existe entre ce nom et celui de *Ghimmeros,* donné à la Cappadoce par une leçon de l'Eusèbe arménien d'Aucher (voy. ci-dessus, § V). Il est en même temps fort peu vraisemblable que les Assyriens aient appris d'un peuple aussi éloigné que les Phéniciens comment se nommaient leurs nouveaux ennemis de l'Asie Mineure. Il faut donc admettre que ce nom de Ghimmiraï, — abstraction faite de sa forme plus ou moins assyrienne[3], — était bien celui que se donnaient à eux-mêmes les Cimmériens, et que les navigateurs de Sidon le tenaient de leur propre bouche, à moins d'attribuer à un singulier hasard philologique cette similitude entre ce nom national et celui qu'avaient imposé aux populations du Bosphore ces marchands étrangers. Nous verrons que ce hasard se rencontre effectivement dans la langue celtique.

1. Elle semble presque indiquée par Strabon, p. 17 et 123, Did.

2. Voy. le *Manuel d'hist. anc. de l'Orient,* par M. Fr. Lenormant, 6e éd., t. ii, p. 110, 115 et 117.

3. On a vu plus haut que Rawlinson croyait en avoir reconnu une différente dès 1850, celle de *Tsimri.*

XII. D'un autre côté, la géographie ancienne de l'Orient nous offre quelques noms d'origine aryane, qui se rapprochent singulièrement de celui de Gomer ou des Gomérites, et qui semblent jalonner leur migration primitive vers les côtes du Pont-Euxin. En effet, sans nous en éloigner beaucoup, nous nous trouvons sur les bords de la mer Caspienne en présence des *Kamaritai*, que l'imagination des Grecs associa aux triomphes de Bacchus; peuple de pirates[1] adonné au pillage et aux dévastations comme les Cimmériens de l'Asie Mineure. Leur nom, qu'Eustathe fait dériver en grec de leurs bateaux ronds, καμάραι, se rapporte plus naturellement au géorgien, idiome d'une haute antiquité dans lequel *Kmâri* signifie homme[2]. Plus loin, de l'autre côté de la mer Caspienne, nous rencontrons les *Chomari* de Méla, I-2, que Ptolémée qui les nomme *Kómaroi*, VI-13, 3, place sur les bords du Jaxarte. Méla les distingue expressément, *ibid.*, des *Comaræ*, dont le géographe grec écrit cette fois le nom par un X, *Chómaroi*[3]. Il les range avec leur ville de *Chómara* parmi les peuples de la Bactriane, le berceau présumé des Aryas. Tous ces noms presque identiques devaient se rattacher à leur langue, car *Kumêra* est un mot sanscrit qui signifie jeune, ou bien cavalier, et qui désigne particulièrement le Mars ou l'Hercule indou. L'Inde ancienne appelait *Koumâri*, en grec *Komàr* ou *Komaria*, son cap Comorin, près duquel s'élevait une ville du même nom hellénique, et dont étaient voisins des Colches[4], frères ou du moins homonymes (toujours en grec) de ceux du Pont-Euxin. Le Périple de la mer Érythrée donne de plus à un port de ce littoral le nom de *Komára*, 60.

Cette excursion faite en courant, et en réservant pour la section suivante la question d'une étymologie celtique, nous reviendrons au Gomer sémitique par la ville de *Gómara* que

1. Denys le Pér., v. 700, et Eustathe, *in Dion.*, idem.

2. Desborough-Cooley, *Hist. gén. d. voyag.*, trad. franç., t. Ier, p. 30; Klaproth, *Voyage au Caucase*, t. II, *Vocabul.*, p. 528.

3. Ptolém., VI, ch. 11, — 6 et 8; Pline, VI-18. Cluvier reconnaissait dans ces peuples des descendants de Gomer, *Germ. antiq.*, p. 34.

4. Ptol., VII-1, 9. Périp. de la mer Éryth., 58 et 59, Did.; Ptolémée nomme encore une *Kimara* au delà du Gange, VII-2, 3.

Ptolémée nous signale encore en Assyrie, non loin d'Arbèle, vi-1, 5. Observons toutefois que des princes iraniens, ayant renversé la première dynastie babylonienne environ deux mille cinq cents ans avant J.-C., régnèrent pendant plus de deux siècles sur les bords du Tigre et de l'Euphrate[1], et qu'il est possible que Gomara ait été fondée par l'un d'eux. Nous retrouverons non-seulement en Épire et en Italie d'autres variantes de cet antique nom de Gomer, dont l'écho suivit sans doute les Cimmériens dans l'Occident ; mais la géographie moderne même conserve encore, comme des traces de leur passage, des noms analogues ou presque identiques en Finlande, en Hongrie, en Souabe et jusque dans notre France[2]. Nous aurons même à nous occuper un jour ou l'autre des Gomères de l'Afrique.

XIII. Enfin notre Gomer s'est aussi sous diverses formes introduit, sinon dans les traditions véritablement nationales, du moins dans les légendes turkes ou tatares et mongoles que le vizir Raschid-Eddin, qui était d'origine juive, mit en crédit à partir du xive siècle parmi les historiens orientaux. Mirkhond l'appelle *Gomari,* surnommé *Keimak,* et l'auteur du *Livre des Sept-Étoiles errantes, Koumari,* en ajoutant qu'il fut le père de la tribu turke des Koumiaks[3]. Aboul-Ghazi fait simplement de *Camari* le septième fils de Japhis ou Japheth, fils de *Nuï* (Noé), lequel Japhis avait reçu en partage, nous dit sérieusement le prince tatar, la partie de l'Asie située au nord et à l'est de la mer Caspienne,[4] rencontre assurément fortuite, mais singulière, avec Méla, Pline et Ptolémée, qui plaçaient dans ces vastes contrées leurs Scythes Comaræ, Komaroi ou Chomari.

XIV. Nous avons dans ces deux premières sections, pour déblayer notre terrain, tenté d'éclaircir des questions qu'on peut bien dire *cimmériennes* pour leur obscurité, et dont quel-

1. Bérose, fragm. 11, dans les *Hist. græcor. fragm.,* Did., t. II.

2. Où nous pouvons citer au moins comme singularité, l'abbaye de Gomer-Fontaine, Gomer du Béarn et Gomer dans la Mayenne, des Gommerville, un Gommersdorff et un Comarin.

3. Voy. d'Herbelot, *Biblioth. orient.,* v° Turk ; Hammer, *Hist. d. Ottomans,* trad. franç., t. v, p. 426.

4. *Hist. génér. des Tatars,* trad. franç. Leyde, 1726, p. 21 et 23.

quefois les savants modernes épaississent encore les ténèbres par d'étranges hallucinations. Nous citerons comme exemple le célèbre Görres, non-seulement à cause de la place éminente qu'il occupait dans la science allemande, mais aussi pour combattre l'engouement avec lequel une partie de nos hommes d'études vantent à tout propos et sur tout sujet la supériorité de l'Allemagne, et sont toujours prêts à jurer *per verba magistrorum* d'outre-Rhin. En quoi ils ont le double tort d'oublier premièrement que la France peut leur opposer avec un juste orgueil ses Ducange, ses Sylvestre de Sacy, ses Champollion, ses d'Anville, ses Lavoisier, ses Laplace, ses Cuvier[1], etc. ; — puis d'accepter pour la science française les dédains qu'affecte à son égard M. Mommsen, par exemple[2], auquel certains ouvrages hautement patronnés de leurs compatriotes, comme ceux de Richter sur le Druidisme, ou de Görres sur les Japhéthides[3], devraient inspirer un peu moins de morgue nationale, publiés qu'ils ont été, l'un dans la grande Encyclopédie de l'Allemagne (celle d'Ersch et Gruber), l'autre dans les mémoires d'une Académie royale, celle de Munich. Et combien de livres, qui ne valent pas mieux, sont accueillis par nos demi-savants sous l'unique garantie de leur origine germanique, et dont les citations faites à la légère imposent ensuite aux lecteurs français les chimériques élucubrations de leurs auteurs ! Que de temps et de recherches elles nous ont quelquefois coûtés pour en débarrasser notre chemin ! En ce moment, c'est Görres qui nous arrête. Sa vaste érudition vouée à l'*arméniomanie* s'est lancée de la manière la plus aventureuse sur la piste des premières migrations du genre humain. Il ne s'est point contenté du simple fait de l'identité des Gomérites et des Cimmériens. Ce que Strabon, Pline et Procope ont dit l'un après l'autre de

1. La postérité joindra certainement à ces noms ceux des vivants qu'il ne m'appartient pas de proclamer, mais que désigne déjà toute l'Europe savante.

2. Sans parler de ces écrivains qui depuis cent soixante ans injurient notre nation, à commencer par l'auteur de la 2e *Germania antiqua,* J. Ch. Spener, jusqu'à M. Strauss.

3. *Die Japhethiden*, Ratisbonne, 1845.

Comane, de la déesse Anaïtis, du canton d'Anaïtide dans l'Acilisène, et du culte homicide de la Tauropole ou Diane taurique, importé dans l'Arménie par Oreste[1], lui a fait découvrir dans cette antique contrée, non-seulement une Cimmérie primitive, mais encore la résidence des premiers descendants de Gomer[2]. A cela près cependant qu'il ne les a point placées sur sa carte, fort curieuse d'ailleurs, conformément à l'ensemble de ses déductions. Ce n'est point dans l'Acilisène, située vers leur jonction entre les deux branches du haut Euphrate, qu'il y a inscrit sa *Cimmeria prima,* mais vers le Nord-Est, entre le Cyrus et l'Araxe ; et c'est au sud de l'Allaghez, du côté d'Érivan, qu'il assoit Gomer, sans se souvenir qu'il existe, sur le versant opposé de cette chaîne de montagnes, une ville de Goumri, dont le nom devait si bien convenir à son système. C'est là, dit-il, que se trouvait le pays de *Pi-Omer-Kah* ou haute Cimmérie, nommé parmi ses conquêtes sur le tombeau du roi d'Égypte Ménephtah[3], environ seize cents ans avant J.-C. Au nord de cette contrée, sur le littoral de la mer Noire, en y comprenant la Colchide, Görres étend jusqu'à l'embouchure du Kouban sa *Cimmeria IIa,* et il ne tient pas à lui qu'on ne prenne l'Æétès mythologique et son frère Persès pour les chefs des Gomérites descendus sur les bords du Phase et dans la péninsule Taurique[4]. Persès serait alors ce Gomer II, fils de Thogorma, donné par d'autres rêveurs comme ayant successivement fondé les colonies cimmériennes du Bosphore et de la Chersonèse cimbrique[5].

Görres n'a pas exploité autant qu'il aurait pu le faire, pour

1. Voy. Strab., XI, p. 532, et XII, p. 535, éd. de 1620 (p. 456 et 459, Did.); Pline, V-20, et XXXIII-24; Procop., *Bell. Goth.*, IV-4 et 5; *Pers.*, I-17.

2. Die *Japhethiden,* p. 136 et suiv.

3. Le véritable nom de ce prince, mieux connu aujourd'hui, est Séti-Mérenphtah; voy. le *Manuel* de M. Fr. Lenormant, 6e éd., t. Ier, p. 398.

4. *Id.,* p. 139 et 168, d'après Denys de Milet (*Frag. histor. græc.,* Did., t. II, p. 6); Justin, XLII-2 et 3; Diodor., IV-45; Et. de Byz., v° Παντικάπαιον.

5. Voy. Kéralio, *Mém. sur l'origine des Suédois,* dans ceux de l'Acad. d. Inscript., t. XLVI ; Annius de Viterbe, qui envoie son *Cumerus* en Italie, etc.

étayer ses prétendues découvertes, les noms géographiques de ces contrées. Il a négligé non-seulement Goumri dont j'ai parlé plus haut, mais aussi le fort de Gimri, au S.-O. de Tarkou, dans la partie orientale de l'isthme du Caucase. Il n'a fait valoir ni l'*Ou-Cheimerion* de Procope, château de la Colchide, dans le voisinage même de l'ancienne capitale d'Æétès, *Goth.*, IV-14 ; ni le bourg de Khumara, situé près des sources de Kouban, ni le district de Kemerouk sur la rive méridionale du fleuve, et en revanche, il a fait d'Askhénaz, le fils aîné de Gomer, l'Hesychio ou Hessitio des vieilles traditions galloises ou kymmryques[1], et c'est à lui qu'il rapporte l'origine de la branche aînée des Cimmériens, c'est-à-dire des Celtes. Les deux autres sont les Slaves issus de Riphath, et les Germains sortis de Thogorma, nom que Görres décompose en *Gormah,* ou Cimméria de Tot ou Teut, c'est-à-dire, des Teutons [2]. O trop savante Allemagne, *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi!* Reine de toutes les éruditions, appelle à la rescousse ton Feldhoff[3]; c'est Virgile cette fois que je chargerai de lui répondre :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi !

Section III. — Les Cimmériens du Bosphore et de l'Asie Mineure.

I. Notre pénurie de renseignements historiques sur les Cimmériens. — II. Étendue généralement attribuée à leur territoire. Les Taures étaient un peuple différent. — Récit d'Hérodote sur l'expulsion des Cimmériens. — III. Examen de ce récit. Le Tyras dont il est question n'est pas le Dniester, mais le Terek du Caucase. — IV. Le récit d'Hérodote ne concerne que

1. *Id.,* p. 148. Voy. Nennius, *Hist. Brit.,* 17 et 18, éd. San-Marte.
2. *Id.,* p. 161.
3. Voyez de lui, pour des tours de force du même genre, *Die Völkertafel der Genesis,* 1837, p. 24, 28 et suiv. Notez que je ne dis rien des *Gambroi* ou *Kimris* d'un Sanchoniathon postiche, complaisamment fabriqué par un autre Tudesque, M. Wagenfeld, — et que je fais grâce à l'Allemagne de son nouveau Bullet, M. Obermüller.

les Cimmériens du Bosphore; preuves tirées de la révolte des esclaves scythes, de Strabon et de Plutarque. — V. L'expulsion des Cimmériens du Tyras postérieure d'au moins trente ans à celle des Cimmériens du Bosphore. Les premiers disparaissent complétement de l'histoire.

I. Nous pensons avoir prouvé que les Cimmériens de l'*Odyssée* habitaient les rivages du Bosphore, qui garda si longtemps leur nom. Vraisemblablement nomades dans le principe, de même que la plupart des nations septentrionales, ils avaient quitté leur vie errante, car le poëte nous les présente comme un peuple fixé dans une ville, δῆμόστε πόλιστε, sans doute celle que l'historien Hécatée, — probablement le Milésien, — nommait Kimméris. Toute leur histoire consisterait dans cet unique fait, si Eustathe, dans une phrase aussi brève qu'énigmatique (Od., XI, v. 15) et en tout cas trop peu remarquée, ne nous disait qu'ils avaient, suivant une tradition particulière, expulsé du territoire qu'ils habitaient, des *Scythes,* c'est-à-dire une population qui les avait précédés. Nous avons vu qu'un fait semblable avait eu lieu en Arménie pour les Gomérites. La suite nous apprendra que ces premiers habitants de la Crimée étaient probablement les Taures. L'histoire des Cimmériens d'Hérodote et de Strabon, malgré leur retentissante célébrité, est presque aussi obscure que celle de leurs pères. Elle ne se compose guère que de quelques lignes de ces deux écrivains, de sept ou huit vers de Callimaque et de Callinus, et des rares et brèves scholies de quelques commentateurs. Nous réunirons, aussi complétement qu'il nous sera possible, ces fragments épars, afin d'en tirer tout ce qui peut confirmer ou nous faire rejeter l'antique parenté qu'on a cru reconnaître entre ce peuple et nos Gaulois.

II. Sans nous préoccuper davantage de leur généalogie biblique ou aryane, des Gomérites et des Comaræ ou des Chomaroi de la Bactriane, nous reprendrons les Cimmériens où Hérodote nous les a montrés, établis deux siècles avant l'époque où il écrivait, sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin. Il nous a signalé, entre autres preuves de leur ancien séjour dans la Crimée actuelle, les murailles qui portaient encore leur nom, — soit au vieux fort qui a conservé jusqu'à nos jours celui

d'Eski-Krim, soit, comme l'a pensé le célèbre voyageur Clarke[1], les constructions cyclopéennes de l'Altyn-Obo près de Kertch, les mêmes probablement que les *Maisons des Cyclopes* dont parle Balbi[2]. Mais d'après la manière dont plusieurs des interprètes d'Hérodote comprennent le récit qu'il nous a laissé de l'expulsion des Cimmériens, les deux péninsules du Bosphore, qui avaient conservé de leurs premiers conquérants de si nombreux souvenirs, n'auraient formé qu'une faible partie de leur territoire, puisqu'ils se seraient étendus, vers l'Est, au nord de la chaîne du Caucase jusqu'à l'Araxe, et d'un autre côté jusqu'au Tyras, si ce n'est même au delà[3]. Les savants modernes ont généralement pris ce dernier fleuve pour le Dniester de la Russie méridionale, que l'historien grec désigne en effet sous ce nom dans sa description de la Scythie européenne, IV-51. L'autre fleuve doit être le *Rha* de Ptolémée[4], aujourd'hui le Volga. On l'a quelquefois, mais bien à tort, confondu avec l'Araxe des Massagètes, limite de l'empire de Cyrus à l'orient de la mer Caspienne[5]. Les hordes cimmériennes, probablement nomades pour la plupart, se seraient donc répandues sur un espace immense, compris entre la côte occidentale de cette mer et les bouches du Danube, environ 1,360 kilomètres en ligne droite sur une largeur inconnue dont il faut déduire une faible partie pour le pays des Taures, dans le sud de la Crimée. Car notre histoire distingue positivement ces deux peuples[6], et c'est à l'encontre de ses indications répétées qu'on a voulu les confondre. Les Taures, qui me paraissent avoir été les plus anciens habitants de la Péninsule,[7] se maintinrent dans leurs montagnes à l'arrivée des premiers envahisseurs de leur pays, et y con-

1. Clarke, *Travels*, etc., t. II, ch. 3, éd. 8 (d'après Ukert).
2. Balbi, *Abr. de Géogr.*, 3e éd., p. 554.
3. Liv. IV-11 et 12.
4. Liv. V, ch. 9-12 et 13; VI, ch. 14.
5. Voy. Hérod., Ier, 204, 205 et 209. C'est l'Oxus ou l'Iaxartes des géographes postérieurs. Hérodote paraît l'avoir confondu pour son compte avec un troisième Araxe, celui d'Arménie, 1er-202.
6. Voy. IV-20 et 99, 102, 103, 119.
7. Ils appartenaient probablement, verrons-nous, à la race des Ligyes ou Ligures du Caucase, dont nous aurons à nous occuper plus tard.

servèrent leur liberté longtemps encore après l'invasion des Scythes. Leur territoire, entamé à l'ouest par les Grecs de Cherson (Hérod., IV-99), se terminait du côté de l'orient, nous dit Strabon[1], non loin de Théodosie ou Caffa. En deçà toutefois d'Eski-Krim du temps des Gimmériens, si ces derniers en ont véritablement élevé les remparts primitifs, sans doute pour arrêter de ce côté les brigandages de leurs voisins.

Mais ce fleuve Tyras, au delà duquel émigra de nouveau, suivant Hérodote, ce peuple chassé de sa seconde patrie, était-il réellement le Dniester des Russes ? C'est une question que pose le récit même de l'historien à tous ceux qui le lisent avec attention. Que dit-il en effet ? Après avoir rapporté deux versions différentes sur l'origine des Scythes européens, il en adopte une troisième (IV-11), suivant laquelle ces nomades, perdus jusqu'alors dans les steppes de l'autre côté de la mer Caspienne, étant vaincus et poussés de proche en proche par les Massagètes, — ou, suivant Aristée de Proconnèse, par les Issédons[2], — franchirent l'Araxe, et entrèrent sur le territoire des Cimmériens, auxquels appartenait anciennement le pays occupé depuis par les Scythes. C'est du moins, observe Hérodote, ce qu'on lui avait affirmé, quand, poussé par un insatiable désir de voir et de s'instruire, il visita ces contrées. Surpris par cette invasion subite, les Cimmériens mirent en délibération le parti qu'ils devaient prendre. Deux opinions se trouvèrent en présence : celle de la multitude, qui, jugeant toute résistance impossible contre une telle masse d'envahisseurs, voulait, sans livrer d'inutiles combats, chercher une autre patrie, et celle des rois, βασιλέων, qui préféraient plus honorablement mourir en défendant leur sol natal et celui de leurs enfants. Chacun des deux partis s'obstinant dans son opinion, ils en vinrent aux mains, et les rois ayant tous succombé, le peuple les enterra sur les bords du Tyras, où, du temps d'Hérodote, l'on voyait encore leurs tombeaux. Ayant ainsi rendu les derniers devoirs à ses

1. P. 256 et 257, Did.

2. Hérod., IV-13. Ces derniers habitaient au N.-E. des Massagètes, et c'est un autre indice que l'Araxe de ce passage doit être le Volga.

princes, cette lâche multitude sortit du pays, et les Scythes, le trouvant désert, s'y établirent sans obstacle. (Conf. I-15, 103, et IV-I.)

Ce récit, déjà peu vraisemblable, si le fleuve dont parle Hérodote est le Dniester, est suivi, dans ce système, d'invraisemblances encore plus frappantes. En effet, n'est-ce pas tout d'abord une chose étrange que cette fuite sans combat, pendant trois cents lieues, d'un peuple connu depuis longtemps par ses expéditions guerrières, et de ces rois qu'il nous présente comme résolus à mourir plutôt que d'abandonner leurs richesses et leurs foyers domestiques, et de subir un exil plein de fatigues et de misères? (*Id.*, IV-11.) Mais si notre historien, qui ne rappelle qu'en passant cette ancienne invasion des Scythes, a couru droit au dénoûment de cette lutte, il nous donne pourtant à comprendre qu'elle fut très-vive, en parlant de l'acharnement avec lequel ces derniers poursuivirent les malheureux Cimmériens[1]. Il paraît, continue-t-il, IV-12, que les fugitifs, ayant pris par le littoral du Pont-Euxin, côtoyèrent toujours le rivage, et atteignirent dans l'Asie Mineure la péninsule de Sinope où ils s'établirent, tandis que les Scythes, s'étant égarés en les poursuivant, laissèrent le Caucase à leur droite, et, s'enfonçant ainsi dans l'intérieur des terres, ne s'arrêtèrent plus que dans la Médie. Telle est, ajoute notre auteur, la dernière tradition sur laquelle s'accordent les Grecs et les barbares.

III. Il était absurde, comme l'a remarqué Fréret[2], de supposer que les Cimmériens, s'étant décidés sur les bords du Dniester à quitter leur pays, l'avaient traversé une seconde fois dans toute sa longueur, en prêtant continuellement le flanc à leurs ennemis, pour en sortir par les défilés du Caucase. Cependant Adelung, qui traitait de fantastiques les Cimmériens européens de Gatterer, a voulu défendre cette interprétation du texte d'Hérodote, en imaginant que les Scythes, profitant de l'occasion que leur offrait quelqu'une des incursions *annuelles* (?)

1. Conf. Niebuhr, *Kleine Schriften*, t. Ier, p. 364.

2. *Mém. sur les Cimmér.*, daté de 1745, dans ceux de l'Acad. d. insc t. XXXII, in-12, p. 223 (XIX, in-4°).

des Cimmériens de l'autre côté du Tyras, franchirent le haut Volga et envahirent successivement tout le nord de la Cimmérie, pendant que leurs voisins, rappelés dans leur pays par cette invasion imprévue, s'enfuyaient en sens inverse le long du Pont-Euxin [1]. Ce n'est pas moins chimérique que Gatterer, et c'est de plus ridicule, stratégiquement parlant. Il est donc certain que le Tyras de ce récit n'est point le Dniester, mais quelque autre fleuve très-rapproché de cette chaîne de montagnes, et dès lors beaucoup moins éloigné, ainsi que l'exige la vraisemblance historique, de la frontière que franchirent les Scythes, c'est-à-dire du Volga. Or en étudiant la géographie de cette région depuis le Bosphore jusqu'à la mer Caspienne, nous y retrouvons le nom de Tyras plusieurs fois répété avec des modifications diverses, mais toujours reconnaissable comme un radical appartenant à quelque ancien idiome de ces contrées. Premièrement, sur la rive occidentale du détroit, le Périple anonyme du Pont-Euxin nous signale une ville de Tyristakê, dont Dubois de Montpéreux pensait avoir reconnu l'emplacement, près du lac *Thourbach* au midi de Kertch [2]. En second lieu, Strabon nous parle d'une Tyrambê qui existait vers l'embouchure septentrionale du Kouban et dont le même voyageur moderne a vu les ruines près de Temrouk, et d'une grande agglomération de tumuli [3]. Ces tombeaux ne prouvent rien pour notre thèse, par la double raison qu'on rencontre des nécropoles de ce genre dans toute la Russie méridionale, du Dniester au Térek [4], — et que les Cimmériens ne se sont certainement pas acculés dans un espace dont ils n'auraient pu sortir qu'en faisant une trouée à travers des ennemis que le plus grand nombre ne voulait point combattre. Une autre ville de Tyrambê et un peuple du même nom

1. *Aelteste Gesch. der Deutschen,* 1806, p. 18 à 24.

2. Pér. anon., 50, Did. *Tiryktakê,* Ptol. *Tyritakè,* Et. de Byz. Dub. de Montp. *Voy. autour du Caucase,* t. v, p. 247.

3. Strab., xi, p. 423, Did. Dubois, *id.,* t. v, p. 31, d'après Ukert, *Skythien.*

4. Notamment près de Mohilev, de Bakhmout, de Talmak, dans la Crimée, des bords de la Svapa dans le gouvernement de Koursk, etc. Voy. Schafarik, *Slav. Alterth.,* t. Ier, p. 516 et suiv.; Balbi, *Géograph.,* 8e éd., p. 551 et 554.

existaient encore sur la côte orientale du Palus-Mæotide. De plus, au pied même de la chaîne du Caucase, coule, avec la même impétuosité que le Tyras d'Europe, le Térek[1], dont la plus haute vallée est habitée par la tribu des Ossètes *Tirsau* qui lui doivent probablement leur surnom distinctif. Ce fleuve, dit Klaproth, p. 423, porte le même nom chez tous les peuples de races diverses qui habitent dans son voisinage, preuve qu'il est fort ancien. Les Géorgiens n'en ont que peu modifié la forme en disant *Thergi*. Enfin, sans parler de la Ter-nowa, affluent oriental du Kouban, deux autres rivières de cette partie de la Russie ont conservé des noms presque semblables à ceux du Tyras et du Térek; le Tchir, tributaire du Don, dans la partie inférieure de son cours, et le Tchérek, qui descend du haut du Caucase dans la Malka. Le radical *Tyr* ou *Ter* (Tyras, Dnies-ter, Terek) appartenait donc, nous pouvons l'affirmer, à l'un des premiers idiomes qu'on ait parlés dans les régions voisines du Bosphore et de la mer Caspienne [2], et cet idiome doit s'être étendu au nord du Pont-Euxin jusqu'au delà du Danube, puisque nous retrouvons dans la Scythie européenne les noms des anciens fleuves de ces mêmes régions, l'Hyparis, le Gerrhus, l'Alazon, l'Alouta ou Alonta. Celui de Porata ou de Poritos appartient à un affluent de l'Ister aussi bien qu'à un tributaire du Palus-Mæotide peu éloigné du Tanaïs [3]. Nous avons pensé, d'après l'impétuosité qui caractérisait pareillement, nous venons de le dire, le cours du Tyras et celui du Térek, que le radical de ces deux noms exprimait une idée de rapidité ou de violence, de même que ceux d'Araxe et de Rhodanus, communs à plusieurs fleuves d'Asie ou d'Europe. C'est ce que nous avons

1. Voyez, pour l'impétuosité du Tyras, Val. Flaccus, *Argon.*, VI, v. 84; Ovide, *Pontiq.*, liv. IV-10, v. 50; et pour celle du Terek, Klaproth, *Voy. au Caucase et en Géorg.*, t. Ier, p. 332, 423. Notez dans le premier de ces auteurs un autre fleuve de Scythie, nommé Taras, v. 102.

2. Nous pouvons hardiment considérer la finale *ek* comme une désinence appartenant à un idiome postérieur, telle que l'*as* ou *ès* des Grecs dans le nom de Tyras ou Tyrès. Quant au préfixe *Dnie*, il indique en russe un cours d'eau; ainsi notre Dnie-s-ter, le Dnie-per, etc. R. *Dna*, lit d'une rivière.

3. Voyez, pour tous ces fleuves, Hérodote, Ptolémée, Klaproth, *id.*, et la *Scythie* d'Ukert avec ses cartes.

vérifié dans le Celtique où la langue kymmryque nous a donné: *Dir,* impulsion, et comme préfixe dans la composition des mots: impétueusement, — *Dyr,* pousser, entraîner; *Tyra,* amonceler, entasser; *Der,* méchant, obstiné; *Ter,* disposition à forcer, à briser;

Cornique: *Terhi* ou *Tyrry, Terry,* briser; futur *Ter,* il brisera;

Armoricain: *Diren,* se démener, et *Diraeson,* effréné (Lag.), — *Direiz,* désordonné, excessif. *Tear,* violent, impétueux (La Villem.);

Irlandais: *Dearach* (prononcez *Derag*), destruction.

Ce radical sera notre premier jalon pour déterminer au point de vue de la linguistique la nationalité des Cimmériens.

IV. Ainsi le Tyras, sur les bords duquel commença leur exode, peut fort bien avoir été le Térek, et cette assimilation se trouve pleinement confirmée par la géographie, qui nous montre ce fleuve et son principal affluent occidental, la Malka, formant en ligne droite, dans l'isthme du Caucase, une limite naturelle entre cette chaîne de montagnes et les steppes qui s'étendent au nord. Les fugitifs la franchirent, et se dirigèrent obliquement vers le littoral de la Colchide par les passages que leur avaient fait connaître depuis longtemps, comme nous le verrons, leurs incursions dans l'Asie Mineure. Reste à savoir, observe Fréret, comment ils purent s'en tirer cette fois avec les bagages, les femmes et les enfants qu'ils traînaient après eux dans cette migration précipitée. Quant aux Scythes, ils s'engagèrent sans doute, après avoir passé le Térek à Mozdokh, dans le long défilé des portes caucasiennes ou le Dariel qui s'ouvrait devant eux, et qui les conduisit en Géorgie. Ils arrivèrent ainsi dans la Médie, ayant effectivement laissé sur leur droite l'Elbrouz du Kouban, la plus haute cime du Caucase [1]. La relation d'Hérodote ne concerne donc que les Cimmériens du Bosphore, dont les hordes orientales, campées sur les bords du Kouban inférieur, et au nord du Térek dans les steppes de la Kouma, partagèrent sans doute la mauvaise fortune. Il nous fournit lui-même la

1. Klaproth, *Voy.*, t. Ier, p. 131 et 482; *Tabl. hist. du Caucase*, p. 37.

preuve péremptoire que leurs spoliateurs ne s'emparèrent d'abord que de cette partie de leur territoire et de la Crimée. Il suffit pour s'en convaincre de rattacher à la dernière phrase que nous avons citée de son récit : « Les Scythes, restés maîtres du pays qu'on leur abandonnait, s'y établirent sans obstacle, » la suite de ces faits qu'il nous a donnée dès le commencement du même livre, savoir : que ces barbares enfin chassés par les Mèdes, et voulant rejoindre leurs femmes, installées dans leur nouvelle patrie, eurent à combattre en arrivant leurs esclaves révoltés, qui, pour leur barrer le passage, avaient creusé un large fossé depuis les montagnes des Taures jusqu'au Palus-Mæotide, c'est-à-dire, dans l'intérieur même de la Crimée, IV-3 et 20. Il n'entre pas dans notre sujet de discuter l'emplacement et la direction de ce retranchement, dont l'exécution indiquerait que les Scythes, ne pouvant franchir le Bosphore, firent le tour du Palus-Mæotide ; mais nous allons justement avoir sous les yeux une autre version du même fait. Constatons d'abord que notre interprétation d'Hérodote est implicitement confirmée par deux passages de Strabon et de Plutarque. Le premier, parlant des Cimmériens du Bosphore, liv. XI, ch. 2 (p. 423, Did.), ajoute que ce sont eux qui désolèrent par leurs incursions l'intérieur du continent à la droite du Pont-Euxin jusqu'en Ionie. « Les Scythes les chassèrent de leur pays, etc. ; » — et le second, rapportant les opinions diverses qui s'étaient élevées sur l'origine des Cimbres, s'exprime ainsi, *Mar.*, II : « D'autres disent que les premiers Cimmériens que connurent les Grecs [1] n'étaient qu'une petite partie de la nation, οὐ μέγα μόριον, des exilés ou bien des séditieux que les Scythes expulsèrent de la Mæotide, et qui passèrent en Asie (Mineure) ; mais que le plus grand nombre et les plus vaillants de ces barbares habitaient sur le littoral de la mer extérieure, etc. » Que ces derniers soient ensuite devenus les Cimbres de l'histoire romaine, c'est ce que nous aurons à discuter plus tard. Ce qui nous touche pour le moment, c'est qu'il n'était réellement question dans les faits rapportés par Hérodote que des Cimmériens du Bosphore.

1. Voy. le *Mithridates* d'Adelung, t. II, p. 351 et suiv.

L'Europe septentrionale et la Gaule n'ont rien à y voir. Elles sont également désintéressées dans l'opinion qui attribuait à un de leurs restes la fondation du royaume de ce nom, que les Scythes auraient permise moyennant un tribut[1]. Un autre de leurs débris aurait formé la nation des Taures; c'est une erreur que nous aurons à réfuter. Ce sont là des suppositions modernes, mais les géographes romains nous fournissent des renseignements, sinon bien sûrs, du moins anciens. Je dis les géographes romains, parce que les Cimmériens que Denys le Periégète place encore sur les rives du Bosphore, — lui seul à l'époque où il écrivait, — ne sont évidemment qu'un archaïsme géographique. (Voy. ses v. 168 et 681.)

Méla nous signale en bloc, au Ier siècle de notre ère et dans le nord de la mer Caspienne, des Cimmériens asiatiques, limitrophes des Amazones et des Hyperboréens, I-2. Pline les place, d'une manière presque aussi vague, derrière les Scythes d'Asie, et dans le voisinage de ces mêmes Amazones, qui habitaient sur les bords de la mer Caspienne, VI-14. C'est ce que répète, chap. 18, Solin, à qui nous devons, si je ne me trompe, le dernier témoignage de leur existence nationale (vers l'an 220 de J.-C.). Déjà Ptolémée les avait laissés en dehors de son immense nomenclature géographique.

Pline et Méla nous permettent de penser, — quoi qu'il en soit de leurs Amazones et de leurs Hyperboréens, — que toute la Scythie avait anciennement appartenu aux Cimmériens. Comme elle s'étendait de son temps jusqu'au Danube, nous devons admettre que ce peuple s'était effectivement avancé vers l'ouest au moins jusqu'au Dniester. Fréret pensait même que ces Cimmériens occidentaux formaient le corps de la nation, et Niebuhr présume qu'ils étaient ces nomades voisins de la Thrace, qu'Homère a désignés sous le nom des nobles Hippêmolgoi[2], *Il.*, XIII, v. 5. L'invasion des Scythes, suivant Fréret, les rejeta de l'autre côté des Karpathes, *ibid.*, p. 240;

1. *Mém. s. l. Cimm.* dans ceux de l'Acad. d. inscr., t. XXXII, in-12, p. 239 et 240.
2. . . . . . .

mais, ainsi que l'a encore remarqué Niebuhr [1], ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que ces derniers purent entreprendre cette nouvelle conquête, — c'est-à-dire après leur retour de la Médie, qu'ils occupèrent, répète trois fois Hérodote, pendant vingt-huit ans [2]. Peut-être même ne réussit-elle pas du premier coup, car Étienne de Byzance rapporte, en s'appuyant sur l'historien Callistrate [3], que ce fut au retour d'une longue guerre soutenue contre les Thraces ou d'autres peuples qui habitaient *en deçà,* ἐντὸς, de l'Ister, que les Scythes se trouvèrent en présence de leurs esclaves révoltés et retranchés derrière un fossé, qui valut à ce canton le nom grec de *Taphrai* [4] (retranchement). Méla le place sur l'isthme même de la Crimée (II-1), que les esclaves auront sans nul doute coupé pour en fermer l'entrée, et où Pline nous indique plus tard une ville du même nom, IV-26, nom que les Russes ont traduit par Pérékop [5].

On voit que les Cimmériens occidentaux ne succombèrent en définitive qu'une trentaine d'années au moins après leurs frères du Bosphore, et qu'Hérodote certainement a confondu dans une seule et même catastrophe des faits qui ont eu lieu à des époques très-différentes sur les bords du Térek et sur ceux du Dniester. Après cette seconde expulsion, il n'est plus question nulle part dans l'histoire proprement dite ou positive de cette partie si considérable de la nation. Elle disparaît tout à coup aussi complétement que si elle eût été tout entière engloutie dans le Tyras, et c'est à la philologie seule qu'on doit d'avoir retrouvé quelques traces de son existence dans les contrées parcourues par sa longue migration.

VI. Cette étonnante disparition des Cimmériens a été du reste un sujet sur lequel l'esprit de système s'est donné pleine carrière, à commencer par Hérodote qui les envoie dans l'Asie Mineure, et nous explique ainsi leur invasion dans cette vaste

1. . . . . . .
2. . . . . . .
3. . . . . . .
4. . . . . . .
5. . . . . . .

péninsule, lui, ce Grec asiatique si curieux de tout apprendre, et qui, chose étrange, aurait ignoré que ces barbares avaient déjà, à diverses reprises, dévasté sa patrie longtemps avant le règne des derniers rois de Lydie! Puis sont venus Posidonius et les Anciens qui l'ont copié ; — Procope qui croyait tout simplement [1] que les Huns Outourgours campés de son temps entre le Tanaïs et le Caucase n'étaient autres que nos anciens Cimmériens, disparus depuis plus de mille ans ; — et enfin les Modernes qui, changeant peu à peu en affirmations positives les simples conjectures du savant voyageur, en sont arrivés au roman *cimbro-cimmérien* de M. Am. Thierry. Fréret a pensé, contrairement à la marche de toutes les migrations primitives, que le peuple qui nous occupe s'était répandu des bords de la Baltique sur tout le nord-est de l'Europe jusqu'aux rives du Pont-Euxin, de manière à former trois agglomérations de tribus, au nord de la Germanie, dans les plaines du Dniester et sur le Bosphore, — et que les deux dernières furent, comme nous l'avons dit, chassées et dispersées par les Scythes [2]. Niebuhr présume que celle de la Crimée ne fut qu'un débris de la nation refugié postérieurement dans cette presqu'île, et qui s'y maintint jusqu'à l'arrivée des colonies grecques [3]. Un autre savant veut que nos fugitifs soient les ancêtres des Vénètes ou Wendes de la Baltique, c'est-à-dire des Slaves. Un quatrième pense qu'une partie des Cimmériens resta dans son pays en état de servitude, et qu'ils y devinrent les *Scythes laboureurs* d'Hérodote, IV-18. Diefenbach a résumé une quinzaine et plus de ces opinions diverses (et il en a encore surgi de nouvelles depuis 1840) dans le 2e volume de ses *Celtica,* p. 181 et suiv. Nous laisserons les érudits de l'Allemagne débattre à plaisir ces questions, pour nous attaquer seulement au système qui nous touche de plus près, et qui a trop longtemps fasciné nos historiens contemporains, celui de M. Am. Thierry [4].

. . . .

1. *B. Goth.,* IV-4.
2. . . . . . .
3. . . . . . .
4. . . . . . .

AVIS AU LECTEUR.

Le lecteur sait que l'ouvrage de M. de Belloguet a pour titre *Ethnogénie gauloise, ou mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes,* et que ces trois volumes qui forment un tout si complet et si bien ordonné, *Glossaire gaulois,* — *Types gaulois,* — *Génie gaulois,* n'étaient dans la pensée de leur auteur que l'introduction du grand ouvrage annoncé par le titre. « Je ne pensais pas (dit-il à cet égard dans une note placée en tête du fragment qu'on vient de lire), quand j'arrêtais le plan de mon *Ethnogénie gauloise,* qu'à force de recherches qui en provoquaient sans cesse de nouvelles, son introduction prendrait des proportions telles, que le corps même de l'ouvrage n'en formerait plus qu'une partie relativement peu considérable. J'ose espérer néanmoins que ce défaut dans l'ordonnance générale de mon livre trouvera son excuse et une compensation dans le développement même de toutes les preuves philologiques, physiques et morales qui nous ont servi à démontrer la véritable nationalité des Celtes, et au moyen desquelles nous pouvons désormais rattacher à leur race, ou en séparer définitivement, les peuples qu'on a si souvent, à tort ou à raison, confondus avec eux. Ce sont ces problèmes ethnologiques qui nous restent à résoudre et dont nous allons nous occuper en commençant par le plus ancien et le principal de tous, celui des Cimmériens. »

Ces fragments relatifs aux Cimmériens sont les seuls qu'on ait trouvés dans les papiers de M. de Belloguet, sinon achevés, du moins rédigés. Ils sont incomplets, comme on le voit; *pen-*

dent opera interrupta..... Ils auraient certainement gagné à être imprimés sous les yeux mêmes de leur auteur, qui ne les avait pas soumis à une dernière et définitive révision. Pourtant les personnes auxquelles par ses dernières volontés M. de Belloguet remettait le sort des travaux qu'il laissait en manuscrit ont pensé que ces essais inachevés non-seulement méritaient de voir le jour, mais étaient encore une importante contribution à l'étude de ces difficiles problèmes. La question cimmérienne, célèbre par ses obscurités, est loin d'avoir été résolue, et les recherches sagaces de M. de Belloguet jettent sur elle un jour nouveau. La question de la nationalité des Cimbres, à peu près réglée dans l'opinion de la science allemande, ne l'est pas encore chez nous, où l'on persiste à leur attribuer une origine celtique en s'appuyant de l'autorité de MM. Amédée Thierry et Henri Martin. La discussion ingénieuse et solide où M. de Belloguet rattache les Cimbres aux Germains garde donc toute sa valeur. Mais nous n'insistons pas sur le mérite de ces recherches, après les paroles que leur consacre plus haut un des érudits les plus versés dans l'ethnographie de l'ancienne Europe, M. Alfred Maury[1].

Nous devons seulement expliquer au lecteur pourquoi il trouvera quelques redites dans les deux parties de ce volume. Elles ne constituent pas à vrai dire deux parties destinées à se compléter l'une l'autre, ce sont deux rédactions d'époque différente. La plus ancienne date de 1855 ou 1856; M. de Belloguet la laissa dormir dans ses tiroirs, tout entier à une introduction qui s'allongeait sans cesse entre ses mains. Le *Génie gaulois* et le *Glossaire gaulois* (2e éd.) achevés, il revint à ce travail; et, comme il arrive quand on retrouve et qu'on reprend une œuvre ancienne, il voulut lui donner une forme nouvelle et définitive. De cette nouvelle rédaction, qui est de 1871-1872, les quarante-quatre pages qu'on

1. La seule critique que nous nous permettrons d'adresser à cette œuvre posthume de M. de Belloguet est qu'il ne s'est pas préoccupé, dans ses rapprochements étymologiques, de reconstruire la forme ancienne des mots néo-celtiques qu'il cite, et que souvent cette forme proteste contre ses rapprochements. Mais ce sont là des taches légères dans une œuvre d'ordre essentiellement historique.

vient de lire ont seules été écrites. Elles correspondaient aux premières pages de l'ancienne, à cela près que l'auteur, ayant présent dans la pensée le plan nouveau de son livre, y avait fait entrer quelques-uns des faits et des raisonnements exposés plus loin. On a mieux aimé tomber dans quelques répétitions que risquer d'enlever une observation nouvelle ou un rapprochement utile; et l'on a donné la première rédaction, la plus ancienne, en entier, à l'exception des premières pages, qui correspondaient trop manifestement à la seconde rédaction de 1871-1872.

H. Gaidoz.

LES CIMMÉRIENS.

DEUXIÈME PARTIE.

ARTICLE I.

I. Synonymies. — II. Étonnante persistance de ce nom. — III. Cimmériens d'Homère; étymologies diverses de leur nom. — IV. Homère a confondu les Cimmériens d'Italie avec ceux du Bosphore, et mêlé par contre-coup la géographie du Nord avec celle de l'Ouest. — V. Cimmériens du faux Orphée, d'Hécatée et d'Eschyle. — VI. Derniers renseignements historiques dus à Hérodote. Villes et territoire des Cimmériens du Bosphore. — VII. Expulsion des Cimmériens par les Scythes; leur fuite dans l'Asie Mineure, suivant Hérodote. — VIII. Difficultés que présente la date de cet événement; solution proposée d'après l'histoire des colonies milésiennes du Pont-Euxin. — IX. Incursions antérieures des Cimmériens dans l'Asie Mineure. Les Amazones probablement cimmériennes. — X. Il est faux que ces incursions remontent au temps d'Homère. — XI. Double prise de Sardes par les Cimmériens et par les Trères; Lygdamis et Kobos. — XII. Cimmériens d'Héraclée, de Bithynie et d'Antandre; Bébryces. Contradiction des Anciens. — XIII. Les Trères étaient Cimmériens. — XIV. Les Teucroi d'Hérodote étaient probablement Cimmériens. — XV. Disparition totale des Cimmériens de l'Asie Mineure. Mariandyniens. — XVI. Cimmériens en Thrace. — XVII. Invraisemblance du récit d'Hérodote. Les Cimmériens se réfugièrent dans le Nord où ils disparaissent. Germara d'Et. de Byzance. — XVIII. Cimmériens d'Italie. Colonie religieuse de l'Averne. Scepticisme ou silence de beaucoup d'auteurs sur ce sujet. — XIX. Témoignages qui constatent leur origine. Leur ville de *Cimbarionis* ou *Cimmerium*. — XX. Ancienne association des Cimmériens et des Vénètes qui passèrent en Italie. — XXI. Anciennes invasions des Thraces, des Scythes, des Amazones et des Teucres dans la Grèce. Époque de ces grandes migrations. — XXII. Les combats des Titans, des Géants et des Fils de la terre (en langue thrace, *Kimmerios*) ne sont peut-être que le récit poétique de ces invasions. — XXIII. Preuves de l'origine asiatique des Cimmériens d'Italie et de l'identité de Cume avec leur *Cimmerium* ou *Cimbarionis*. — XXIV. Haute stature des Cimmériens d'Asie et des Leuterniens de la Campanie. — XXV. De la Chimère acrocéraunienne et du Chimerion de Thessalie. Preuves et contradictions de Pouqueville. — XXVI. Preuve du séjour des Cimmériens en Thesprotie. — XXVII. Ce sont eux proba-

4

blement qui passèrent en Campanie. Traces de leur passage à travers l'Italie méridionale. — XXVIII. Explication des idées infernales attachées partout au nom des Cimmériens. Rapport de ces idées avec le Druidisme des Gaules. — XXIX. Insuffisance péremptoire de nos renseignements ethnographiques sur les Cimmériens. — XXX. Résumé de cette première section.

Cimmériens, en grec *Kimmerioi* ou *Kimmeroi*. On a dit aussi *Kerberioi, Kemmerioi* et *Cheimerioi*[1], les Cerbérieux, les Ténébreux et les Hivernaux, jeux de mots qui roulaient sur leur position septentrionale, ou sur les traditions mythologiques de l'*Odyssée*.

En latin : Cimmerii.

Peuple dont le nom, plus ancien qu'Homère, se dégagea le premier aux yeux des Grecs des ténèbres de la géographie septentrionale, et reste encore, par une étrange fortune, attaché aux lieux qui virent passer tant d'autres peuples et subirent tant de maîtres divers. C'est celui que portait, dans l'antiquité, le Bosphore ou détroit qui sépare les plages du Kouban de la Tauride ou grande péninsule de la mer Noire, et que cette même péninsule porte encore sous différentes formes, *Krim, Kyrim, Kruime*[2], ou Crimée. On a cherché à ce nom moderne d'autres étymologies[3]; mais la métathèse de l'M et de l'R est si naturelle, que l'on comprend tout d'abord que les Tatars, chez qui ce mot signifie aujourd'hui forteresse[4], l'aient emprunté, avec cette signification, aux antiques murailles qu'on nomma pendant tant de siècles le *Rempart des Cimmériens*. L'assimilation que plusieurs auteurs grecs ont faite de ce nom avec celui des Cimbres, et son existence à l'autre extrémité de l'Europe chez les Kymrys

1. Voy. Eustath., *Od.*, XI-14; Didyme, *id.*—*Etymol. magn.*, v. *Kimmerioi*. Soph., *fragm.* 928, Did. Schol. Aristoph. Gren., v. 187. — Hésych. v. *Kerberioi;* Photius, *Lex.*, v. *Kerberioi*.

2. Ce nom est russe; les deux premiers appartiennent, selon Büsching, à l'idiome du pays. *Géogr.*, t. III, p. 5, tr. fr.

3. Voy. Büsching, *Géogr.*, t. III, p. 43, tr. fr.—Neumann, *Die Völk. des südl. Russl.*, p. 7. — Eichhoff., *Ess. s. l'orig. d. Slaves*, p. 25. L'opinion contraire a pour elle Fréret, M. Ch. Lenormant, Peyssonnel, etc.

4. Büsching, l. c. — Neumann, *id.* Il ajoute que le nom de Krim, imprimé dans Moïse de Khorène, ne se trouve pas dans les Mss.

ou Gallois de l'Angleterre, lui ont donné de nos jours une importance ethnographique que l'esprit de système a, comme à son ordinaire, tantôt exagérée, tantôt combattue à outrance. De quel côté se trouvent les plus grandes chances de vérité ? C'est ce que nous allons examiner.

Section première. — Témoignages des Anciens.

Commençons par rappeler qu'on ne sait rien de ce peuple, après son nom, que sa dispersion par les Scythes, vers l'an 635 avant J.-C., et ses incursions dans l'Asie Mineure, où il s'était, dit-on, réfugié. Quelques vers d'Homère et de Callimaque, quelques lignes d'Hérodote et de Strabon composent à peu près toute son histoire. Le premier avait appris qu'au bout de l'Océan il existait un peuple, nommé Cimmérien, qui habitait une ville toujours couverte de ténèbres et de brouillards, et que le soleil n'éclairait jamais de ses rayons; plage infernale, arrosée par l'Achéron et le Cocyte, où le poëte envoya Ulysse évoquer les morts [1]. Où était-elle située ? Il ne le dit point et ne le savait pas lui-même, à en juger par les indications contradictoires que les Anciens et les Modernes ont tirées de son récit; les premiers pour transporter ce peuple tantôt du nord à l'ouest, tantôt des côtes de l'Italie aux bords du Pont-Euxin, de l'Épire, et jusqu'à l'extrémité des Gaules; les seconds pour le promener dans leurs systèmes divers, depuis la Norvége jusqu'aux environs de Carthage [2]. Il est certain toutefois qu'il parlait d'un peuple caché pour lui dans les ténèbres du nord ou du couchant. Quoiqu'on ait bien abusé de l'hébreu et des Phéniciens, on pourrait croire encore que cette image et le nom même des Cimmériens sont passés de leurs récits maritimes dans la

1. *Odyss.*, XI, v. 13 et seq. — X, v. 512 et seq.

2. Voy. pour le Nord : Cratès (dans Geminus); le faux Orphée, Strabon, etc.; — pour l'Italie : Tibulle, Sil. Italicus, Festus, Servius, etc.; — pour l'Épire : Pausanias, Ier-17; pour l'Espagne : Voss; — pour la Gaule ou la Bretagne : Chaudieu, Procope, etc.; — pour Carthage : Mannert, et pour la Norvége, Ramus; *Ulysses et Odinus unus et idem*. Hafn. 1702, résumé par Ukert, *Géogr.*, 1er vol., 2e part., p. 314.

poésie des Grecs ; car l'un et l'autre se trouvent dans le livre de Job qui nous montre l'Océan comme emmaillotté dans une nuée ténébreuse, et où le mot Kimrire signifie obscurité [1]. C'est aussi le sens qu'un lexique grec donne au mot *Kemmeros* [2]. Mais quoique cette étymologie paraisse appuyée par un triple commentaire de Strabon sur ces vers de l'*Odyssée* [3], il n'est pas croyable, si l'on veut que ce nom soit le même que celui des Kymrys du pays de Galles, que leurs premiers ancêtres aient attendu la visite des Phéniciens, pour s'appeler d'une manière quelconque, ou changer contre un terme de leur langue le nom qu'ils avaient déjà pris. Le rapport qui existe entre les mots *Kimrire* et *Kimmerioi,* et même entre les idées qui s'y rattachent, remonterait donc plus haut que les relations des Phéniciens avec la Grèce, et c'est dans le berceau des langues primitives qu'il faudrait en chercher l'explication. On peut voir à l'article *Gomer,* terme hébreu qui désigne probablement les Cimmériens dans les prophéties d'Ézéchiel, le nom grec de ce peuple venir provisoirement, au choix du lecteur, de ce mot ou de *Kimrire,* et signifier dans ce cas les incendiaires ou les hommes des ténèbres ; ou bien du *Coumara* indien [4], les jeunes, les guerriers ; — de l'*Hymer* ou du *Gymer* scandinaves, les Géants ou les Paraliens du Nord [5] ; — du celtique *Kimmar,* les confédérés [6] ; — ou enfin, comme l'a pensé Desborough-Cooley, de *Kmari,* homme en géorgien, langue d'une haute antiquité, et encore parlée dans l'ancienne Colchide [7] comme dans l'ancienne Ibérie ; celle-ci, ajouterai-je, avoisinée jadis du côté de l'Orient

1. Job, xxxviii-9 et iii-5.

2. *Etymol. magn.*, v. *Kimmerioi.* Dans notre breton *Kommoul* est un nuage épais. (Legonidec.)

3. Voy. liv. Ier, p. 19, et conf. avec la p. 5 et le livre iii, p. 157, éd. de Bâle, 1571, fol.

4. Voir le *Kumeru* de la Myth. indienne, cité par Diefenbach, *Celtica,* 2, p. 174.

5. Sens que donnent également le sanscr. *Sammiras,* le tud. *Kimari,* le celtique *Cyn-mor,* près de la mer, suiv. M. Eichoff, déjà cité, p. 33.

6. On trouve encore dans le gallois *Kymmyrred,* estime, *Kymrhain,* famille. Voy. Salverte, *Ess. sur les noms,* etc., t. ii, p. 115, etc.

7. Le mingrélien est un dial. géorg. (Balbi, *Atlas ethnogr.*)

par des pirates appelés *Kamaritai*[1], et celle-là homonyme des *Colchi* de l'Inde, qui habitaient près du cap *Komaria*[2]. Pour moi, je pense que c'est aux Argonautes plutôt qu'aux Phéniciens que les Grecs durent la connaissance des Cimmériens du Nord, et qu'Homère n'a point ignoré, comme on l'a prétendu[3], le voyage de Jason, mais qu'il a confondu les obscurs renseignements qu'il tenait à la fois des deux côtés, sur deux peuples de même race et de même nom, les Cimmériens du Bosphore, visités par les aventuriers thessaliens, et les Cimmériens de la Campanie, découverts comme nous le verrons plus loin par les marchands sidoniens. De là toute l'incohérence de sa géographie, du nord à l'ouest de l'Asie Mineure et de la Grèce; cette confusion des périls du détroit de Sicile avec les roches Planètes qui gardaient le seuil du Pont-Euxin[4], et l'énigme de cette Circé campanienne, qui demeurait au delà de l'un comme de l'autre de ces terribles passages, et, sœur du roi de Colchide Aétès, était en même temps voisine des Cimmériens et de l'île de *Trinacrie*[5]. Mais sitôt que les incursions de ces barbares les eurent fait trop positivement connaître aux colonies asiatiques, il n'y eut plus chez les Grecs aucun doute sur leur origine septentrionale, et poëtes, voyageurs ou historiens, le faux Orphée comme Hérodote ou Scymnus de Chio, s'accordèrent pour fixer leur ancienne demeure au nord du Pont-Euxin. Il ne fut plus question des Cimmériens d'Italie jusqu'aux temps d'érudition. Ceux-ci n'ayant laissé aucun souvenir dans les annales de l'antiquité, je m'occuperai d'abord des premiers, dont l'histoire mystérieuse a déjà été l'objet de plusieurs mémoires particuliers, que le lecteur peut consulter dans les écrits de Ramus, de Bayer, de Fréret, d'Ukert, etc.

Suivant l'auteur des premières argonautiques, les Cimmériens

1. Den. Périég., v. 700.
2. Ptolém., VII-1. Il nomme encore au ch. 2 une ville de *Kimara*, au delà du Gange.
3. Grotefend et Ukert; voy. aussi Démétr. de Scepsis dans Strabon, liv. Ier.
4. *Odyss.*, XII, v. 58 et seq. Conf. Strab., III, p. 157, *id.*
5. *Id.* X-135 et seq., XI-11 et seq., XII-127 et seq.

habitaient par delà le Pont-Euxin, sur la *mer Morte* du Nord, dans une contrée ténébreuse, voisine de l'Achéron et du seuil des enfers et resserrée entre le mont Riphée, le Kalbios, le Phlégrê et les Alpes[1]. Que ce poëme soit l'œuvre d'Onomacrite, vers l'an 540 avant Jésus-Christ, ou d'un versificateur de l'école d'Alexandrie, une telle indication, qui embrassait sans le savoir, des monts Riphées aux Alpes, tout le nord de l'Europe, est certainement d'une époque antérieure à Hérodote. Hécatée de Milet sut aussi avant lui qu'il existait une ville de *Kimmeris* dont nous ignorons la position; mais comme Strabon approuvait qu'Apollodore la reléguât parmi les fables[2], sans tenir compte à son sujet des murs cimmériens d'Hérodote ni de la Kimmeris de Scymnus de Chio, il est à croire que l'ancien logographe avait parlé sous ce nom de la cité cimmérienne de l'*Odyssée* ou des Argonautes. Ce n'en est pas moins une distraction du traducteur français de Strabon, que d'avoir confondu la ville d'Hécatée avec celle d'Ephore[3] dont nous parlerons plus loin, et je ne sais où Grotefend a vu que le Milésien avait placé sa Kimmeris dans le voisinage de Tartesse en Espagne[4]. Eschyle reste donc le premier qui nous ait fait connaître la véritable position de ce peuple, en parlant de l'*isthme cimmérien,* situé près des étroites portes du *Palus-Mæotide,* c'est-à-dire du Bosphore[5]. Il est à remarquer qu'on ne trouve aucun vestige de ce même nom dans Scylax, quoiqu'il cite, l'une après l'autre, les colonies grecques fondées sur le détroit, omission qui indiquerait encore, ce me semble, pour cette partie de son périple, une antériorité de renseignements sur ceux d'Hérodote. Ce dernier constata enfin l'existence historique des Cimmériens. C'est à eux, dit-il, qu'appartenait jadis toute la Scythie, qui s'étendait alors le long de la mer Noire, entre les bouches du Danube et le Don[6]. Leur nom était resté, depuis leur expulsion,

1. V. 1120 et suiv.
2. Liv. VII, p. 299, éd. 1620.
3. Voy. t. III, p. 35, n. 4.
4. *Alt. Italien,* 2e cah., p. 19.
5. *Prométh.* v. 729.
6. Liv. IV-12; conf. 20, 21, 100, 101.

au Bosphore, à un port de passage, à d'antiques remparts, à un canton du pays[1]. Hérodote ne désigne point l'emplacement de ces trois dernières localités; mais Strabon nous apprend qu'une partie de la chaîne de montagnes qui borde la côte méridionale de la Chersonèse taurique s'appelait encore Kimmerion[2], et Ptolémée donne également ce nom à une ville de l'intérieur[3]. Gosselin attribuait à la montagne le nom actuel d'*Eski-Krim* ou de Vieux-Krim que porte une ancienne cité tatare située au pied de l'Aghermisch-Dag qui la sépare de la mer, et que Siestrencewicz désignait plus exactement comme le mont Kimmerion[4]. On a voulu aussi, mais avec plus de raison, reconnaître dans l'*Eski-Krim* (ou Solgathi du moyen âge) les remparts cimmériens d'Hérodote, ou le *Kimmerikondu*, second périple anonyme du Pont-Euxin[5]; mais il faudrait, dans ce cas, en distinguer la ville de Ptolémée, placée par lui sous le même méridien que le Kriu-Métopon, du côté de Sympheropol, comme l'indique la carte d'Ukert[6]. Il est possible aussi que l'historien grec ait parlé des constructions cyclopéennes de l'Altyn-Obo ou tombeau de Mithridates, signalées par le célèbre voyageur Clarke[7], dans les environs de Kertsch, et les mêmes probablement que Balbi dit connues sous le nom de *Maison des Cyclopes*[8].

Les Cimmériens possédèrent en outre, comme l'indique Strabon[9], le delta du Kouban, de l'autre côté du Bosphore. C'est là que Scymnus de Chio et les géographes postérieurs signalent, au delà du Palus-Mæotide, une ville de Kimmeris ou Kimmericon, à laquelle les souvenirs de l'*Odyssée* valurent sans doute son autre nom de *Cerberion*, et un promontoire cimmérien[10]. Il paraît

1. Liv. IV-12.
2. Liv. VII, p. 309, et tr. fr., t. III, p. 61.
3. Liv. III, 6.
4. *Rech. hist. sur l'orig. des Sarmates*, etc., t. II, carte de la Tauride.
5. Par. 6. Voy. Diefenbach, *Celt.*, 2, p. 179.
6. *Geogr. der Griech. und Röm.*, t. III, part. 2e.
7. *Travels*, etc., 3e éd., Lond., 1813, in-4°, t. Ier, p. 428. Clarke les attribuait aux Milésiens. Voy. aussi Schafarik, *Slav. Alterthum.*, t. Ier, p. 516.
8. *Géogr.*, p. 554, 3e éd.
9. Liv. XI, p. 494, éd. 1620.
10. Scymn. *fragm.*, v. 148.— Strab., *ibid.* — Pline, VI-6. — Ptol., V-9; Procope nomme encore en Colchide un fort d'*Oucheimerion*. Goth., IV-14.

aussi, d'après ce qu'Hérodote[1] dit du passage de l'Araxe par les Scythes, que le peuple qu'ils chassèrent atteignait les bords de ce fleuve, qui ne peut être que le Volga ou *Rha* de Ptolémée[2]. Telle était, environ six cent cinquante ans avant Jésus-Christ, l'étendue du pays occupé par les Cimmériens; mais la partie occidentale et méridionale de la Chersonèse appartenait aux Taures ou montagnards, dont Strabon, contre l'opinion d'Hérodote[3], fait à tout hasard un peuple scythe[4], sans songer qu'ils avaient donné à la Tauride une sanglante célébrité, bien antérieure à l'arrivée de ces nomades d'Asie. Non moins anciens que les Cimmériens d'Homère, ils faisaient sans doute partie de cette nation[5] que nous savons par Strabon lui-même[6] avoir été divisée en plusieurs tribus, comme Gomer, dont Ézéchiel évoquait les *Universa agmina.* L'une de ces tribus, celle des Trères, acquit même dans les dévastations de l'Asie Mineure une renommée particulière. Celle des Taures, au contraire (voyez leur article et celui des Taurisques), a perpétué son nom depuis le temps d'Oreste et d'Iphigénie jusqu'à nos jours, en se maintenant seule dans ses montagnes, quand le reste de la nation fut dispersé.

Ce grand événement, qui sert de point de départ à l'histoire du nord de l'Europe et de l'Asie, eut lieu dans le VIIe siècle qui précéda notre ère; et c'est une chose prodigieuse, quand on songe aux difficultés de toute espèce qui entravaient à cette époque de barbarie toutes les communications internationales, que l'exacte vérité de certains renseignements recueillis par les Grecs sur les peuples les plus éloignés, et au milieu de toutes les fables dont se berçait l'ignorance générale. L'expulsion des Cimmériens par les Scythes n'est qu'une des quatre traditions diverses qu'Hérodote avait rassemblées sur l'origine de ces derniers, mais c'est celle qu'il adoptait comme véritablement histo-

1. Liv. IV-11.
2. Liv. V-9.
3. Liv. IV-102, 103.
4. Liv. VII, p. 356, 359, éd. de 1571.
5. Opinion de Gatterer, Fréret, Heeren, Mannert, etc.
6. Liv. Ier, p. 57, et XIV, p. 745, *id.*

rique, et la critique moderne a, de même que l'antiquité, confirmé son jugement. Il rapporte donc que les Scythes qui habitaient en Asie, accablés par les Massagètes, passèrent l'Araxe et envahirent le pays des Cimmériens[1]. Mais Aristée de Proconnèse, que cet historien ne paraît citer qu'avec peu de confiance, avait appris que ce mouvement était parti du fond de l'Asie, et que les Scythes (il ne parle pas des Massagètes) avaient été chassés de leur pays par les Issédons, et ceux-ci par les Arimaspes[2]. Ainsi, plus de vingt-trois siècles avant que la science des Deguignes, des Klaproth et des Rémusat ne nous révélât les causes de ces migrations mystérieuses qui, à certaines époques, se poussèrent de proche en proche pour inonder notre Europe, un Grec obscur et isolé avait eu, dès sa première apparition, connaissance de ce grand phénomène historique; et les annales de la Chine sont venues justifier, par des faits postérieurs, la hardiesse de son assertion. Ce fut donc un de ces mouvements généraux, provoqués par quelque révolution de l'Asie centrale, comme les conquêtes traditionnelles de l'antique Oguz-Khan[3], qui précipita les Scythes sur les Cimmériens. Ceux-ci se divisèrent au lieu de se défendre; une grande partie de la nation se révolta lâchement contre ses princes qui voulaient combattre les envahisseurs; ce fut à elle-même qu'ils furent obligés de livrer bataille sur les bords du Tyras; ils succombèrent, et les vainqueurs, après avoir enterré les vaincus dans un vaste tombeau qu'on voyait encore du temps d'Hérodote, abandonnèrent en masse leur patrie. Comme ils s'enfuirent, suivant notre historien, dans l'Asie Mineure par les passages du Caucase[4], il est impossible, sauf l'hypotèse qui se présentera tout à l'heure, que ce Tyras soit le Dniester, à l'autre extrémité de la mer Noire. C'est peut-être le Donetz ou le Tschir, autre affluent du Don, peu éloigné du Volga.

Cette fuite, d'après l'époque qu'Hérodote assigne à Aristée[5],

1. Liv. IV-11.
2. *Ibid.*, 13.
3. Voy. l'*Hist. gén. des Tatars,* par Aboulgazi.
4. Liv. Ier-103, et IV-1-12, etc.
5. Liv. IV-15.

remonterait à plus de huit siècles avant Jésus-Christ. Mais, premièrement, le chiffre de son texte est fautif ou fabuleux, Aristée ayant vécu suivant Suidas[1] en 588 ou 560; en second lieu, la suite même de son récit démontre qu'il croyait cette révolution beaucoup plus rapprochée de son temps. Il nous dit en effet que les Cimmériens, poursuivis par les Scythes, leur échappèrent en suivant le littoral du Caucase et descendirent dans l'Asie Mineure, où ils s'emparèrent de la petite péninsule de Sinope. Ils poussèrent de ce point leurs incursions dans toutes les contrées environnantes, et jusqu'en Lydie où ils prirent Sardes, sous le règne d'Ardys fils de Gygès[2], qui monta sur le trône au plus tôt en 689 avant Jésus-Christ. D'un autre côté les Scythes, s'étant égarés dans leur poursuite jusqu'en Médie, y vainquirent Cyaxare[3] dont le règne ne peut remonter au delà de l'an 636. Hérodote présente clairement la défaite de ce prince et la prise de Sardes comme deux faits contemporains; et si l'un a précédé l'autre, il est évident que les Scythes, qui marchaient en vainqueurs, durent tomber sur les Mèdes avant que les Cimmériens fugitifs n'eussent atteint ou osé attaquer le puissant royaume de Lydie. C'est, d'une manière ou d'une autre, une forte objection contre la chronologie lydienne établie par Volney, qui fait mourir Ardys dès l'an 640. Son règne n'ayant pu se prolonger au delà de 629, c'est dans les six ou sept années précédentes qu'il faut placer l'arrivée des Cimmériens dans l'Asie Mineure. Ils s'y maintinrent pendant tout le règne de Sadyattes, fils d'Ardys, règne qui dura douze ans, et n'en furent chassés que par Alyattes[4], qui prit le sceptre au plus tard en 616 et le tint cinquante-sept ans. Larcher et Volney, dans leurs systèmes de chronologie hérodotique, mettent la délivrance de l'Asie, le premier en 613, le second vers 598[5]. Notre historien n'entre d'ailleurs dans aucun détail sur cette dernière lutte; il ne nous apprend

1. v° *Aristeas*. Toutefois Tatien l'a cru plus ancien qu'Homère. *Log. pr. Hellen.*
2. Liv. IV-12.
3. Liv. IV-12, et Ier-103.
4. Liv. Ier-16.
5. *Rech. hist.*, etc., t. Ier, p. 365, 2e éd.

même pas ce que devinrent les Cimmériens, ni dans quelle contrée ils se retirèrent en quittant l'Asie Mineure. Il observe seulement que ces barbares, qui s'étaient avancés jusqu'en Ionie, ne conquirent point de villes sur les Grecs, leur incursion n'ayant eu d'autre but que le pillage[1]. Il se trompe au moins pour Sinope, ancienne colonie hellénique à la prise de laquelle périt même le Milésien Ambron, et qui fut quelque temps après reconquise et restaurée par ses compatriotes[2], la première année de la trente-septième olympiade, ou l'an 632 avant Jésus-Christ. Cette date, donnée par Eusèbe[3], s'accorde parfaitement avec l'époque assignée par Hérodote à l'invasion cimmérienne. Il est vrai qu'un de nos premiers savants a fixé l'établissement d'Ambron à l'an 751, afin de rendre aux Sinopéens la possibilité de fonder leur colonie de Trébizonde, que son calcul faisait remonter à 747[4]. C'était introduire, sans autre preuve, une invasion cimmérienne de plus entre celles de 784 et de 695, dont nous parlerons plus loin, ou prolonger au moins jusqu'à cette dernière l'existence d'Ambron. Mais la publication postérieure de l'Eusèbe arménien a montré que ce calcul même était insuffisant, puisque la fondation de Trébizonde s'y trouve placée en 756[5]. Celle de Sinope remonterait donc au delà de 784, ce qui me semble peu vraisemblable. N'est-il pas plus simple de penser que Trébizonde, comme plusieurs autres colonies grecques, a vu, pour une cause quelconque, renouveler sa population par les Sinopéens, à une époque dont nos chronologistes ont oublié de parler?

Le savant Ukert a fait, sur la date qui résulte du récit d'Hérodote, cette autre observation plus importante, savoir : que cette date est postérieure à l'établissement, au nord et à l'ouest du Pont-Euxin, de plusieurs colonies grecques dans l'histoire desquelles on ne rencontre aucune mention des Cimmé-

1. Liv. Ier-6, lequel est contredit par le 14 et le 16.
2. Scymn. *fragm.*, v. 210 et seq. — 1er périp. anon. du Pont-Euxin, 12., éd. Gail, etc.
3. Chron. S. Jérôme. — Confér. Syncell., p. 213, in-fol.
4. M. R. Rochette, *Col. grecq.* etc., t. III, p. 171 et suiv.
5. Éd. de Maï, an d'Abr. 1260.

riens, ni de la révolution qui renouvela autour d'elles leur voisinage barbare[1]. C'est une difficulté sans doute, mais dont il ne faut pas, avec le peu de documents qui nous restent sur ces temps reculés, s'exagérer la gravité. Diodore et Justin ne disent pas un seul mot des Cimmériens dans leurs résumés de l'histoire des Scythes[2]. Est-ce à dire que ce peuple, dont le nom était resté si vivant sur le Bosphore, n'ait pas existé? Mais Diodore lui-même, dans un autre endroit, parle de ses incursions en Asie[3]. Cette objection, d'ailleurs, est posée en termes trop absolus, car on lit dans Scymnus de Chio[4] qu'Istros fut fondée par les Milésiens, près de l'embouchure du Danube, pendant que l'armée des Scythes poursuivait les Cimmériens, rapprochement qui était fondé sans doute sur quelque fait que nous ignorons, mais auquel ce géographe faisait allusion. Eusèbe donne néanmoins à cette fondation une date un peu plus ancienne, adoptée par M. R. Rochette, l'an 655 avant Jésus-Christ[5]. Mais il est fort possible que l'invasion, commencée plus tôt qu'Hérodote ne le raconte, ne se soit achevée qu'avec la lenteur qu'a déjà supposée Niebuhr[6]; — que le premier effort de la conquête se soit porté d'abord vers l'occident, à la poursuite du gros de la nation, qui se trouva enfin acculé à notre *Tyras* occidental, ou Dniester, qu'il franchit; — que les vainqueurs, qui s'avancèrent peut-être jusqu'en Thrace[7], soient ensuite revenus sur leurs pas, pour forcer successivement dans leurs refuges les Cimmériens de la Taurique et du Bosphore, qui se seront alors enfuis par le Caucase, une vingtaine d'années peut-être après le passage de l'Araxe par leurs ennemis; — enfin, que les colonies grecques aient justement profité de cette révolution pour s'établir sur des côtes qui n'avaient plus de défenseurs, et pas encore d'habitants. Les Anciens avaient déjà remarqué les invraisemblances du récit

1. *Geogr. Skythiens*, p. 267, n. 22.
2. Diod., II-43 et 44. — Just., II-1 à 5.
3. Liv. V-32.
4. Frag., v. 24 et seq.
5. An d'Abr. 1361.
6. Voy. Diefenb. *Celtica,* 2, p. 183.
7. Voy. plus loin.

d'Hérodote sur la fuite des Cimmériens, et pensé que le petit nombre seulement, un ramas de déserteurs et de séditieux, dit Plutarque [1], s'était jeté sur l'Asie Mineure.

Cette invasion du VIIe siècle fut-elle la seule, ou d'autres l'avaient-elles précédée? Hérodote, qui devait être bien informé de l'histoire de son propre pays, paraît n'avoir connu que celle-là. Il est vrai que Volney la voyait double, distinguant et séparant par un long intervalle celle qui eut lieu sous Ardys d'une incursion postérieure qu'aurait repoussée Alyattes [2]; mais cela ne me paraît pas conforme au récit d'Hérodote et à l'opinion de Plutarque. Ce fut, dit celui-ci, après leur expulsion par les Scythes que les Grecs connurent pour la première fois les Cimmériens [3]. Il est donc singulier que des auteurs venus longtemps après ces historiens aient signalé des invasions antérieures, ou reporté beaucoup plus haut celle dont ils parlent. Eusèbe la plaçait, dans son canon chronologique, en 1077 avant Jésus-Christ [4]; le Syncelle encore plus tôt [5], Orose vers 784 [6]. Tous les trois associent aux Cimmériens les Amazones, dont l'ensemble des traditions grecques rappelées par eux-mêmes plaçait cependant les fameuses expéditions avant la ruine de Troie. Il est vrai qu'elles sont en quelque sorte démenties par le laconisme d'Homère qui dit à peine quelques mots de ces illustres guerrières, comme s'il n'était pas encore de son temps question de tous les exploits qu'on leur attribue après lui. N'auraient-elles donc été, dans le fait, que des Cimmériennes, ayant suivi dans leurs incursions et aux combats leurs maris et leurs frères? Ce que nous savons des femmes des Mœotes, des Sarmates, des Cimbres particulièrement [7], et d'autres barbares du Nord, joint au voisinage soit de Sinope et des champs du Thermodon, où ces mêmes traditions plaçaient en premier lieu ces héroïnes, soit du Bosphore et du Caucase, au delà desquels on les rejeta par

1. *Marius*, 11.
2. *Id.*, t. Ier, p. 364.
3. *Marius, ibid.*
4. Éd. Maï, an d'Abr. 939.
5. P. 178, éd. in-fol.
6. Liv. Ier, ch. 21.
7. Voy. Strab., VII, p. 294, éd. de 1620. — Plut., *Mar.*, 27, etc.

la suite, donnerait une assez grande vraisemblance à cette explication de ce mythe célèbre. Sinope elle-même, d'après quelques auteurs, leur devrait sa première fondation[1], et Ritter regarde en effet cette ville comme originairement cimmérienne[2]. Il se pourrait toutefois que cette association des Amazones et des Cimmériens ne se rattachât qu'à un passage mal compris du XIIe livre de Strabon, où cet auteur, parlant d'expéditions lointaines faites par divers peuples dans l'Asie Mineure, cite en même temps celles des Amazones, des Trères et des Cimmériens[3]. Ces derniers, au surplus, s'il fallait en croire Larcher, auraient saccagé cette vaste péninsule antérieurement à la guerre de Troie ; il leur appliquait ce que les femmes grecques du chœur d'*Iphigénie en Tauride* disent de leur enlèvement par des pirates qui les avaient vendues aux Taures[4]. Un seul mot fait tomber cette supposition : Euripide a donné à ses captives pour patrie Délos, et non l'Asie ; et les îles de la mer Égée n'ont jamais eu, que nous sachions, rien à démêler avec les Cimmériens.

Sans remonter aussi haut, Strabon dit positivement que ces barbares et les Trères, qui étaient une de leurs tribus, ravagèrent à plusieurs reprises l'Asie Mineure, où leurs invasions, longtemps victorieuses[5], laissèrent dans ce pays un long et terrible souvenir. Il distingue notamment, d'après Callisthènes[6], deux prises de Sardes. Une de leurs incursions avait eu lieu, répète-t-il d'après les chronographes[7], du temps d'Homère, ou peu avant lui ; ce qui, dans l'opinion commune, ne s'éloignerait pas de la date donnée par Eusèbe, 1077 avant Jésus-Christ. Mais si le chantre d'Ionie avait connu ces terribles dévastateurs, comme le prétend le géographe, n'aurait-il pas su nettement qu'ils venaient du nord du Pont-Euxin, et caractérisé, en pro-

1. Voy. Scymn. *fragm.*, v. 204. — Schol. Apoll. Rh., II-946.
2. Voy. Diefenb. *Celtica*, 2, p. 179.
3. Liv. XII, p. 647, éd. 1571.
4. Trad. d'Hérod., n. 19 du liv. Ier. — Canon chronolog. an 1284 av. J.-C.
5. Liv. Ier, p. 57, et XIV, p. 745, *id.*
6. Liv. XIII, p. 724, *id.*
7. Liv. Ier, p. 19, et III, p. 157, *id.*

nonçant leur nom, par quelques épithètes expressives ou quelques vers flétrissants, ces barbares, fléau de sa patrie, et dont l'impiété s'attaquait aux temples mêmes des dieux? Loin de là, il semble compter les *illustres hippémolgues* de son temps parmi les plus justes des mortels[1], et ce nom d'hippémolgues, ou *nourris de lait de jument,* est précisément l'épithète dont Callimaque qualifie les Cimmériens du Bosphore qui voulurent piller le temple d'Éphèse[2]. Cette invasion antéhomérique me paraît donc fort peu vraisemblable. Strabon en indique une autre dont furent d'abord victimes la Paphlagonie et la Phrygie[3], où l'on est surpris de voir le nom de Tyras porté antérieurement par la rivière sacrée de Pessinunte, le Gallus d'Hérodien[4], qui n'est pas celui de Strabon. Les vastes silos de Syassos leur livrèrent dans ce pays d'immenses approvisionnements de blé[5]. Le roi Midas s'empoisonna de désespoir[6]; Eusèbe date cette mort de l'an 695[7]. Lygdamis, un des princes cimmériens, se jeta ensuite sur la Lydie, prit pour la première fois Sardes[8], et s'empara d'Éphèse. Hésychius dit qu'il brûla le temple de Diane[9]; mais Callimaque affirme au contraire que les traits de la déesse protégèrent sa ville favorite, et que de cette multitude, dont les chars couvraient les bords du Caïstre, égale en nombre aux sables de la mer, ni son chef, ni aucun homme ne revirent la Scythie[10]. Ce n'est point toutefois sous les murs d'Éphèse que succomba Lygdamis, car nous savons qu'il s'avança jusqu'en Cilicie, où il périt[11]. C'est à cette expédition et à cette prise de Sardes que se rapportaient ces vers du vieux Callinus, le Tyrtée

1. *Iliade,* XIII, v. 5 et 6. Niebuhr pensait même que ces Hipp. n'étaient que des Cimm.
2. Hymne à Diane, v. 252.
3. Liv. Ier, p. 57, *id.*
4. Conf. Et. de Byz. v° *Gallos,* et Hér., liv. Ier, 11.
5. Etienne de Byz.
6. Strab., *ibid.* — Eustat., *Od.* XI, v. 14.
7. Chroniq. Éd. Maï, an d'Abr. 1321.
8. Strab., *ibid.*
9. V. Lydamis.
10. Loc. cit.
11. Strab., *ibid.* Une ville de Cilicie portait le nom de Commoris. Voy. l'art. *Gomer.*

de l'Ionie : « Voici l'armée des Cimmériens aux œuvres violentes[1] ! » A peu près vers le même temps, les Trères saccageaient de fond en comble Magnésie du Méandre, désastre dont Archiloque, plus jeune que Callinus, fut aussi témoin[2]. C'est également aux Trères, alliés aux Lyciens[3], que Callisthènes attribue la seconde prise de Sardes[4]. Il paraît qu'ils eurent pour chef particulier Kobos, que Strabon cite parmi les fameux conquérants avec Sésostris, et le Scythe Madys ou Madyès, le vainqueur de Cyaxare. Plutarque ne rougit même pas de citer les ravages des Trères en Ionie, à côté de l'expédition d'Annibal[5]. Le géographe ajoute que ce Kobos fut à la fin chassé par un roi des Cimmériens nommé aussi Madyès[6]. Il y a là une confusion évidente; mais le rapprochement de ces noms et la deuxième prise de Sardes me semblent rattacher ce chef à la dispersion des Cimmériens. Cette prise ne peut être que celle dont parle Hérodote, puisque nous n'en connaissons pas une troisième, et la première, antérieure d'une soixantaine d'années, appartenant à Lygdamis ; Plutarque s'est trompé en le donnant pour général aux Cimmériens fugitifs[7]. Du reste, la page de Strabon, que j'ai citée relativement à Kobos, a été fort altérée par les copistes. On y voit figurer parmi les grandes migrations comme celles des Scythes et des Galates, et des conquérants tels que Sésostris, Cyrus, etc., des *Teucroi*, qu'Hérodote a pris pour des Troyens[8], et auxquels plusieurs manuscrits rattachent aussi ce même Kobos. Je reviendrai tout à l'heure sur ce peuple, dont les conquêtes, suivant cet historien, auraient, avant la guerre de Troie, forcé les Thraces du Strymon à se jeter en Asie, où ils auraient pris le nom de Bithyniens. Hérodote est en contradiction formelle, sur l'époque et les circonstances de ce fait, avec

1. Strab., XIV, p. 745, *id.*
2. Strab., XIV, p. 745, *ibid.*
3. Le schol. de Pindare, Ol. VII-33, dit qu'il existait en Lycie un bourg sacré nommé *Triérés*.
4. Strab., XIII, p. 724.
5. *De la fort. d'Alex.*, Ier-8.
6. Liv. Ier, p. 57.
7. *Marius*, 11.
8. Liv. V-13 ; VII-20 et 75.

tous les auteurs qui en parlent. Arrien dit en effet que ce fut aux Cimmériens que les Thraces enlevèrent la Bithynie[1]. Ils l'avaient conquise, ainsi que le pays d'Héraclée, où cet écrivain ajoute qu'une partie de leur armée s'empoisonna avec des herbes vénéneuses, parce que leur principale nourriture consistait en végétaux[2]. Cette ville nous offre dans ses murs ou dans son voisinage des noms et une tradition que nous retrouverons partout où nous rencontrerons des Cimmériens, un roi et un fleuve Achéron, une péninsule et une caverne achérusiennes, une issue des enfers[3]. Ils occupèrent cette contrée assez longtemps pour que Mariandynos, dont elle prit le nom, passât, suivant Callistrate[4], pour fils de Kimmérion. Ce prince, dit Théopompe, chassa les Bébryces que Strabon range parmi les Thraces[5], ainsi que les Mariandyniens eux-mêmes; mais Eusèbe affirme au contraire que ce furent les Thraces qui dépouillèrent les Bébryces de la Bithynie[6]. Ces derniers seraient-ils, par hasard, les Cimmériens dont parle Arrien? Conjecture qu'appuieraient parfaitement, dans le système *cimmério-celte,* l'existence des Bébryces de Narbonne et la taille gigantesque que les Anciens attribuaient à l'un et à l'autre peuple (voy. BÉBRYCES); mais nous ne sommes pas à bout de contradictions sur ces faits. Eusèbe a placé cette migration des Thraces plus de deux siècles après l'époque indiquée par Hérodote, et en 971, c'est-à-dire cent six ans après l'invasion cimmérienne, suivant la date qu'il lui attribuait. Ce chiffre est remarquable, parce que Aristote affirme, de son côté, que ce peuple occupa pendant cent ans la ville d'Antandre au pied du mont Ida, laquelle porta successivement, dit-il, les noms d'*Edonis* et de *Kimmeris*[7]. Le premier lui

1. Eustat. sur Den. le Périég., v. 323.
2. *Ibid.*, v. 789.
3. Apoll. Rh. II-354 et suiv. Schol., *ibid.*, 904. Xénoph. Anab., VI, ch. 2.
4. Schol., Apoll. Rh. Ier, v. 1126 et II-140. Il n'en est pas question dans l'*Hécalé* de Callimaque, cité mal à propos pour le même fait. (Édit. d'Ernesti, Boissonade, etc.)
5. Liv. XII, p. 542, éd. 1620.
6. *Chron.*, an 1045 Abr.
7. Et. de Byz., v° *Antandros.* — Citation qui dément l'assertion de Fréret,

venait des Thraces Édoniens, et Pline le donne positivement comme antérieur à l'autre [1]. Servius, au contraire, nous ramène vers Hérodote, en parlant de cette ville comme d'une colonie thrace plus ancienne que la guerre de Troie [2]. Ce seraient donc les Cimmériens qui l'auraient enlevée à ses premiers possesseurs, et, au lieu d'être chassés par les Thraces, ils le furent, suivant Étienne de Byzance, par les Éoliens [3]. Nous savons, d'autre part, qu'Alyattes, le libérateur de l'Asie Hellénique, appela de la Thrace des colonies [4] qui l'aidèrent sans doute à se débarrasser de ses oppresseurs. Enfin le poëte Alcée attribuait Antandre aux Lélèges [5], tandis qu'Hérodote et Conon donnent cette ville aux Pélasges [6]. Quel chaos, et combien Strabon avait donc raison de se plaindre déjà de la manière dont les historiens avaient embrouillé l'histoire de ces contrées [7] !

Mais lui-même ajoute quelquefois à cette confusion. Ainsi pour les *Trères* ou *Trèrons* (al. *Trèreis, Trières, Trarai)* qu'il associe habituellement aux Cimmériens, il en fait en deux endroits une partie de cette nation, et dans un troisième il les dit Thraces [8] : divers auteurs les rangent effectivement parmi ces derniers [9]. Mais dans un quatrième passage où il parle de leurs villes d'Europe submergées par le lac Bistonis, dans le voisinage d'Abdère, Strabon fait bien entendre *qu'ils vivaient seulement parmi les Thraces* [10]. Ce n'est donc que géographiquement qu'il les a compris une fois dans cette nation, chez laquelle j'observe qu'ils changèrent souvent de demeures comme des étrangers. Ils s'étaient, à l'époque de Thucydide, retirés dans la Thrace

que les Cimmériens n'ont point formé d'établissement dans l'Asie Mineure. (Mém. Acad. d. Inscr., t. XLVII, in-4°, p. 59.)

1. Liv., v-32.
2. *Æn.*, III, v. 6.
3. Et. de Byz., *ibid.*
4. Nicol. Dam. *fr.* 71, coll. Did., t. III.
5. Strab., XIII, p. 606.
6. Hér., VII-42; Con. 41.
7. Liv. XII, p. 668, éd. 1571.
8. Liv. Ier, p. 57, XIV, p. 745, et XIII, p. 682, *ibid.*
9. Et. de Byz.
10. Liv. Ier, p. 55, *id.* Voy. Zeuss, *Die Deutschen,* p. 259, n.

septentrionale, de l'autre côté du mont Scomios[1] (vers les sources du Strymon, près de Sophia); ils redescendirent ensuite vers la Macédoine, et Pline les place sur son ancienne frontière du Vardar[2]. Etienne de Byzance donne à leur pays le nom de *Trêros,* sans dire où il était situé. Arrien semble indiquer aussi leur origine étrangère. Triérès, le chef de leur race, était, suivant lui, fils de Thracé, c'est-à-dire d'une femme Thrace, et d'Ombriareus[3], dont le nom comme celui de Skombros, qu'Aristote donne au mont Scomios de Thucydide[4], rappelle les Ombres, ancien peuple celte, et par conséquent cimmérien, si nous en croyons quelques savants modernes. Je pense donc : 1° que les Trères appartenaient à cette nation, sans aller jusqu'à dire, comme Adelung, qu'ils en étaient la tribu dominante[5]; 2° que ceux qui vinrent de la Thrace occuper, suivant Strabon, une partie de la Troade au midi d'Abydos[6] (une montagne du littoral y avait conservé le nom de *Trèron*[7]), n'étaient autres que les Cimmériens qui possédèrent si longtemps la ville d'Antandre. Il serait trop singulier que l'Asie Mineure eût été déchirée à la fois par deux peuples de même nom et de races différentes.

Je serais tenté d'aller plus loin, et d'attribuer à ces mêmes Cimmériens de la Troade et de la Bithynie le nom de ces conquérants *Teucroi* dont j'ai parlé, et qu'on a pris pour des Troyens. Je ne vois rien dans l'histoire de Teucer et de ses successeurs, ni dans la conquête d'une portion de la Phrygie par Priam ou par Ilus[8], qui puisse justifier une aussi ambitieuse assimilation. Comment la critique moderne a-t-elle pu admettre que les deux petites colonies de Teucer et de Dardanus avaient subjugué tous les Thraces, et poussé leurs envahissements du côté de la mer Ionienne jusqu'au Pénée[9], quand Homère dit

1. Thucyd., II-96.
2. Liv. IV-17.
3. Et. de Byz., v° *Trières.*
4. *Météorolog.,* Ier-13.
5. Voy. Diefenb., *Celt.,* II, p. 182.
6. Liv. XII, p. 682.
7. Timée, *frag.* 66. Didot, t. Ier.
8. Hérodien, liv. Ier, 11.
9. Hérod., VII, 20.

expressément qu'Hercule, avec six vaisseaux seulement et un petit nombre de guerriers [1], saccagea la ville de Troie? Est-ce au règne de Priam qu'il faudra rapporter cette grande expédition ? Mais Homère, Virgile, Quintus de Smyrne n'en disent pas un seul mot, eux qui relèvent sans cesse la gloire et la puissance d'Ilion. Le premier fixe même à l'île de Lesbos et aux bords de l'Hellespont la limite occidentale de l'empire de Priam [2], et Tzetzès nous le montre encore forcé de défendre sa capitale contre les Amazones, *mères des Scythes* [3]. Et cette autre invraisemblance avec laquelle les Troyens auraient été fonder sur les bords du Strymon la nation pœonienne, pendant que les Thraces de cette contrée, chassés par eux, seraient allés s'emparer de la Bithynie [4], aux portes de Troie ! Si l'on m'objecte le secours que les Pœoniens de l'Axius portèrent cependant à la ville de Priam, je répondrai, d'après les propres paroles de leur chef Astéropée [5], qu'ils ne s'y décidèrent qu'au bout de plusieurs années, gagnés sans doute par l'or du vieux roi. Je pense donc que ces *Teucroi,* auxquels Hérodote associe des Mysiens, étaient des barbares comme eux [6], et que leur assimilation avec les Troyens n'a pour fondement que leur ancien séjour dans la Troade, ou quelque ressemblance fortuite de noms, pareille à celles des Dardaniens d'Illyrie, dont on fait aussi des enfants d'Ilion. Comme s'il était possible qu'une civilisation aussi avancée que celle des Troyens d'Homère aboutît, chez un peuple longtemps libre et puissant, sur un sol fertile et dans un climat tempéré, à ces demeures hideusement creusées dans leur fumier par les Dardaniens du temps de Strabon [7] !

Ces différents noms, Cimmériens, Trères, Teucres, etc., nous expliquent peut-être pourquoi Hérodote n'a parlé que d'une seule invasion des premiers, quand il est bien prouvé, contre son sentiment et celui de Plutarque, qu'ils ont, soit de leur

1. H., v-643 et seq.
2. H., xxiv-543 et seq.
3. Antéhom., v. 22.
4. Hérod., v-13 ; vii, 75.
5. H., xxi-156 et seq.
6. Voyez plus loin la signification celtique de leur nom.
7. Liv. vii, p. 315 et 316, éd. de 1620.

propre mouvement, soit qu'ils fussent poussés par d'autres peuples, ravagé plusieurs fois l'Asie Mineure, avant leur dispersion par les Scythes. Ces barbares du Nord se montrèrent à l'Asie grecque tels que devait les voir, quelques siècles plus tard, l'Europe épouvantée. Nous ignorons complétement ce qu'ils devinrent quand Alyattes les chassa. Aucun document historique, soit de cette contrée, soit des pays limitrophes, ne parle de leur expulsion ou de leur passage. C'est donc sans aucun fondement qu'Adelung a prétendu qu'ils revinrent dans leur patrie se soumettre aux Scythes, et qu'ils y fondèrent postérieurement le royaume du Bosphore [1]. On rencontre seulement, comme un souvenir de leur antique célébrité, les noms de Kimmerios et de Lygdamis portés par des Grecs des siècles suivants [2]. Une ville de Lygdamum existait encore, du temps de Pline, en Mysie [3]. On pourrait conjecturer, d'après l'origine que nous avons vu attribuer à Mariandynos, qu'acculés à la côte septentrionale de l'Asie Mineure, ils formèrent entre la Bithynie et la Paphlagonie, la nation mariandynienne, qui, réduite aux abois par des causes que nous ignorons, acheta son salut en se soumettant misérablement comme esclave aux Grecs d'Héraclée [4]. Je rappelle, à l'appui de cette conjecture, que les Mariandyniens possédaient aussi une issue des enfers; mais cette supposition, déjà contrariée dans un sens par la haute antiquité qu'Eusèbe attribue à leur nom [5], s'accorderait toujours mal avec l'époque tardive que Scymnus de Chio, seul, il est vrai, contre toutes les probabilités contraires, assigne à la fondation d'Héraclée [6]. Une autre question qu'on a oublié de poser, c'est de quel côté les Cimmériens venaient chaque fois fondre sur la malheureuse Asie. Par mer? supposition peu vraisemblable; ou passaient-ils par

1. *Mithridat.*, t. II, p. 352.

2. Dès l'an 648, un Lygdamis de Syracuse était vainqueur aux jeux Olympiques, 33e Ol. (Eusèbe). Kimmérios d'Éphèse, allié de Lysandre à Ægos-Potamos (Pausan., x-9). Lygdamis, tyran de Naxos (Hérod., I-61); voy. aussi Tibulle, *Élég.*, III-2. — Lygdamis d'Halicarnasse, père d'Artémise.

3. Liv. v, 33.

4. Posidonius dans *Athénée*, VI-18.

5. *Chron. lat.*, an d'Abr. 594; manque à l'Eusèbe arménien de Maï.

6. Frag., v. 230.

les gorges du Caucase, et sur le ventre des montagnards qui les habitaient? c'est difficile à croire. Il me semble, puisqu'ils occupaient tout le rivage septentrional du Pont-Euxin, qu'ils arrivaient plutôt par le couchant de cette mer, en traversant le Danube et la Thrace. C'est un fait clairement indiqué par l'établissement des Trères dans ce pays, et par cette réflexion, que leurs courses et leurs conquêtes eurent particulièrement pour théâtre la partie occidentale de l'Asie Mineure. Les noms de Commarodes et de Commari étaient restés sur la rive européenne du Bosphore (voyez l'art. GOMER). Il est d'ailleurs fort probable qu'une fraction de la nation cimmérienne, quand elle émigra devant les Scythes, se retira au sud du Danube, et franchit même le mont Hémus. Suivant un historien d'Héraclée, Callistrate, ce fut pendant qu'ils faisaient la guerre, non en Médie, comme le veut Hérodote[1], mais de l'autre côté de l'Ister, que les femmes des Scythes se livrèrent à leurs esclaves[2]. Il existait donc deux traditions du même fait, et l'une des deux plaçait au delà du Danube, et non du Caucase, la poursuite des Cimmériens. Un des scholiastes cités par Eustathe[3], contredisant toute l'antiquité, prétend que ce furent ces derniers qui chassèrent les Scythes; ce qui pourrait être vrai s'il a entendu par ce nom banal, les peuplades riveraines de ce fleuve. Nous verrons que cette route qui conduisait en Italie était vraisemblablement connue des Cimmériens; et l'on dit que les Thraces adoraient une déesse *Kimmèris*[4], nom qui fut porté aussi par la mère des dieux, la grande déesse de Phrygie[5].

Aussi trouve-t-on dans Hésychius que le mot même de *Kimmerios* signifiait la terre, dans l'idiome de ces deux peuples[6].

1. Voy. cette hist., liv. IV, 1 et seq.
2. Et. de Byz., v° *Taphræ*. Ces esclaves mêmes, pense Diefenb., devaient appartenir à la nation cimmérienne. *Celt.*, II, p. 177.
3. *Od.*, XI, v. 14.
4. . . . .
5. Hesych. *Kimméris théa*. Comparez aussi le nom de *Titias* ou *Tityos*, dieu ou héros des Mariandynes, Sch. Apoll. Rh. I, v. 1126, avec celui du géant, de Panope et de Pallène; Ephore, *fr.* 70
6. Dans le ms. cette phrase est enfermée dans des parenthèses tracées au crayon et accompagnée en marge d'un point d'interrogation (?). — *Note de l'éditeur.*

Enfin le nom que les Cimmériens d'Italie donnaient à leurs demeures souterraines[1] était passé dans la langue des Thraces, où *Argilos* signifiait un rat[2], sans doute par dérision des Troglodytes qui s'étaient fixés chez eux, vers les bouches du Danube [3], et auxquels on pourrait croire qu'Ovide faisait allusion, en parlant du *Littus Cimmerium* de Tomi[4].

Mais l'opinion dominante chez les anciens, quand ils eurent reconnu qu'on ne fuyait ordinairement pas vers l'Orient un ennemi qui vient précisément de ce côté, et qu'un peuple qui s'étendait depuis le Don jusqu'au Danube ne pouvait avoir pris tout entier dans ce but la route du Caucase, cette opinion, dis-je, fut qu'il s'était réfugié dans le Nord. Plutarque dit que la plus grande et la plus belliqueuse partie de la nation alla s'établir aux extrémités du monde, sur la mer extérieure, dans des forêts qui touchaient à la fameuse forêt Hercynienne, impénétrables aux rayons du soleil, et où le voisinage du pôle partageait l'année en deux parts égales de jour et de nuit[5]. Nous avons vu cette position septentrionale déjà indiquée dans les premières Argonautiques, et Cratès l'avait fait entrer dans son système sur la géographie d'Homère[6]. Mais le faux Orphée avait entièrement privé les Cimmériens de la vue du soleil, ce qui, répété par Cicéron [7], faisait dire encore du temps de Plutarque qu'ils niaient l'existence de cet astre[8]. Ainsi perdus dans les ténèbres du Nord, les Grecs n'en entendirent plus parler jusqu'à l'apparition des Cimbres. Apollonius de Rhodes ne fit pas même mention d'eux dans ses nouvelles Argonautiques, et Strabon ne leur donna aucune place dans le monde connu de son temps. Il ne les reconnut point dans les Taures de la Chersonèse, et songea encore moins qu'ils y fussent revenus pour fonder, comme tributaires des Scythes, le royaume du Bosphore, ainsi que l'a

1. Ephore, *frag*. 45, Did., t. Ier.
2. Héracl., *Pontiq., frag*. 42, Did., t. II.
3. Strab., VII, p. 370, éd. de 1571.
4. *Pontiq.*, IV-10.
5. *Marius*, II.
6. Voy. Geminus dans l'*Uranologion* de Petau, p. 23 et 24
7. *Académiq.*, II-19.
8. *De la Superstition*, 10.

rêvé Adelung[1]. Si plus tard Denys le Périégète et ses traducteurs Avienus et Priscien nous parlent encore du peuple nombreux ou de la nation farouche des Cimmériens, qu'ils posent sur les deux rives de ce détroit[2], ce n'est qu'un pur archaïsme géographique, dont ils décorent poétiquement des ruines ou d'obscures bourgades colonisées par les Grecs. C'est ainsi que Méla, Pline et Solin se servirent de leur nom, comme de ceux d'Amazones et d'Hyperboréens, pour remplir, à tout hasard, les grands espaces vides de leur Asie septentrionale[3]. A part ces réminiscences d'Hérodote ou du faux Orphée, ils ne figurent plus que dans les fictions des poëtes, comme Ovide qui place dans leur perpétuel crépuscule la demeure du Sommeil[4], ou Claudien qui étend leur nom au Pont-Euxin tout entier[5]. C'est toutefois d'eux qu'il est probablement question dans Apollonius Dyscole, comme d'un peuple de la Celtique qui ne voyait que la nuit[6], et qu'Etienne de Byzance nommait Germara[7]. Plus tard nous les retrouverons peut-être dans les Œstyi de Tacite.

Si l'histoire des Cimmériens du Bosphore est toute tronquée et remplie d'obscurités, celle des Cimmériens d'Italie est encore plus courte et plus mystérieuse. L'élément tout belliqueux fait ici place au caractère sacerdotal. Ephore, le premier auteur qui nous parle de ceux-ci, les présente moins comme un peuple que comme un collége de prêtres qui auraient emprunté à l'*Odyssée* ce nom presque infernal[8], et leur *Oracle des morts*[9] ou *Cerbérien,* comme l'appelle Scymnus de Chio[10]. Ces Cimmériens habitaient près de Cume, autour du lac Averne, et dans

1. *Mithrid.,* t. II, p. 352.
2. Den., v. 168, 681. Av., *Descr.,* v. 251, 867. Prisc. Périég., v. 158, 662.
3. Mel., Ier-2; Plin., VI-14; Sol., 18.
4. *Métam.,* XI-594.
5. *Élog. de Stilic.,* Ier-129.
6. *De mirabil.,* ch. 24.
7. Voy. art. *Gomer,* et Zeuss, *Die Deutschen,* p. 60, n.
8. Niebuhr pensait aussi qu'une partie des Cimmériens était rejetée sur le Bosphore. *Ibid.,* p. 183. Dans le *Culex* de Virg., v. 231, *Cimmerii luci,* signif. les Enfers. Voy. dans Eustat., *Od.,* XI, v. 14, l'étymologie tirée de *Keimenoi peri éria,* c.-à-d. placés près des morts.
9. Strab., 1er, p. 24, éd. de 1571. — Eustat., *Od.,* X, v. 514.
10. Périég., v. 248.

une petite péninsule, position qu'ils semblent avoir recherchée en Europe comme en Asie[1]. Ils avaient leur Cocyte, leur Pyriphlégéthon, et leur marais Achérusien[2]. Le lac, qui communiquait alors avec la mer, était entouré de collines escarpées, hérissées d'épaisses et hautes forêts qui jetaient sur ses eaux une obscurité perpétuelle. Les navigateurs ne pénétraient point dans ce port sans avoir sacrifié, suivant les rites prescrits, aux divinités infernales, dont les feux et les vapeurs délétères qui s'exhalaient du sol révélaient la présence. Le siége de l'oracle était, suivant Ephore, profondément creusé dans la terre, ainsi que les habitations des Cimmériens, nommées *Argilla,* et qui communiquaient entre elles par des voies également souterraines. Un usage antique assujettissait les desservants de l'oracle à ne jamais voir le soleil, à ne sortir de leurs demeures que la nuit. Ils vivaient ainsi, sous la protection des rois du pays, qui leur avaient affermé le lac, du travail des mines et du produit de leurs prédictions. Mais ils furent enfin exterminés par un de ces princes, qu'avait trompé une de leurs prophéties. Toutefois l'oracle, transporté dans un autre lieu, subsistait encore au milieu du IVe siècle avant Jésus-Christ. Strabon, qui nous a conservé ce curieux passage d'Ephore[3], n'ajoute pas un mot sur l'origine de ces Cimmériens, ou qui les rattache à ceux du Bosphore. Il paraît même fort peu convaincu de ce récit, et de l'existence de cette ancienne peuplade autour de l'Averne. Il est vrai qu'Ephore ne jouissait pas d'une parfaite réputation de véracité[4]. Virgile, qui a rassemblé dans son *Énéide* un si grand nombre d'antiques traditions italiennes, n'y prononce même pas le nom de ces Cimmériens. Denys d'Halicarnasse, la presque totalité des historiens grecs ne leur accordent pas un souvenir. Cependant je ne saurais partager l'incrédulité de Grotefend à leur égard[5]; d'autres auteurs attestent formellement leur existence

1. En Tauride, à Sinope, près de Cume, et pour les Cimbristes dans le Jutland.

2. Sil. Ital., XII-117. Strab., v, p. 267. Lycophr., v. 695, 699. Eustat., *Od.,* x, v. 514.

3. Liv. v, p. 244, éd. de 1620.

4. Strab. VII, p. 303, éd. de 1620; et autres auteurs.

5. *Alt.-Italien,* cah. 1er, p. 42, et 2e, p. 5 et 18.

dans le pays de Cume; mais les uns et les autres, Scymnus qui cite l'oracle *Cerbérien* comme subsistant encore sous terre à Naples ou à Elée[1]; Lycophron et Pline qui, au lieu de demeures souterraines, nous parlent, le premier de leurs habitations champêtres[2], le second de leur ancien oppidum[3]; Aur. Victor, qui nomme *Cimbarionis* la ville où demeurait la sibylle d'Énée[4]; enfin Tzetzès, suivant qui les Cimmériens n'étaient qu'une petite tribu de *quelque nation italienne*[5], ne s'expliquent pas plus que Strabon sur leur origine. Les poëtes, comme Tibulle et Sil. Italicus[6], qui les plongent dans les mêmes ténèbres que le faux Orphée; les scholiastes et les commentateurs, entre autres celui de Lycophron, sont également muets sur ce point. Mais nous trouverons peut-être, soit dans la géographie primitive de l'Illyrie et de l'Italie, soit dans Strabon lui-même, et dans nos recherches philologiques, des indices de leur proche parenté avec les Cimmériens du Bosphore, et de leur migration dans l'antique Ausonie. Peut-être même n'est-il pas impossible de déterminer approximativement l'époque à laquelle ils se sont détachés de leur souche. Il est en tout cas évident qu'elle a précédé la fondation de Cume, qu'Eusèbe date de 1050 avant J.-C.[7], cent trente et un ans après la ruine de Troie, suivant lui.

Un passage de Strabon, dont on n'a pas remarqué l'importance, nous apprend que, suivant quelques auteurs, les Vénètes d'Italie étaient dans le principe un peuple voisin des Cappadociens, qui fit partie de l'expédition des Cimmériens, et alla ensuite s'établir sur le golfe Adriatique[8]. Cette tradition nous reporterait, dans le système chronologique d'Eusèbe, vers l'an

1. V. 246-249. Le texte de Scymnus paraît altéré dans cette page. Letronne voulait replacer l'oracle à Cume, au v. 238 (*Journ. des Sav.*, mai 1839), mais cela ne peut guère s'accorder avec l'assertion formelle d'Ephore.

2. V. 695.

3. Liv. III-9.

4. *Origo gent. rom.*

5. *Chil.*, XII, paragr. 448; *Poetæ græci vet.*, Genève, 1614, fol., et éd. de Leipzig, 1826, in-8°.

6. Tib. *Élég.*, IV-1. — Sil. Ital., XII-132 et seq.

7. Éd. Scalig., an d'Abr. 966.

8. Liv. XII, p. 544, éd. de 1620.

1075 ou 1070 avant Jésus-Christ; mais il n'est pas supposable qu'une colonie toute fraîche de barbares ait permis au fondateur de Cume de s'établir côte à côte avec elle sur le même rivage. Cette colonie devait être en pleine décadence, ou même ne plus exister, comme l'indique Servius[1], quand les Grecs y prirent pied. L'émigration des Hénètes remonte d'ailleurs, suivant l'opinion générale, à une époque beaucoup plus ancienne, et pour le moins à la ruine de Troie. Strabon cite même, dans un autre endroit[2], un historien d'après lequel ils seraient partis avec les Thraces venus comme eux au secours de cette ville. La substitution de ces derniers aux Cimmériens est facile à expliquer d'après ce que nous avons dit du passage et du séjour de ce peuple et des Trères dans leur pays. Quant à la ruine de Troie, c'était pour les Grecs un si grand événement, que la plupart d'entre eux ne voyaient presque rien au delà, et groupaient autour de ce fait si célèbre le peu de notions qu'ils avaient conservées sur les anciens déplacements des peuples barbares. Nous savons, par exemple, que longtemps auparavant, sous le règne de Pandion Ier, roi d'Athènes, les Thraces s'étaient emparés d'une partie de la Grèce[3], et une tradition rapportée par Ovide[4] veut que leur chef Térée ait secouru ce prince contre des barbares qu'il ne nomme pas, mais qui pourraient bien être ces Scythes qu'Isocrates associe aux Amazones dans leur invasion de l'Attique[5], c'est-à-dire à ces mêmes guerrières qu'Eusèbe associait, de son côté, aux premiers Cimmériens qui ravagèrent l'Asie Mineure. N'est-ce pas encore un indice très-remarquable, que Diodore attribue précisément à une reine des Amazones l'établissement du culte de la célèbre Diane Taurique[6]? Il est vrai qu'Isocrates et Eusèbe mettent un grand intervalle entre l'invasion des Thraces et celle de ces héroïnes, de la défaite desquelles les Athéniens

1. *Æn.*, III, v. 441.
2. Liv. XII, p. 552.
3. Pausan., I-41. — Isocrates, *Panég.*, p. 135, éd. de 1631. Panath., p. 585.
4. *Métam.*, VI-423 et seq.
5. Isocr., *ibid.* Conf. Diod., II-46.
6. *Ibid.*

enrichirent la gloire de Thésée[1]. Mais de quelques fables qu'ils aient chargé le récit de cette guerre, cette tradition des Amazones me paraît toujours, dans ses divers épisodes, indiquer d'anciennes luttes contre les barbares du Nord que leurs femmes accompagnaient dans leurs expéditions; luttes dont les victoires se groupèrent ensuite, dans les souvenirs populaires, autour des grandes figures des dompteurs de monstres et des libérateurs nationaux, les Hercule et les Thésée. Ainsi qu'Eusèbe, pliant sa chronologie à ces récits poétiques, ait daté de 1370 l'attaque des Thraces, et de 1209 seulement celle des Amazones, que Pausanias nous montre en guerre avec Bacchus[2] précisément contemporain de la première[3], — qu'on rapporte, soit à l'une, soit à l'autre de ces deux époques la grande incursion des Teucres ou des Mysiens antérieure à la guerre de Troie, et qui s'avança, avons-nous dit, jusqu'en Thessalie où une partie de ces guerrières avaient leurs tombeaux[4], — on entrevoit dans ce lointain, entre toutes ces traditions confuses, d'étroites relations, et dans ces mouvements de peuples barbares, descendus des pays situés au nord de la Grèce, une époque de migrations et de bouleversements communs à l'Asie Mineure et aux contrées qui l'avoisinent à l'ouest du Pont-Euxin. Cette époque qui embrasserait, dans le système d'Eusèbe, le XIVe siècle avant notre ère, mais qui peut être plus ancienne, est probablement celle où, d'un côté les Phrygiens[5], et de l'autre les Syriens ou *Leuco-Syri* d'Hérodote et de Strabon[6], s'établirent à droite et à gauche de l'Halyn, et où quelque tempête encore ignorée, mais partie, je crois, de l'Arménie, poussa les unes sur les autres les tribus japhétiques du Tanaïs, de l'Ister et de l'Hèbre. C'est alors que des bandes d'Hénètes et de Cimmériens, d'Ombres, de Bébryces et de Tyrrhéniens, chassées de leurs patries asiatiques,

1. Plutarq., *Thésée*, 26, 27. — Pausan., Ier-2, 15 et 17.
2. Liv. VII-2.
3. *Chron.* d'Eusèbe, ans d'Abr. 628, 686.
4. Plutarq., *Thésée*, 27.
5. Strab., VII, p. 295; X, p. 471. Eustat. *in Dion.*, v. 810. — Eusèbe, *Chron.*
6. Hérod., I-72; VII-72. Strab., XII, p. 542. Voy. Diod., II-43.

ont pu traverser la Thrace et l'Illyrie, gagnant l'Italie et les Gaules.

J'irais même plus loin si je ne craignais de me perdre dans ces sables mouvants de la mythologie, qui ont déjà englouti tant de systèmes. Mais quand je songe au rapport singulier qui existe, pour le sens, entre les noms de Titan et de Japheth[1] ; à ces Hyperboréens d'un côté descendus de ces mêmes Titans, et de l'autre si souvent confondus avec les Celtes[2]; à ces combats terribles autour de l'Olympe, cette même montagne qui fut dans les temps modernes le refuge et le rempart des Grecs opprimés ; à ces champs Phlégrœens, qui se transportent avec les Géants, de la Thrace dans la Campanie[3]; à cette lutte si opiniâtre et si étendue dans laquelle on fait intervenir à la fois, malgré la différence de temps qui les sépare, Hercule et Bacchus[4] ; enfin à ce nom même de *Kimmerios*, que donnaient à la terre les Thraces et les Phrygiens[5], je suis toujours tenté de croire que Titans et Géants et Typhon ne furent autres que ces barbares du Nord si puissants par leur haute stature, leur force presque invincible et leur férocité. Les feux mêmes avec lesquels les *fils de la Terre*[6] combattaient les dieux ne figurent-ils pas les flammes qui marchaient partout avec ces dévastateurs, et ne rappellent-ils pas la synonymie si probable du nom de Cimmériens ou de Gomérites avec celui d'Incendiaires ? Mais c'est assez d'un coup d'œil jeté sur ce gouffre sans fond. Quelque jour peut-être, la science pourra faire aux Ninus, aux Sémiramis, aux Ramsès, leurs parts respectives dans ces grandes commotions qui ont achevé de peupler notre Europe, mais le temps n'est pas encore venu de percer ces ténèbres véritablement cim-

1. L'hébreu *Japhth*, le grec *Titainô* et le sanscrit *Tan*, présentent la même idée d'étendue, comme l'*Eurymédon* d'Homère, roi des Géants, etc.

2. Voy. le schol. de Pind., *Ol.*, III, v. 28.—Diod., II-47.—Posidonius dans le schol. d'Apoll. Rh., II-677, etc.

3. Ce nom n'y dérivait point de la nature volcanique du sol, comme en Sicile, observe Eustathe (*in Dion.*, v. 327, 357).

4. Sch. Pind., *Ném.*, Ier, v. 100, etc.

5. Voy. ci-dessus, p. 70.

6. Ce nom *Gégenees* se retrouve encore autour de Cyzique, dans le voisinage des Cimmériens. Apoll. Rhod., Ier-943.

mériennes. Contentons-nous d'avoir planté ce jalon et de chercher si nous ne découvrirons pas, autour de l'Adriatique, quelques vestiges du passage et de l'origine de cette peuplade du lac Averne associée à l'émigration des Hénètes.

N'est-il pas remarquable, en premier lieu, de retrouver dans le pays des Cimmériens d'Italie une ville de Cume et un mont *Kymê* [1], quand nous savons, sans parler de l'énigmatique *Kimmè* d'Hesychius [2], que la Cume ou *Kymê* d'Asie passait pour avoir été fondée primitivement par les Amazones [3]? Toutes les obscurités qui entourent l'origine cuméenne de la première ne font peut-être que nous cacher son véritable berceau, car c'est aux Chalcidiens d'Eubée qu'elle dut positivement son existence hellénique [4]. Quand Virgile lui donne si longtemps avant leur arrivée ce nom de Cume, et à la sibylle d'Énée celui de *Cumæa Sibylla* [5], tandis qu'un des ouvrages attribués à Aristote y place la demeure souterraine de cette prophétesse [6], comment ne pas reconnaître dans cette ville la *Cimbarionis* où elle résidait suivant Aur. Victor, et dans cette sibylle elle-même celle que Nœvius et Pison avaient antérieurement désignée par le titre de Cimmérienne [7]? Ne savons-nous pas, d'un autre côté, que Cume fut célèbre, dès la plus haute antiquité, par un oracle des morts, qui devint même, suivant M. Raoul-Rochette, le théâtre des nécyomancies étrusques [8]? Il est vrai que Servius parle du rivage inoccupé, *vacuum littus* [9], où débarquèrent les Chalcidiens; mais les fouilles toutes récentes exécutées dans la nécropole de Cume ont constaté, a dit et répété le célèbre antiquaire que je viens de nommer [10], qu'au-dessous des tombeaux grecs existaient ceux d'une population précédente, *dans lesquels on a trouvé des fragments de vases peints, d'une fabrique phéni-*

1. Schol. Lycop., v. 697.
2. Voy. le mot *Kerbérioi*.
3. Strab., XI, p. 504; XII, p. 550.
4. Strab., V, p. 243. Vell. Pat., Ier-4. M. R. Rochette, etc.
5. *Æn.*, III-441 et VI-98.
6. *De Mirabil. auscult.*, p. 1095, éd. 1597, t. II.
7. Lactan., *Inst.*, Ier-6.
8. *Monum. inédits d'antiq. fig.*, Odysséide, p. 367. Paris, 1833.
9. *Æn.*, III-441.
10. M. R. Rochette, *Journ. des Sav.*, juin 1853, p. 352.

cienne, produits d'une industrie antérieure aux Grecs et aux Étrusques. Cette population n'était autre que nos Cimmériens, découverts par les navigateurs de Sidon. Aussi Diodore nous dit-il qu'Hercule, arrivant dans le pays de Cume, le trouva au pouvoir d'hommes féroces, oppresseurs de tous leurs voisins, et que leur force et leur énorme stature faisaient passer pour des géants, fils de la terre [1]. Nous savons par Ephore que ces géants avaient également désolé la Thrace [2], et par Polyen, que cette haute taille était un des caractères distinctifs de la race cimmérienne du Bosphore; il rapporte en effet qu'Alyattes, libérateur de l'Asie, employa pour vaincre ces barbares, dont l'aspect terrible épouvantait ses soldats, d'énormes chiens qu'il lâcha sur eux comme sur des bêtes féroces [3]. Strabon donne à ces géants de la Campanie le nom de *Leuternioi* [4], et il est à croire que leurs cruels voisins, les Lœstrigons de Formies, n'étaient qu'une tribu de la même race. Nous verrons ces conjectures confirmées par nos recherches philologiques, sur les noms de Cume et de ces deux peuples. Les Leuterniens vaincus par Hercule, s'enfuirent, dit le géographe, jusqu'à la pointe de Leuca, où il acheva de les exterminer. Mais leur nom, resté à ce rivage, me paraît s'être conservé aussi dans le pays de Cume, attaché à la ville de Liternum [5]. Je crois également que c'est d'eux qu'a voulu parler un auteur grec, en nommant les possesseurs de Cume Leucadiens [6], soit par confusion, soit qu'il ait voulu, par allusion à un passage de l'*Odyssée* que je vais citer, indiquer l'origine thesprotienne de ces Cimmériens d'Italie venus peut-être de l'Épire, comme nous le verrons tout à l'heure. Ce qui est certain, c'est que M. Raoul Rochette, dans son livre des colonies grecques, ni aucun Ancien, que je sache, n'a parlé de cette occupation de Cume par une colonie de Leucade. J'ajouterai que, par une coïncidence frappante, une

1. Liv. IV-21 et V-71.
2. *Fragm.* 70, Didot, *Histor. græc. fr.*, t. 1er.
3. Liv. VII-2.
4. Strab., V, p. 314 et 315, éd. de 1571.
5. En grec, *Liternon* ou *Leiternon*.
6. *De Mirab. auscult.*, *ibid.* Peut-être faut-il lire *Leuterniens*, ou tout simplement Chalcidiens.

rivière du Latium méridional portait précisément, à peu de distance de Liternum et de l'Averne, le nom de *Trèros*[1] (aujourd'hui le Sacco, affluent du Gariglian). Et non loin de ce Tréros, dans ce même Latium, auprès d'un autre lac également entouré de bois et de montagnes escarpées, nous retrouvons, comme un autre monument du séjour des Cimmériens du Bosphore, le culte homicide de la Diane Tauropole ou Taurique[2]. Enfin, dans la direction de la Vénétie, nous rencontrons encore, dans l'Abbruzze ultérieure, une rivière de *Comara,* le Vomano actuel[3], et sous les murs d'Ancône, son cap Cumérium[4].

Si nous franchissons maintenant l'Adriatique, nous tombons au milieu des monts Acrocérauniens, sur un fort *Chimera* qu'on nomme encore ainsi de nos jours, et sur une montagne de Thessalie que Pline appelle Chimérion[5]. Ces noms pouvant dériver de circonstances purement physiques, je ne m'y arrêterai pas, quoique Pouqueville ait cru d'abord reconnaître dans l'Acrocéraunie le pays des Cimmériens de l'*Odyssée,* et qu'il appelle l'*Aorne* d'Homère[6]. Cette page, pleine d'erreurs, défigure cette partie de son intéressant et curieux voyage de la Grèce. Quant à l'Aorne de Pline qu'il rapporte aux mêmes lieux, et aux sables *Palœstins* de Lucain[7], qui auraient donné aux Furies un de leurs surnoms employé par Ovide[8], je pense que Pouqueville se trompe encore sur le premier point, et que le second, fondé sur l'existence d'une bourgade aussi obscure que cette Palœsti chaonienne où débarqua César[9], n'est rien moins que certain. Je passe donc en Thesprotie, et c'est avec raison, cette fois, que le célèbre voyageur y retrouve, comme l'avait déjà pensé Pausanias[10], une image des lieux décrits par Homère[11].

1. Strab., v, p. 237 et trad. fr.
2. Dans les bois d'Aricie. Strab., v, p. 239.
3. *Table de Peuting.,* éd. Fortia, p. 315.
4. Plin., III-18.
5. Plin., IV-1.
6. T. Ier, p. 310, 2e éd.
7. Liv. v, v. 460.
8. *Fast.,* IV-236.
9. *De bell. civ.,* III-6. La plupart des édit. nomment ce lieu *Pharsalia.*
10. Liv. Ier-17.
11. T. II, p. 145, 147. 2e éd. Il place le cap Cheimérion à Parga, p. 165.

Là, Thucydide nous montre à la fois un port et un cap *Cheimerion,* le lac Achérusien et l'Achéron des Cimmériens de l'*Odyssée,* du faux Orphée, de Cume et d'Héraclée, et cette antique Ephyre[1] déjà connue d'Homère pour une terre fertile en poisons[2] comme la Mariandynie. Un troisième Cocyte, un troisième Pyriphlégéton y roulaient leurs flots[3]; et à peu de distance un port *Komaros* reproduisait encore une fois ce nom qui semble partout attaché aux traces de ce peuple[4]. Presque en face, s'élevait le rocher de Leucade, signalé dans l'*Odyssée* comme voisin du séjour des âmes[5]. Enfin Hérodote et Pausanias placent dans cette même Thesprotie encore un oracle des morts[6], auquel ce dernier donne le nom d'*Aornos,* en faisant remonter son existence fort ancienne au delà du siècle d'Orphée qui l'alla consulter. C'est évidemment cet Aorne, ou second Averne, que Pline place en Épire, mais en dehors de la Chaonie[7]. Je sais bien que ces noms d'Aorne et d'Achéron existaient dans d'autres contrées que celles où l'on peut constater la présence des Cimmériens, mais ils me paraissent simplement l'expression grecque ou pélasgique des terreurs superstitieuses que la tradition avait, pour une cause ou pour une autre, attachées à certains lieux. C'est de la même manière que le faux Orphée, en transportant ce même peuple au fond du Nord, a placé dans son voisinage une ville d'*Hermionia*[8], homonyme de celle du Péloponnèse près de laquelle existait mythologiquement une célèbre issue des enfers[9]. Nous retrouvons donc sur le rivage de l'Épire et en face de l'Italie, entre elle et l'Asie Mineure, une colonie intermédiaire de Cimmériens, entourée des mêmes idées de terreur et de ténèbres infernales[10] que sur le Bos-

1. Liv. Ier-46.
2. *Odyss.,* Ier-259; II-328.
3. Pausan., I-17. *De mirabil. auscult.* Aristot., p. 1097, éd. 1597.
4. Strab., VII, p. 324, éd. de 1620.
5. Liv. XXIV-11. Eustat., *ibid.*
6. Hér. V-92. Pausan. IX-30. Voy. encore Eustat., *Od.,* X-514.
7. Liv. IV-1.
8. V. 1136. Ce nom d'Hermionia passa même à la colonie bosporane d'Hermonasse.
9. Strab., VIII, p. 373, éd. de 1620.
10. *Stagna infera,* dit T. Liv., VIII-24.

phore et dans la Campanie. C'est probablement sur elle que régnait cet Eurymédon, roi des Géants voisins de la Phœacie, peuple pervers qui périt avec son prince, dit l'*Odyssée*[1]; sans quoi nous lui attribuerions également ce tyran d'Épire, Échetus, qu'Homère appelle le fléau des hommes, et dont la cruauté, comme celle des Cimmériens de la Tauride, était l'épouvantail de la Grèce[2]. Par un rapprochement remarquable, Eusèbe a placé justement en 1397 et 1396 avant J.-C., c'est-à-dire vers l'époque des migrations que j'indique, l'enlèvement d'Orithye par le Thrace Borée, et celui de Proserpine par le roi de Thesprotie, Aïdonée, dont les Grecs firent un Pluton[3], de même qu'Homère avait fait de sa ville cimmérienne la demeure du dieu des enfers[4]. Je citerai encore, comme dernier indice, le voisinage des Phryges d'Épire[5], tribu que les émigrés du Bosphore auront vraisemblablement entraînée avec eux en traversant la Thrace ou la Bithynie. Je m'appuierai enfin sur M. Raoul-Rochette qui rattache positivement à l'Épire l'institution primitive de l'oracle des morts de Cume, dont quelques médailles présentent pour type le cerbère à trois têtes, symbole des traditions nécyomantiques de la Thesprotie[6].

Je sais qu'il se présente ici plusieurs questions secondaires. Gagnèrent-ils l'Italie en traversant l'Adriatique, ou firent-ils le tour de cette mer ? Leur passage précéda-t-il celui des colonies œnotriennes, ou bien leur établissement en Épire fut-il postérieur à l'arrivée des Pélasges d'Arcadie ? Dans ce cas, par quelle révolution, déjà rapprochée des temps historiques, en furent-ils chassés ? etc. J'avoue que ces questions, auxquelles je n'ai trouvé chez nos savants modernes que des réponses contradictoires, ou des conclusions différant quelquefois de plusieurs siècles, me paraissent pour le moment insolubles. En cherchant

1. *Od.*, VII-58-60.
2. *Od.*, XVIII-83-114; XXI-308. C'est aussi en Épire que se trouvait primitivement l'Érythie de Géryon. Voy. Scylax, Arrien, etc.
3. Eusèbe, *Chron.*, an Abr. 620.
4. *Od.*, X-512.
5. Strab., VII, p. 326, éd. de 1620.
6. *Journ. des Sav.* 1853, p. 694.

à démêler, autant qu'il m'est possible, dans le chaos des races primitives, l'élément cimmérien qui existait parmi elles, je n'ignore pas qu'il faut toujours, dans de pareils sujets, faire avec sincérité la part des difficultés qu'on ne pourra vaincre. J'y serai ramené d'ailleurs et sur un terrain plus ferme, quand je m'occuperai des Ombres. Toutefois, pour les Cimmériens de Cume on pourrait, si ce n'était la concurrence des colonies œnotriennes parties également de l'Épire [1], présumer, d'après ce qui précède, qu'ils arrivèrent par mer en Italie. Leur marche y semble tracée d'un rivage leuternien à l'autre par les noms d'*Achèrontia, Acerronia, Achèron* [2], semés autour de cette *Élèa* contemporaine d'Énée [3], qui rappelle si vivement l'*Élœatide* thesprotienne de Thucydide [4], et où se réfugia, dit Scymnus, l'oracle chassé de l'Averne [5]. Parmi ces difficultés se trouve aussi une contradiction apparente que je dois expliquer sur-le-champ au lecteur. J'ai dit que, d'après la manière dont Homère avait parlé des Cimmériens, il me paraissait évident que leurs incursions dans l'Asie Mineure étaient postérieures à son siècle; cependant les grandes expéditions de barbares, auxquelles j'ai rattaché leur passage en Italie, sont certainement plus anciennes que lui. Je ne recourrai point à cette correction déjà repoussée par les anciens, et qui changeait en fantastiques *Kerberioi* les *Kimmerioi* de l'*Odyssée*; je répondrai plus nettement : 1° qu'une partie de ces migrations peut s'être faite par le nord du Pont-Euxin, sans que les Cimmériens entamassent eux-mêmes l'Asie Mineure; 2° que ce nom étant, comme nous le verrons plus tard, celui d'une confédération, les hordes qui traversèrent cette péninsule avec les Amazones, avant la guerre de Troie, doivent avoir porté plus particulièrement ceux de Trères [6] et de Teucres, les seuls qu'on trouve cités dans les traditions et la géographie

1. Ottf. Muller et R. Rochette leur attribuaient l'importation en Italie des noms d'Aornos et d'Achéron, et des *Sacra Acherontica*. Voy. *Monum. inéd.* Odysséide, p. 368, n.

2. Aujourd'hui Acerrenza, l'Auletta et la rivière de Verbicaro.

3. N'en déplaise à Servius, *Æn.*, VI-359 et 366. C'est la *Vélia* des Latins

4. Liv. Ier, 46.

5. V. 246 et seq. Ce qui justifierait complétement la leçon adoptée par Letronne et Grotefend. Voy. une note ci-dessus.

6. Eustathe l'indique positivement pour ceux-ci. *Od.*, XI, v. 14.

de la Thrace ; 3° qu'il fallait néanmoins qu'une vague notion de leur origine et de leur véritable patrie fût restée dans le souvenir des peuples, pour avoir lié, dès le temps d'Homère, au nom des Cimmériens et de leur pays, de constantes idées d'évocation des morts et de régions infernales[1]. N'étaient-ils pas, dans le fait, pour les populations qu'ils égorgeaient, les pourvoyeurs des Enfers, et n'était-il pas naturel de les regarder, dans leur pays de brumes ténébreuses[2], comme les voisins et les portiers du Tartare, où ils envoyaient tant de victimes? Leur culte homicide, à en juger par les sacrifices humains des Taures, leurs habitations souterraines, dont le pays de Cume comme la Tauride montrent encore les profondes excavations[3], les épaisses forêts qui les couvraient de leurs ombres, durent accroître encore l'horreur qu'ils avaient inspirée ; et, sans préjuger encore la grande question de leur parenté avec les Celtes, ne croit-on pas reconnaître dans ce qui précède, dans la description qu'Ephore nous a laissée de leur colonie religieuse de Campanie et dans le culte mystérieux et toujours ensanglanté de Diane Aricie[4], quelques traits du sombre Druidisme des Gaules? Nous savons par Homère et par Théophraste que des forêts non moins profondes couvraient également le rivage de Circé[5], cette magicienne aussi malfaisante que le Circius des Gaules, qui traversait jusqu'à son île la mer de Ligurie[6], et dont elle portait le nom celtique. Qu'on rapproche de ces descriptions et des peintures d'Homère et du faux Orphée le célèbre tableau que Tacite nous a laissé de l'île de Mona attaquée par les Romains, cette plage basse et couverte de bois consacrés à d'horribles sacrifices, ces prêtres chargeant l'ennemi d'imprécations terribles, et ces druidesses en robes funèbres, armées de torches, que l'éloquent historien compare lui-même aux

1. Voy. Strab., III, p. 157, éd. de 1571.

2. Bayer, et divers voyageurs ont observé, comme Amm. Marcellin (XXII-8), que la partie septentrionale de la mer Noire était fréquemment couverte de brouillards très-épais, qui lui ont valu son nom moderne.

3. Voy. Strab., v, p. 267; Eustathe., *Od.*, XI, v. 14; les voyages et les géographies.

4. Strab., v, p. 239, éd. de 1620.

5. *De histor. plantar.*, v-9. *Od.*, x-150.

6. Plin., II-46.

Furies[1]. Je m'explique, en lisant ce passage, ce qu'il dit ailleurs du voyage d'Ulysse en Germanie[2], et qu'on ait, par la suite, transporté à l'extrémité des Gaules l'oracle des morts consulté par ce héros et fait de l'île de Bretagne le séjour des âmes[3].

Tels sont les traits caractéristiques de la race cimmérienne, traits qui lui donnent, parmi les peuples de l'antiquité, une physionomie particulière, mais dont l'horreur mystérieuse ne suffit pas pour rattacher ces barbares à telle famille ethnographique plutôt qu'à une autre. Aussi, parmi les scholiastes et les anciens lexicographes, les uns, comme Arrien et Eustathe, les rattachent aux Scythes[4], les autres aux Thraces[5], parmi lesquels nous avons vu Strabon ranger momentanément les Trères, tandis qu'il adopte dans un autre endroit l'opinion de Posidonius sur l'identité des Cimmériens et des Cimbres[6]. Diodore les confondit avec les Celtes[7], et Procope, avec les Huns devenus par la suite maîtres du Bosphore[8]. Nous ne possédons, avec certitude, de leur langage qu'un seul mot, *Argilla;* et sur leur manière de vivre que deux données contradictoires, l'existence à la fois nomade et souterraine que leur attribue Eustathe[9]; enfin sur leur constitution physique, qu'un seul renseignement, leur haute taille, qui rangerait ce peuple parmi les grandes races du Nord. Aucun débris ne nous est resté de son écriture ou de ses arts; nul ne peut affirmer que les ruines cyclopéennes de la Tauride soient positivement son ouvrage; et quant aux *Kourganes* et aux *Mogiles,* dont la Russie méridionale est jonchée, à ces caveaux voûtés en petites collines, ou ces éminences faites simplement de terre ou de sable, si Schafarik, qui les reconnaît comme certainement antérieures à l'occupation grecque, pense qu'on doit les attribuer aux Cimmériens ou aux

1. *Ann.,* XIV-29.
2. *German.,* 3.
3. Claud. *in Rufin.,* Ier, v. 124 et seq. — Procop. *Goth.,* IV, ch. 20.
4. *Ad. Dion.,* v. 168. *Od.,* XI, v. 14. Schol. Apoll. Rh. II-168.
5. *Etymol. magn.* et Hesychius, v. *Kimmerioi.*
6. Liv. VII, p. 293, éd. de 1620.
7. Liv. V-32.
8. *Goth.,* IV, ch. 4 et 5.
9. *Od.,* XI, v. 14.

Scythes, il ajoute que ces tumuli furent de tout temps en usage chez les peuples du Nord. La France et l'Angleterre en possédèrent comme la Russie, et l'illustre antiquaire en adjuge lui-même une partie aux anciens Slaves et aux Lithuaniens[1]. Toutes ces éminences, au surplus, ne furent pas des tombeaux; quelques-unes ne furent construites que pour servir de jalons ou de limites dans ces immenses plaines; et les idoles monstrueuses qu'on y a trouvées quelquefois[2] n'ont présenté aucun caractère distinctif de nationalité.

Pour résumer cette première section, nous poserons comme faits constatés : 1° l'existence de trois établissements cimmériens autérieurs aux temps historiques, un sur le Bosphore, les deux autres en Thesprotie et en Campanie; 2° que le premier, après avoir envoyé diverses expéditions ou colonies militaires en Asie Mineure, fut renversé par les Scythes vers l'an 635 avant Jésus-Christ; — 3° qu'une partie des Cimmériens émigra dans cette même Asie et s'y perdit, et une autre vers le nord et l'ouest de l'Europe, où elle disparut. Nous regardons en outre comme à peu près certain : 1° que les Taures de la Chersonèse étaient une tribu de ce même peuple qui se maintint dans les montagnes qu'elle habitait; 2° que, longtemps avant l'arrivée des Scythes, d'autres hordes cimmériennes, sous les noms de Trères, de Teucres, de Leuterniens, etc., avaient traversé la Thrace, et ravagé la Grèce septentrionale, d'où quelques-uns passèrent en Épire et en Italie, et y fondèrent les deux autres Cimméries, également disparues par la suite, sans qu'on sache de quelle manière et à quelle époque ; 3° enfin qu'il n'est resté de la langue, de la constitution et des monuments de ce peuple, aucun débris, aucun renseignement suffisant pour déterminer son origine ou sa parenté avec aucune race connue. Différents des Scythes, qui les chassèrent de leur pays, cela ne veut pas dire nécessairement que les Cimmériens appartinssent à une autre race, puisqu'ils paraissent avoir été, comme la plupart d'entre eux, en partie nomades et se nourrissant de lait de jument. Mais les Scythes eux-mêmes, qu'étaient-ils?

1. *Slavische Altherth.*, t. Ier, p. 516 et seq.
2. Balbi, *Géogr.*, p. 554, 3e éd.

Section deuxième. — Conjectures des Modernes.

I. Races diverses auxquelles on a rattaché les Cimmériens. — II. Du système attribué à Posidonius. — III. Il est faux que le nom de Cimbres ait été connu avant leur grande expédition. — IV. Erreur sur le Philémon de Pline, et fausseté de l'*Écu cimbrique* des journaux romains. — V. Véritable pensée de Posidonius d'après Strabon. — VI. L'identité des Cimmériens et des Cimbres n'est fondée sur aucune preuve fournie par les Anciens. — VII. Elle est combattue par le silence de tous les auteurs latins. — VIII. L'opinion de Posidonius faussée d'ailleurs par les *Cimbristes*. Grave erreur qu'elle renferme. — IX. Les Cimbres eussent-ils été véritablement Cimmériens, reste à savoir s'ils étaient Celtes ou Germains. — X. Principes posés pour résoudre cette question. — XI. Autorité prépondérante de Patercule, de Pline et de Tacite sur ce sujet. Sénèque et l'inscription d'Ancyre. — XII. Les Cimbres étaient Germains. Faiblesse des arguments de M. Am. Thierry pour en faire des Celtes. — XIII. Ignorance de Cicéron et des Romains de son temps sur le nord des Gaules et des peuples septentrionaux. — XIV. Les mots *Galli* et *Gallia* employés avec une aussi vague extension que le *Keltiké* et le *Keltoi* des Grecs, et appliqués aux Teutons comme aux Cimbres. — XV. Gaulois du bouclier cimbrique. — XVI. Véritable sens des noms de *Galatai* et de *Keltoi*, également appliqués aux Cimbres et aux Teutons par Diodore et Appien. — XVII. Explication du passage de Dion Cassius. — XVIII. Passage de Plutarque cité mal à propos par M. Thierry. Il paraît avoir cru au contraire que les Cimbres étaient Germains. — XIX. Des noms propres cités comme cimbriques. Celui des Cimbres eux-mêmes était positivement germanique. — XX. Les noms de Trères et de Taures également rapportés aux langues tudesques par Fréret. — XXI. Mots de la langue cimbrique, *Morimarusa* et *Cronium*, conservés par Philémon et démontrés celtiques ainsi que l'*Amalchium* d'Hécatée. — XXII. Triple explication possible de ce fait. — XXIII. Les Cimbres de Philémon étaient des Cimmériens ; l'*Argilla* d'Ephore et le *Siacha* de Tzetzès (nom qu'il donne à l'Averne de Cume) sont également des mots celtiques. — XXIV. Probabilité semblable pour les noms de la Cume italienne, de Circé et d'Aéa. — XXV. Justification de ces étymologies. Si les Cimmériens étaient Celtes, c'est avec les langues celtiques qu'il faut confronter leurs noms. — XXVI. Mots simples et certains : Trères, Cobos, les Taures et leur déesse *Oreiloché*, les Teucres. — XXVII. Les Lestrygons, leur roi Lamus et leur fontaine *Artakié ;* le cap Rubeas et les monts Riphées.

Si l'histoire positive des Cimmériens est terminée, ils occupent encore une grande place dans le monde des conjectures grecques et modernes. Je ne m'arrêterai pas aux doutes qu'on a élevés depuis Eustathe sur leur existence, comme s'ils n'avaient été, plus ou moins, qu'une création mythologique.

Malte-Brun, entre autres, a soutenu que les *prétendus* Cimmériens du Bosphore s'appelaient simplement Trères[1]. On a vu, à l'article GOMER, que la plupart des savants modernes les reconnaissent sous ce nom, dans une prophétie d'Ézéchiel et parmi les descendants bibliques de Japheth. On a vu également combien l'Inde et l'Asie septentrionale offraient de noms analogues au leur par leurs consonnes radicales, entre autres celui des Komari de Méla, dans lesquels l'historien des Scythes, Halling, pense avoir retrouvé les Cimmériens[2], comme Cluvier les Gomérites; mais tous ces noms, répéterais-je, n'aboutissent qu'à de vagues présomptions, et quand ils feraient de ce peuple venu de la Boukharie, suivant M. Hoffmann[3], une tribu indo-scythe, ce terme est si élastique que nous n'en saurions pas davantage, à moins de désigner ainsi, pour le moment, l'ancienne race finnoise, ce qui ne serait toujours qu'une simple conjecture. Il est vrai qu'elle serait appuyée par Procope, si l'on pouvait supposer qu'il ait connu la véritable origine de ces Huns Outourgours, dont il faisait les descendants des Cimmériens du Bosphore, parce qu'ils occupaient leur pays. C'est probablement pour la même raison que M. Eichhoff paraît les regarder comme les ancêtres des Turcs ou Tartars de Crimée[4]. Le président de Brosses voulait même que ce nom grec de *Kimmerioi* ne fût autre que celui de la Sibérie[5]. Il est, du reste, assez naturel de croire, avec quelques savants, qu'une partie au moins de ce peuple demeura dans son pays, comme esclave ou comme tributaire des Scythes. Ce sont peut-être eux qu'Hérodote nomme laboureurs, *Georgoi,* et qui étaient voisins du Borysthène et d'Olbia[6]. Diefenbach dit même qu'il est plus facile de s'expliquer par la

1. *Hist. de la Géogr.,* liv. XII. Voy. en outre Eustat., *Od.,* XI-14. Bode, Uschold et Voss cités par Diefenb., *Celtic.,* II, p. 185 et 186; et par Hoffmann, *Die Iberer,* p. 11 et 50; — Ukert, *Scythien,* p. 362.

2. Voy. Diefenb., *Celtic.,* III, p. 465. — Voy. aussi l'*Hist. univers.,* de Guthrie.

3. *Die Iberer,* etc. — Voy. Diefenb., *Celt.,* II, p. 186.

4. *Essai sur l'orig. des Slaves,* p. 17.

5. *Essai de géogr. étym. des pp. Scyth.,* dans les Mém. de l'Ac. de Dijon, II, p. 521, 1774.

6. Liv. IV-18. Voy. Diefenb.,

persistance d'un élément cimmérien dans ces contrées que par un retour effectué postérieurement la présence des Galates mentionnée dans une célèbre inscription de cette ville, si longtemps après la disparition de leurs ancêtres [1]. Suivant Adelung, une partie des vaincus restés dans la Chersonnèse y aurait fondé, sous la domination des Scythes, le royaume du Bosphore, tandis que d'autres Cimmériens réfugiés dans les montagnes s'y maintinrent en liberté sous le nom de Taures [2]. Ceci appartient à Fréret [3]. Quelques modernes prétendent que le reste de la nation en fuite, soit dans le nord de l'Europe, soit dans l'Asie Mineure, se fondit dans d'autres peuples, ou s'éteignit dans l'esclavage sous le fouet des Lydiens et des Grecs. La plupart lui donnent au contraire dans l'Occident une nombreuse et illustre postérité. Mais avant d'aborder cette question qui nous touche particulièrement, voyons combien les opinions ont également varié sur la nationalité même des Cimmériens.

Adelung, adoptant celle qui les rattachait aux Thraces, en conclut qu'ils parlaient un dialecte de leur langue, et Balbi s'est conformé dans son Atlas ethnographique à cette classification, dont Ukert a remarqué le peu de fondement[4]. Schafarik l'avait néanmoins admise, ainsi que M. Duncker[5]; mais les Thraces du premier comprenant les Épirotes, les Macédoniens, les Gètes, les Phrygiens, les Lydiens et les Albanais modernes[6], son lecteur n'en est guère plus instruit qu'auparavant. Eichwald mit en avant les Slaves, faisant des Hénètes (ou Wendes) le reste des Cimmériens[7]. L'illustre philologue Grimm revint aux Scythes[8], nom de la signification la plus vague chez les Anciens, mais qui, dans son système, veut à peu près dire Germains,

1. Diefenb., *id.*, p. 284.
2. Diefenb., *id.*, p. 182, 183.
3. Mém. sur les Cimm. dans ceux de l'Acad. des Insc., t. XXXII, in-12, p. 235.
4. *Skythien*, p. 373, n. 94.
5. *Orig. german.*, p. 94.
6. *Slav. Alterth.*, t. Ier, p. 31.
7. Cité par Diefenb., *Celtic.*, II, p. 184.
8. *Die Alt Skythischen* Kimmerioi (*Gesch. d. deutsch. Sprache*, p. 684).

comme l'avait soutenu Fréret, et comme l'a répété Mannert[1]. A l'appui de cette opinion, l'auteur des *Scythica*, Brandstæter, a imaginé, pour le nom des Cimmériens, la variante grecque *Kermerioi*, et en a fait venir celui de *Germanoi*, véritable hallucination étymologique[2]. Michaëlis et Turner se sont prononcés pour les Celtes en général, W. Guthrie et Roberts pour les Gallois, qui se nomment eux-mêmes *Kymrys*; Niebuhr et M. Am. Thierry, pour les Belges. Enfin Görres s'est emparé, ainsi que je l'ai dit, des trois fils de Gomer, Riphath, Aschkénaz, et Togormah, avec lesquels il a fabriqué, par une étrange fusion des systèmes précédents, des Cimmériens slaves, celtes et germains, qu'il envoie fonder de proche en proche des seconde et troisième *Cimmèria* jusqu'aux extrémités de l'Asie Mineure, de la Sarmatie, et de la mer Baltique.

Les Thraces et les Slaves ne sont que des hypothèses à peu près dénuées de fondement; il n'en est pas de même pour les Germains et les Celtes qui s'appuient, les uns sur la grande autorité de Posidonius et de Strabon, les autres sur d'assez fortes preuves philologiques. Témoin de la grande invasion cimbrique, étonné comme tout le monde romain de la subite apparition de ces barbares sortis des régions les plus reculées du Nord, et dont le nom grec *Kimbroi*, jusqu'alors inconnu, rappelait si vivement celui des Kimmeroi ou Kimmerioi disparus depuis plusieurs siècles, Posidonius proclama, dit-on, l'identité de ces deux peuples. Nous allons voir que la question ainsi posée ne l'était pas d'une manière fort exacte. Mais il faut d'abord que le lecteur et moi, nous nous entendions sur un point important. J'ai dit que le nom de Cimbres était tout nouveau pour le monde romain, quand ils apparurent au sud du Danube, l'an 113 avant Jésus-Christ. C'est ce qui résulte positivement de ce passage de Plutarque : « Ces barbares n'ayant encore eu de rapport avec aucune nation, et arrivant de fort loin, on ignorait quelle était cette espèce d'hommes, et de quelle contrée ils étaient venus, comme un nuage, fondre sur les Gaules

1. Voy. Diefenb., *id.*, p. 182.
2. Voy. Diefenb., *id.*, p. 184.

et sur l'Italie[1]. » Tacite s'exprime dans le même sens[2]. On a cependant prétendu et souvent répété qu'Ephore, Philémon et une célèbre inscription romaine avaient cité leur nom longtemps auparavant. Je réponds d'abord à M. Am. Thierry [3] que la première partie de la phrase où ce nom se trouve dans le VII[e] livre de Strabon (p. 243, éd. Did.) n'appartient point au passage d'Ephore rapporté dans la seconde, et relatif au courage avec lequel les Celtes bravaient les fureurs de l'Océan. Le géographe, soit par ménagement, soit pour tout autre motif, n'a point nommé l'auteur qui attribuait aux Cimbres la sottise qui précède, savoir : qu'ils prenaient les armes pour combattre l'irruption des marées; mais il a réuni dans une même phrase deux citations différentes, dont la seconde appartient seule à Ephore, et ne concernait que les Celtes, comme dans les passages où Aristote[4], Nicolas de Damas[5] et Élien[6] parlent des mêmes folies. C'est également des Celtes qu'il est question dans quelques lignes de Clitarque citées d'une manière assez obscure par Strabon (*ibid.*), et qu'Ukert a mal à propos appliquées aux Cimbres, dans la géographie ancienne des Gaules[7]. Comment se pourrait-il en effet, si ce même Clitarque ou Ephore avaient connu les Cimbres, qu'il n'en fût plus question, pendant plus de deux siècles, dans aucun auteur dont nous possédons quelque fragment, jusqu'à leur grande expédition? 2° La même observation s'applique au Philémon cité par Pline[8], quand on veut qu'il soit l'un des deux poëtes comiques de ce nom, à peu près contemporains d'Ephore. Il est même fort peu vraisemblable que l'un ou l'autre ait écrit sur la géographie ou l'histoire naturelle du Nord. N'est-il pas beaucoup plus probable que ce Philémon, sur lequel nous n'avons aucun renseignement, est le même

1. *Marius*, 11.
2. *German.*, 37 : *cum primum Cimbrorum audita sunt arma.*
3. Voy. l'*Hist. des Gaulois*, 3[e] éd., introd., p. LXVII.
4. *A. Nicom.*, III-10. — *Eudem.*, III-1.
5. *Hist. græcor.* Didot, t. III, *fragm.* 104.
6. Liv. XII-23.
7. P. 26 et 35. Il a mitigé depuis cette assertion inexacte dans son volume de la Germanie, p. 322.
8. Liv. IV-27 et XXXVII-11.

que l'habile commentateur d'Homère, souvent cité par Didyme[1], qui vivait du temps de César? L'époque de ce grammairien n'étant point autrement connue[2], son témoignage ne peut plus être invoqué au sujet des Cimbres, comme antérieur à leur célèbre invasion. Je répondrai, en outre, à une insinuation d'Ukert[3], que leur nom ne se trouvait pas davantage, suivant toute apparence, dans la relation de Pythéas, car quelqu'un des historiens ou des géographes qui nous sont restés en aurait fait la remarque, de même que Pline y a relevé le nom des *Guttones* et celui des Teutons[4]; 3° enfin la fameuse enseigne de l'Écu cimbrique, *ad scutum cimbricum*, mentionnée dans un des *Diurna* ou journaux de Rome, de l'an 585 (av. J.-C. 169), est une imposture définitivement démontrée par M. V. Leclerc[5]. Bien loin donc de prouver que le nom des Cimbres était connu cinquante-six ans avant leur apparition, l'emploi de ce nom n'est qu'une preuve de plus à joindre à celles que le savant académicien a si habilement réunies contre l'authenticité de ces documents déjà condamnés par Wesseling, et dont M. Am. Thierry a même dédaigné l'appui.

Ce point éclairci, revenons à Posidonius. L'opinion de ce philosophe savant et voyageur, à qui ses relations avec Marius[6] avaient pu procurer, ainsi que Fréret l'avait fait observer avant M. Thierry, des renseignements pour ainsi dire officiels, est le pivot sur lequel roulent tous les systèmes que nous allons examiner. Elle était toutefois beaucoup moins affirmative que l'ont prétendu Turner[7] et M. Thierry, et voici comment Strabon l'expose en lui donnant son approbation : « Ce n'est point mal à propos

1. Voy. les Pet. Schol. d'Hom. (Didyme et celles de Villoison, éd. Bekker, Berlin, 1825, in-4°), et Schœll., *Littér. grecq.*, t. III, p. 191.

2. Schœll., *ibid.*, p. 192. J'ignore où Duncker a pris qu'il vivait dans le IIIe siècle avant J.-C.

3. *German.*, p. 322, n. 5.

4. Liv. XXXVII-11. Observez qu'au liv. IV-27 Pline parle justement de Pythéas après avoir cité Philémon.

5. *Des journaux chez les Romains*, p. 294 et seq., 306 et seq.

6. Plutarq., *Marius*, 45.

7. *Hist. of the Ang. Sax.*, t. Ier, p. 18, éd. Baudry.

que Posidonius présume (*eikazei*) que les Cimbres, peuple errant et livré au brigandage, s'avancèrent dans leurs expéditions jusqu'aux bords du Palus-Mæotide, et donnèrent leur nom au Bosphore cimmérien, c'est-à-dire cimbrique, les Grecs nommant les Cimbres Cimmériens[1]. » On n'a point, ce me semble, distingué dans ce texte fondamental deux choses cependant très-différentes : la conjecture de Posidonius rapportant aux Cimbres l'origine du nom du Bosphore cimmérien, et l'affirmation particulière que les Grecs donnaient à ce peuple le nom de *Kimmerioi*. Cette assertion appartient-elle à Posidonius lui-même, comme l'a compris Ukert[2], ou n'émane-t-elle que de Strabon? C'est ce qu'il est impossible de démêler, malgré l'importance qu'aurait une réponse affirmative à la première partie de cette question, car il en résulterait que les Grecs avaient appliqué aux Cimbres le nom de Cimmériens, avant que Posidonius n'écrivît son histoire. Dans ce cas, cette assimilation se rattacherait-elle à quelque ancienne tradition dont nous avons perdu la trace, ou ne provenait-elle que d'une ressemblance fortuite entre ces deux noms? Voilà tout le problème réduit aux termes les plus simples, et la solution n'est pas autre chose qu'une réponse catégorique à cette double question. Strabon ne nous donne à ce sujet aucun éclaircissement. Mais nous voyons dans Diodore, contemporain de la vieillesse de Posidonius, que cette opinion sur l'identité des Cimmériens et des Cimbres avait déjà paru dans plusieurs ouvrages, dont les auteurs regardaient le dernier de ces noms comme une simple corruption du premier, amenée par le temps[3]. Deux siècles plus tard, Polyen employait encore pour désigner les Cimbres, soit par hasard, soit par allusion, une forme intermédiaire, *Kimbrioi*[4]. On peut donc affirmer, quoique Diefenbach ait pensé le contraire[5], que cette assimilation ne reposait sur aucune tradition. Il a même

1. Liv. VII, p. 333, éd. de 1571, ou 293, éd. de 1620.
2. *German.*, p. 325.
3. Liv. V-32.
4. Liv. VIII-10.
5. *Celtica*, 2e vol., p. 173 et 192.

assez mal choisi, ce me semble, les deux auteurs auxquels il veut que soit parvenu quelque renseignement de ce genre, Diodore et Appien, ce dernier surtout qui n'a pas même, si j'ai bonne mémoire, prononcé le nom des Cimmériens. Quelques anciens supposaient seulement, comme on le voit dans Plutarque [1], que la partie de ce peuple qui s'était réfugiée dans le nord de l'Europe, et fixée sur le bord de la mer extérieure et de la forêt Hercynienne, avait reparu sous le nom à peine altéré de *Kimbroi*. Mais ce sont là, dit le célèbre biographe, en parlant de cette opinion et d'une autre que nous citerons plus tard, des conjectures plutôt que de l'histoire véritable. Turner et M. Amédée Thierry auraient dû remarquer en effet qu'aucun des auteurs qui nous restent n'a pris à ce sujet la responsabilité d'une affirmation. Le nom de *Bourg-Cimbrique*, que Strabon donne, dans son XIe livre, à un port qu'il nomme quelques lignes plus loin *Kimmericon*, n'est pour moi d'aucune importance. Je n'y vois que l'emploi simultané de deux mots regardés comme synonymes. L'édition de 1571 porte même, au lieu de *Kimbrikên*, *Kômên Kimerikên* [2], et c'est ainsi qu'ont lu les traducteurs français [3].

Le système de l'identité des Cimbres et des Cimmériens n'était donc fondé que sur la ressemblance des deux noms. Il y a longtemps que Grotius et Bayer ont judicieusement observé que, malgré cette ressemblance, deux peuples pouvaient différer d'origine *toto cœlo* [4]. Ce n'est pourtant pas une raison pour rejeter ce système sans autre examen, mais il faut bien avouer que les anciens nous l'ont transmis dénué de toute espèce de preuve, et qu'il ne doit qu'aux savants modernes celles qui l'étayent aujourd'hui. Il y a plus. Si l'esprit léger des Grecs, comme dit Zeuss [5], paraît l'avoir généralement accepté [6], il n'en

1. *Marius*, 11.
2. P. 560, *id.*
3. T. IV, p. 190.
4. Grot., *hist. Goth.* — Bayer, *De Cimmer.* Mém. Acad. S. Pétersb, t. II, p. 426.
5. *Die Deutschen*, p. 144. *Der leichtfertige Grieche.*
6. Voy. encore Et. de Byz., v° *Abroi.*

est pas de même des auteurs latins, beaucoup mieux instruits de tout ce qui concernait les peuples du Nord, et moins préoccupés des poëmes d'Homère, ou des vieux souvenirs de l'Asie hellénique. Ni Méla, ni Pline, ni Tacite, ne disent le moindre mot de cette filiation des Cimbres. Les deux derniers en font un peuple purement germanique [1], et le premier, de même que Pline, place les Cimmériens bien loin d'eux, dans le vague de l'Asie septentrionale [2]. Je ne trouve chez les Latins, et il faut pour cela franchir encore plus de deux siècles, d'autre trace du système de Posidonius que le nom de *Cimbarionis* donné par Aur. Victor à la ville des Cimmériens d'Italie, le *Cimmerium* de Pline [3]. Je suis étonné que M. Amédée Thierry n'ait pas ajouté ce témoignage à tous ceux qu'il a groupés plus ou moins légitimement autour de son système. Mais l'autorité d'Aur. Victor ne me paraît pas pouvoir, à elle seule, balancer le silence de tous les auteurs latins qui l'ont précédé, et ce silence est pour moi une preuve négative plus forte que toutes les conjectures des Grecs. Ainsi qu'Adelung [4], Bayer [5], J. Grimm [6], Zeuss [7], et d'autres savants plus ou moins renommés, je ne crois pas à l'identité des Cimbres et des Cimmériens.

Une remarque qu'auraient dû faire d'ailleurs les savants qui se prévalaient de l'autorité de Posidonius, c'est qu'ils renversaient les termes posés par cet ancien. Dans son système, ce ne sont pas les Cimbres de l'histoire qui descendent des Cimmériens, mais ceux qui se confondent dans la nation cimbrique, amenée par son existence vagabonde, avant les temps historiques, des bords de l'Océan septentrional sur ceux du Palus-Mæotide. C'est de leur première patrie, cachée dans le nord de la Germanie, que ces Cimbres primitifs auraient émigré vers le sud-est et les confins de l'Asie. Or, n'en déplaise à Strabon, c'est

1. Plin. IV-28. Tac., *Germ.*, 37.
2. Voy. 1re partie, paragr. 17.
3. *Ibid.*, paragr. 19 et 23.
4. Voy. Diefenb., *Celt.*, t. II, p. 207.
5. *Ibid.*, p. 180.
6. *Gesch. der deutsch. Sprache*, p. 634.
7. *Die Deutschen*, p. 144.

là une hypothèse condamnée par tout ce que les souvenirs plus ou moins précis des premiers peuples européens, les traces de leurs passages, les études philologiques, et l'histoire même de l'Asie, nous ont appris sur la marche des grandes migrations sorties de son sein dans ces temps reculés. Elles se poussèrent successivement de l'est à l'ouest, en s'ouvrant un chemin, les unes par les immenses steppes qui s'étendent au nord de la mer Noire, les autres, par l'Asie Mineure, au sud de cette mer. Quelques-unes peuvent avoir gagné, par le littoral de l'Afrique, l'extrémité occidentale de l'Europe; mais, aux yeux de la science moderne, aucune des migrations qui ont peuplé cette partie du monde n'a marché dans un sens inverse, c'est-à-dire d'Occident en Orient, ou du Nord vers le Sud. Telle est cependant la direction que Posidonius donne aux Cimbres, qui seraient partis, avant le siècle d'Homère, des côtes de la Baltique pour gagner de proche en proche les Palus-Mæotides, et s'en retourner ensuite dans leur ancienne patrie, quand ils furent chassés par les Scythes. Cette double supposition me paraît si singulière, que je croirais volontiers que Strabon est tombé dans quelque confusion en citant son auteur, et qu'il a étourdiment mêlé ensemble l'émigration des Cimmériens vers le Nord, et l'expédition des Cimbres vers le Sud. Il est du moins certain qu'il fait, d'une phrase à l'autre, un étrange saut, en passant immédiatement de l'arrivée des Cimbres sur le Bosphore à leur incursion sur le territoire des Boïens, neuf ou dix siècles après. Aussi Bayer l'a-t-il blâmé vertement d'avoir accueilli ces *absurdités* de Posidonius, qu'il finit par traiter d'*enfant* dans ces matières, après lui avoir dit avec emportement : *Quem verò auctorem habes, Posidoni? Nempè ægram sine somno noctem* [1]. Ce système a néanmoins été reproduit par Fréret dans un mémoire dont plusieurs pages ne méritaient guère d'être signées d'un pareil nom [2].

Au surplus, quand nous adopterions, avec cet illustre critique, avec Turner, M. Amédée Thierry et leurs nombreux adhérents,

1. *De Cimmer.*, *ibid.*, p. 431 et 430.
2. Et même dans un autre mémoire sur les premiers habitants de la Grèce. Acad. d. Inscr., t. XLVII, in-4°, p. 59.

leur opinion sur l'origine des Cimbres, nous n'en serions pas plus certains de la véritable nationalité des Cimmériens, puisque leurs systèmes respectifs nous donnent des Cimbres-Germains, des Cimbres généralement Celtes et des Cimbres exclusivement Belges. Tous les trois s'appuient sur les témoignages de l'antiquité, qui nous a transmis elle-même des Cimmériens-Cimbres, des Cimmériens-Scythes ou Celtes et des Cimbres-Celtes ou Germains. Abstraction faite des Scythes, dont on a appliqué le nom à toutes les races du Nord, il faudrait, pour concilier ces contradictions, que les Germains devinssent Celtes ou les Celtes Germains. L'esprit de conquête de quelques savants français ou allemands n'a pas reculé devant cette double entreprise, et les derniers surtout dépouillent sans scrupule les Gaulois de tout ce qui peut ajouter à la gloire de la race germanique et grandir le rôle qu'elle a joué dans l'antiquité. Je ne les suivrai point sur ce champ de bataille, où trop souvent de grosses injures ont pris la place des preuves qui manquaient. Je me bornerai à rapporter impartialement les pièces du procès.

Posons d'abord ces deux principes : 1° que les auteurs latins, ainsi que je l'ai déjà observé, furent, par leurs rapports directs avec les barbares du Nord, beaucoup mieux informés que les Grecs de tout ce qui concernait leurs nationalités diverses, leurs langues et leurs traditions particulières. Plus curieux de la vérité, ils se laissaient d'ailleurs moins égarer par leur imagination ou par les fantaisies de leur vanité nationale. Aussi pensé-je que, dans le sujet qui nous occupe, leur témoignage doit être presque toujours préféré à celui des Grecs; — 2° qu'il faut rigoureusement distinguer, dans les dénominations générales sous lesquelles tel ou tel peuple est quelquefois rangé par les Anciens, le sens géographique du sens ethnographique. Ce n'est pas nouveau en théorie[1], mais il est presque toujours méconnu dans la pratique. La fréquente confusion de ces deux sens a causé un grand nombre d'erreurs et fait produire, notamment dans les discussions sur l'origine des Cimbres, des textes dont on faussait plus ou moins sciemment la véritable pensée. Ainsi, pour appli-

1. Voy. M. Am. Thierry, *Hist. des Gaul.*, Introd., p. XLII, 3e éd.

quer immédiatement ces deux principes, je crois, avec la grande majorité des écrivains romains, que les Cimbres appartenaient à la race germanique, et que le petit nombre, comme nous le verrons tout à l'heure, ne les a jamais qualifiés de *Galli* ou de Gaulois que pour un motif personnel ou dans un sens géographique en donnant au nom de Gaule une signification aussi vague que celle des mots *Celtes* et *celtique* dans quelques historiens grecs. Cet abus des noms latins de *Galli* ou de *Gallia* a été peu remarqué jusqu'ici.

J'ai déjà dit que Pline et Tacite faisaient des Cimbres un peuple absolument germanique. C'était aussi l'opinion formelle de Vell. Paterculus. Voici les passages sur lesquels je fonde cette triple assertion : *Tunc Cimbri et Teutoni transcendere Rhenum* (Paterc., II-8). *Effusa, ut prædiximus, immanis vis Germanarum gentium quibus nomen Cimbris ac Teutonis erat* (ibid., 12). *Germanorum genera quinque, Vindili, etc... Alterum genus Ingœvones, quorum pars Cimbri, Teutoni ac Chaucorum gentes* [1] (Plin., IV-28). *Eumdem Germaniæ sinum proximi Oceano Cimbri tenent,* et tout le trente-septième paragraphe de la *Germania* de Tacite, si glorieux pour les races tudesques : *Quippè regno Arsacis acrior est Germanorum libertas :... Germani, Carbone, et Cassio, et Sc. Aurelio, et Serv. Cœpione, Cn. quoque Manlio fusis vel captis, quinque simul consulares exercitus populo romano... abstulerunt. Nec impunè C. Marius in Italiâ, etc.* Diefenbach prétend [2] que le mot *Germani* peut n'avoir, dans ces deux phrases, qu'un sens purement géographique, comme dans le paragraphe 28, où Tacite l'emploie en parlant des *Osi,* dont il dit plus loin (au 43ᵉ) qu'ils n'appartenaient pas à la race germanique. Je répondrai que, dans le premier de ces deux paragraphes, Tacite ne parle qu'interrogativement, et que, si l'on compare avec ces termes *Germanorum libertas* ce qu'il y dit précisément de l'*inertia Gallorum* si méprisée par les Nerviens, on sera convaincu, je pense, qu'il regardait comme véritablement germains les deux peuples

1. Je n'ai point à discuter ici les prétendus *Cimbri Mediterranei* qui suivent.

2. *Celtic.*, II, p. 202.

qui (seuls ou avec leurs alliés) vainquirent ces cinq armées consulaires. Joignez à ce qui précède les paroles de Céréalis aux Trévirois, dans le 4e livre des *Histoires,* paragraphe 73 : *Quot prælia adversus Cimbros Teutonosque, quantis exercituum nostrorum laboribus quove eventu germanica bella tractaverimus!* Je ne comprends pas qu'on puisse opposer une autorité quelconque, grecque ou romaine, à trois auteurs aussi graves, et qui avaient été, mieux que personne, en position d'être bien informés. Lieutenant de Tibère, Paterculus s'était avancé avec lui jusqu'aux bouches de l'Elbe[1], c'est-à-dire jusqu'au pays des Cimbres, suivant la géographie de Strabon. Pline, après avoir fait plusieurs campagnes au delà du Rhin, avait écrit en détail et avec une religieuse exactitude[2] l'histoire des guerres de Germanie. C'est à lui que nous devons la connaissance des différentes branches de la race germanique, et il affirme que les Cimbres appartenaient, commes les Teutons leurs alliés, à celle des Ingœvons. Enfin Tacite, qui confirme le jugement de ses devanciers, avait recueilli très-probablement en Belgique, si ce n'est dans la Germanie même, les matériaux de la célèbre description qu'il nous a laissée de ce pays et de ses habitants. Je pourrais ajouter que ces trois auteurs sont en outre d'accord avec Strabon; mais, celui-ci ne faisant aucune distinction entre les Germains et les Gaulois[3], ce n'est que géographiquement parlant qu'il a nommé les Cimbres parmi les *ethnê germanika*[4]. Je ne ferai valoir, par la même raison, ni le témoignage de Méla (III, 3), ni celui de Justin (*A Germania Cimbros,* XXXVIII, 4); je laisserai même celui d'Horace (*Épod.,* XVI, v. 7); mais parmi les citations qu'Ukert a entassées avec trop de précipitation pour soutenir le germanisme des Cimbres[5], il en est deux auxquelles on doit reconnaître encore une autorité réelle, celles du philosophe Sénèque[6], et de la fameuse inscription d'Ancyre gravée pour le

1. Liv. II, 106 et 107.
2. Plin. jun., *Epist.,* III-5 et V-8. Voy. aussi le témoignage que se rend à lui-même le naturaliste, VI-8.
3. Liv. VII, p. 329, éd. de 1571.
4. Liv. VII, p. 330, et IV, p. 211.
5. *German.,* p. 326, n. 34.
6. *Pyreneus Germanorum transitus non inhibuit* (Ad. Helv., 6).



temple d'Auguste[1]. L'un et l'autre donnent nettement aux Cimbres le nom de Germains.

Qu'a-t-on donc trouvé dans le reste des auteurs latins à opposer à ces assertions précises, à trois attestations directes et, pour ainsi dire, officielles, que M. Am. Thierry s'est donné le tort, grave assurément, de dissimuler à ses lecteurs? Quelles preuves a-t-il découvertes dans les autres écrivains romains pour établir, au contraire, que les Cimbres étaient de race celtique? Premièrement des passages de Cicéron et de Salluste, où il est question de ces barbares accidentellement et d'une manière plus ou moins vague, puis deux mots d'Orose et de S. Rufus, écrivains d'une autorité fort inférieure[2]. Ce dernier tombe d'abord dans une erreur grossière en disant que Marius chassa les *Gaulois* d'Italie, et les vainquit au delà des Alpes où il les avait poursuivis[3]. Si l'on examine ensuite l'opuscule de cet écrivain, on voit qu'il n'a fait que grouper rapidement, à peu près sur le plan d'Appien, pour chaque province de l'empire et sous son nom, les faits qu'il rapportait plus ou moins exactement à sa conquête particulière. Or nous savons qu'aux Cimbres et aux Teutons se joignirent dans les Gaules deux peuples gaulois, les Tigurins et les Ambrons[4], qui ne se montrèrent pas moins redoutables aux Romains. Les Tigurins s'illustrèrent particulièrement par la défaite et la mort du consul Cassius, et les Ambrons par l'extermination des armées de Mallius et de Cœpion[5]. Il est donc tout simple que Salluste, citant ce dernier fait en passant[6], ait attribué aux Gaulois, dont le nom lui était plus familier, une victoire remportée dans l'intérieur des Gaules par ces peuples réunis. C'est ainsi qu'Orose, cité fort mal à propos par M. Thierry à l'appui de son système, emploie de préférence le

1. *Cimbrique... et ejusdem tractus alii Germanorum populi per legatos amicitiam meam et populi romani petierunt.*

2. *Hist. des Gaul.*, 3e éd., Introd., p. LXVIII et LXIX, n. 5.

3. *Breviar.*, 6.

4. Cés., *Bell. Gall.*, I-12. Plut., *Mar.*, 19. Festus, v° *Ambrones*. Placidus, etc. — Zeuss et Ukert réclament les Ambrons comme Germains. Voy. l'art. des OMBRES.

5. Cés., *ibid.*, et Plut., *ibid.*

6. *Jugurth.*, 114.

mot *Gallorum* pour désigner en général les ennemis que vainquit Marius, après avoir formellement dit comme Eutrope [1] que, de ces quatre peuples confédérés, les uns étaient Gaulois, les autres Germains : *Cimbros et Teutonos et Tigurinos et Ambronas, Gallorum Germanorumque gentes* [2]. Voilà encore un double témoignage écarté de la discussion par M. Thierry, et fort important par la distinction même des deux races auxquelles appartenaient ces barbares.

Je suis d'ailleurs tout prêt à reconnaître que Salluste et Cicéron, dont je parlerai tout à l'heure, confondaient très-probablement les Cimbres et les Teutons avec les Gaulois. Qu'est-ce que cela prouve, quand ni l'un ni l'autre, comme nous le savons d'ailleurs [3], ne connaissaient pas plus le nord des Gaules et les peuples septentrionaux que tous les Romains de leur temps avant les campagnes de César ? Le grand orateur, ce consul d'une érudition si variée, ne savait même pas où chercher les Nerviens chez qui son frère hivernait avec une légion en 54 avant J.-C. *Ubi enim isti sunt Nervii, et quam longe absint, nescio* [4]. A plus forte raison ignorait-il d'où venaient les Cimbres. Siserma et Posidonius avaient, il est vrai, déjà prononcé les noms des Suèves et des Germains [5] ; celui-ci figure même parmi les bandes d'esclaves révoltés avec Spartacus [6], et on le trouve plusieurs fois dans Cicéron, mais il y attachait si peu l'idée d'une race particulière et distincte des Gaulois qu'il confondait encore avec eux les Germains d'Arioviste [7]. Comment Salluste et lui n'eussent-ils pas fait de même pour un peuple que Rome avait combattu, longtemps auparavant, dans l'intérieur des Gaules avec les Tigurins et les Ambrons ? Cette idée de deux

1. Liv. v-1.
2. Liv. v-16.
3. Voy. les fragm. de Salluste... et le discours d'Antoine, dans Dion, XLIV-42.
4. *Lettres à Quintus*, III-8. Conf. ce qu'il dit de Marseille, *pro Flacco*, 26.
5. Voy. Non. Marcell., ch. 18, v° *Lancea*, et *Athen.*, IV-13.
6. T. Liv., *Epist.* 97. Les *Fastes Capitol.* donnent même ce nom dès l'an 531 de R. (222 av. J.-C.), mais par une anticipation évidente à mes yeux.
7.... *Totam Galliam in nostram ditionem esse redigendam* (*dixit Cæsar*). *Itaque cum acerrimis nationibus et maximis Germanorum et Helvetiorum prœliis felicissimè decertavit ; cæteras contrivit*, etc. — *De prov. cons.*, 13.

races distinctes, qu'avait dû faire naître dans les esprits observateurs de Rome la possession des esclaves provenus de la défaite des Cimbres, avait néanmoins, tout appuyée qu'elle fût par les *Commentaires* de César, fait si peu de progrès au temps de Strabon, que ce savant géographe regardait encore les Germains comme de *véritables Gaulois*[1]. Par une confusion du même genre, Festus applique aux Ambrons, qu'il dit Gaulois[2], ce que Strabon et d'autres Anciens racontent de la grande inondation qui chassa les Cimbres de leur pays, tandis que Florus fait venir ces derniers, pour la même cause, *des extrémités de la Gaule,* avec les Tigurins et les Teutons[3]. Mais comme aucun système ethnographique n'a encore osé faire de ces derniers un peuple gaulois, il est évident que Florus donne ici au mot *Gallia* cette primitive et vague extension que la *Keltikê* des Grecs n'avait pas encore perdue au temps même de Plutarque[4]. On trouve encore le mot *Galli* employé avec cette large acception par un autre historien dont M. Thierry a cependant oublié d'invoquer l'appui, Exupérantius, qui présente les faits à peu près comme S. Rufus, et ne parle aussi que de Gaulois vaincus par Marius[5]. Mais Ammien Marcellin, écrivain plus exact, n'indique pour le point de départ des Cimbres que les plages les plus ignorées de l'Océan : *ex abditis Oceani partibus*[6], termes par lesquels il ne désignait certainement aucun rivage des Gaules, qui lui étaient parfaitement connues. Claudien et l'auteur des déclamations *Quintiliennes* s'expriment de la même manière à ce sujet[7].

Reste donc, parmi les écrivains romains, comme dernier et principal appui de M. Thierry, Cicéron qui dit à plusieurs reprises que *Marius a vaincu les Gaulois,* et parle en outre d'un Gaulois tirant la langue, représenté sur le *bouclier cimbrique de*

1. Liv. VII, p. 330.
2. V° *Ambrones.*
3. Liv. III-4.
4. Voy. *Marius,* 11.
5. *Hist. Roman. Epitome,* Amsterd. 1637.
6. Liv. XXXI-5.
7. *De bello Get.,* v. 640. — *Déclam.,* III-4.

Marius [1]. J'ai répondu d'avance en montrant tout à l'heure quelle était l'ignorance de Cicéron sur ce qui concernait les peuples septentrionaux. J'ajouterai : 1° que, eût-il connu la véritable origine des Cimbres, il avait, dans les deux discours où il parle des victoires de Marius sur les Gaulois, un grand intérêt oratoire à les mettre exclusivement en avant, puisqu'il plaidait contre eux dans le premier, en défendant M. Fontéius d'une manière fort injurieuse pour nos ancêtres, et qu'il s'efforçait dans le second de faire conserver à César le gouvernement d'un pays dont il avait commencé la conquête. César, disait-il, allait achever ce que n'avait pas osé continuer Marius, qui *Gallorum maximas copias repressit, non ipse ad eorum urbes, seaesque penetravit* [2]; — 2° que nous ne savons pas ce que c'était au juste que ce bouclier cimbrique de Marius dont Quintilien fait une enseigne de boutique, et Pline un simple tableau sans parler ni de Cimbre ni de Marius [3] ; et que, dans tous les cas, ces deux auteurs, pas plus que Cicéron qui nous a transmis le premier cette anecdote, ne disent que ce Gaulois fût l'unique sujet de cette peinture. Elle pouvait fort bien s'y trouver associée à celle d'un Cimbre en souvenir de leur commune défaite. Mais il est plus probable qu'elle y était seule, reproduisant, comme caricature des Cimbres crus Gaulois, un ancien type populaire à Rome depuis le défi de ce Cisalpin qui tirait la langue, et que tua Manlius Torquatus [4]. J. Grimm dit même à ce sujet que Cicéron n'eût pas désigné autrement cette figure quand il aurait su que les Cimbres n'étaient pas des Gaulois [5].

Je crois donc que M. Am. Thierry s'est fait complétement illusion sur la valeur de ses citations, et sur le véritable sens des mots *Galli* ou *Gallia* employés par tous ces auteurs en parlant des Cimbres et des Teutons à la fois, ce qu'il aurait dû remarquer de prime abord. Aussi les savants d'Allemagne ont-ils observé que l'association des deux peuples paraît avoir été

1. *Pro Fonteio,* 15. — *De prov. consul.,* 8 et 13. — *De Orat.,* II-66.
2. *De prov. consul.,* 13.
3. Quintil., VI-3. Plin., XXXV-8.
4. Tit. Liv., VII-10.
5. *Gesch. d. deutsch. Sprache,* p. 635.

si étroite, que le germanisme incontesté de l'un entraînait forcément celui de l'autre [1]. Il semble, au premier coup d'œil, que M. Thierry soit mieux appuyé par les auteurs grecs qu'il a cités [2], mais il est facile de s'assurer qu'ils ne sont pas plus que les latins en contradiction réelle avec les témoignages décisifs de Paterculus, de Pline, et de Tacite. Si Diodore et Appien rangent les Cimbres parmi les nations celtes ou galates, c'est : 1° qu'on nommait ainsi *Galatai,* observe d'abord le premier [3], tous les peuples situés au-dessus de la Celtique proprement dite jusqu'à l'océan Septentrional, les monts Hercyniens et la Scythie. Comment M. Thierry, qui avait reconnu lui-même, deux pages plus haut, que le nom de *Keltoi* ne prouvait rien dans Ephore, *cette dénomination très-vague désignant tout à la fois un Gaulois et un habitant de l'Europe occidentale* [4], peut-il citer ensuite comme une preuve de son système le *Galatoi* de Diodore, dont la signification exclusivement géographique est accusée d'une manière non moins positive? Ce sont ces mêmes Galates, ajoute cet historien, qui, enfoncés dans le nord de l'Europe et limitrophes des Scythes, portèrent jadis, suivant quelques auteurs, le nom de Cimmériens ou de Cimbres; qui prirent Rome, qui pillèrent Delphes, etc.; — 2° que plus tard, comme l'explique Dion Cassius [5], ce fut au contraire le nom de *Keltoi* qui passa aux peuples septentrionaux, celui de *Galatia* revenant à la Gaule proprement dite. Si Appien, qui vécut à une époque intermédiaire entre ces deux historiens, emploie d'ordinaire ces deux termes indifféremment l'un pour l'autre, c'est ce dernier cependant qu'il applique particulièrement à la Gaule quand il est forcé de les distinguer [6]. Le premier prend dès lors, dans ces mêmes passages, une signification septentrionale, dont Appien n'assigne nulle part la limite. Mais les Teutons étant compris,

1. Voy. Grimm, *ibid.*, p. 634. Zeuss, *die Deutschen*, p. 147.
2. Introd., p. LXIX, 3e éd.
3. Liv. V-32.
4. *Ibid.*, p. LXVII.
5. Liv. XXXIX-49.
6. *Annib.*, 4. — *Gall.*, Ier-2. — *G. Civ.*, Ier-29. — Conf. *Gall.*, 13, éd. Didot.

de même que les Cimbres, dans cette dénomination générale [1], cela seul, répéterai-je, prouvera toujours qu'elle n'avait pour cet auteur, comme le *Galli* d'Exupérantius et le *Galliæ* de Florus, aucun sens précis et ethnographique. Il est impossible d'ailleurs de lire les paragraphes 4 et 5 de ses *Illyriques,* sans être frappé de l'étonnante confusion de noms de temps et de faits qui rattache l'invasion des Cimbres à l'expédition des Gaulois contre Delphes, en donnant à ceux-ci le nom des précédents. Son autorité, pour tout ce qui concerne les peuples du Nord, en est certainement amoindrie, quoique Diefenbach ait pensé qu'on pouvait fort bien admettre cette seconde attaque de Delphes mentionnée par lui seul [2], et que la confusion apparente de son récit provenait peut-être de quelque tradition nationale qui reliait aux Cimmériens les Cimbres et les Celtes, tradition que Diodore aurait connue le premier [3]. J'ai déjà repoussé cette supposition, mais il ressort clairement de la confrontation des *Illyriques* de l'un avec le 32e paragraphe du 5e livre de l'autre qu'Appien doit une partie de ses fautes à une lecture précipitée de ce chapitre. On reconnaît en outre qu'en parlant de la grande invasion domptée par Marius, c'est bien dans le sens du *Galatai* de Diodore qu'il employait le mot *Keltoi.*

M. Am. Thierry invoque ensuite le *grave témoignage* de Dion Cassius, constatant que la Gaule envoya, *steilasa,* contre les Romains [4], les Ambrons et les Cimbres. *Envoya* ne signifie pas certainement que les Cimbres fussent un peuple des Gaules comme les Ambrons, puisque nous savons positivement par César lui-même, et par Velléius [5], qu'ils vinrent du dehors et de l'autre côté du Rhin. Antoine, à qui Dion attribue ces paroles, ne pouvait donc l'ignorer. Ce n'est ainsi dans sa bouche qu'un terme emphatique, par lequel il veut rehausser la gloire de son général. Cette tactique oratoire, que nous avons déjà remarquée

1. Confer. *Gall.,* I-2 avec le XIII.
2. *Celtica,* II, p. 240.
3. *Ibid.,* p. 192. Voy. Diod., V-32. Ukert (*Gall.,* p. 193, n. 68) attribue à tort à Justin, XXIV-8, d'avoir donné le nom de Cimbres aux Gaulois de Delphes.
4. Liv. XLIV-42.
5. *Bell. gall.,* II-29, VII-77. Vell., II-8.

dans les deux discours de Cicéron cités par M. Thierry, relevait d'autant plus la conquête des Gaules, en faisant sortir de cette vaste contrée les derniers et les plus terribles envahisseurs de l'Italie. Au fait [1], ils s'y étaient habitués pendant quelques années, et l'on peut même prendre à la lettre le mot d'Antoine, quand on songe qu'elles tâchèrent naturellement de rejeter sur l'Italie le fardeau qui les écrasait, et auquel se joignit une partie de leur population. Je pense donc que le *steilasa* de Dion ne démontre pas plus l'origine des Cimbres que les précédentes citations de M. Thierry.

Mais où l'on peut reconnaître jusqu'à quel point l'amour de son système a fasciné son incontestable talent, c'est dans la double preuve qu'il croit avoir tirée de Plutarque. Cet historien, à ce qu'il prétend, « appelle Gaulois le Cimbre qui voulut tuer Marius, et dit que Sertorius faisait l'office d'espion dans le camp des Cimbres, à l'aide d'un vêtement gaulois, et de la langue gauloise qu'il parlait bien.» De ces deux assertions, l'une, assez peu exacte d'ailleurs, ne prouve rien, et l'autre est complétement erronée. Quand Plutarque aurait dit que Sertorius *parlait bien le gaulois,* ce qui est une exagération de M. Thierry, résulterait-il de son espionnage que cette langue fût celle des Cimbres, que cet auteur ne nomme point? Il ne parle que des barbares auxquels se mêla l'audacieux Romain [2], et qui pouvaient être des Tigurins et des Ambrons aussi bien que des Cimbres. Il devait se trouver, d'ailleurs, dans le camp même de ces derniers, un grand nombre de Gaulois. En second lieu, Plutarque, dans les cinq mots que M. Thierry a transcrits lui-même, *Galatês to genos ê Kimbros,* dit précisément le contraire de ce qu'on lui attribue, à savoir que *le cavalier qu'on envoya pour tuer Marius était Galate ou Cimbre,* et il ajoute : car on prétend l'un et l'autre, *amphoterôs gar historeitai* [3]. Cet *ou,* bien loin d'établir la synonymie qu'affirme M. Thierry, révèle au contraire, dans la pensée de Plutarque, une distinction positive entre les Galates et les Cimbres. Il nous a dit dans un paragraphe pré-

1. App., *Bel. Civ.*, I-29.
2. *Anamignutai tois barbarois.* (Sertor., 3.)
3. *Mar.*, 39.

cédent, le 11[e], que les opinions étaient partagées sur l'origine de ceux-ci et des Teutons leurs alliés, les uns les faisant Cimmériens, les autres un mélange de Celtes et de Scythes, et le plus grand nombre, *malista,* des peuples germaniques venus des bords de l'océan Septentrional. Il nous apprend sur quels motifs se fondait ce dernier sentiment, mais ne les cherchez pas dans le livre de M. Thierry qui plaide constamment son système, au lieu de soumettre, en historien impartial, le pour et le contre à ses lecteurs. Ces motifs étaient la grande taille des Cimbres, leurs yeux bleus, et leur nom, qui, en langue germanique, signifiait brigands, ce que nous constaterons tout à l'heure. En attendant, il me semble résulter clairement de la lecture de ces deux paragraphes 39 et 11 que Plutarque était porté à croire, pour son compte, nous l'avons vu, les Cimbres issus des Cimmériens, mais de race germanique, et non gauloise.

Un autre argument de M. Thierry, que *Césorix* et *Boiorix,* noms des chefs de l'armée cimbrique, ont toute l'apparence de noms gaulois, se trouve neutralisé par les philologues allemands qui leur assignent une origine germanique. Zeuss dit [1] que Césorix est le nom bien connu de Geiserich ou Genseric, et quant à Boiorix, qui se rapproche davantage du celtique, loin d'y voir la preuve que les Cimbres n'étaient qu'un démembrement des Boïens [2], ce savant le rattache aux noms de *Boio* et de *Boiocalus* tout à fait germains [3]. J. Grimm le reconnaît de son côté dans l'ancien haut-allemand *Pougorih,* ou dans le gothique *Baugareiks* (de *Baugs,* anneau) [4]. Orose cite encore [5] deux autres chefs cimbres, Lugius et Claodicus, dont Zeuss rapproche également les noms, l'un de Lugii de la Germanie, l'autre qu'on rencontre aussi chez les Bastarnes [6], du tudesque *Hlondic.* Nous pourrions lui répondre que les idiomes celtiques offrent pour tous les deux

1. *Die Deutschen,* p. 143, n. Voy. Cluv., *Germ. ant.,* I-6.

2 F. Wachter, cité par Diefenbach, *Celtica,* II, p. 197.

3. *Gesch. d. deutsch. Sprache,* p. 640. Voyez encore Kéralio, *Mém. s. l'orig. d. Suéd.* dans ceux de l'Acad. d. Inscr., t. XLVI, p. 626.

4. On lit de même dans quelques éditions, au liv. LXVII de l'Épit. de T.-Liv., *a Bolo rege.*

5. Liv. V-16.

6. T.-Liv., XL-58.

des étymologies pour le moins aussi vraisemblables[1], mais qu'en résulterait-il pour la conviction du lecteur? Rien. Il n'en est pas ainsi du nom même des Cimbres dont M. Thierry n'a soufflé mot. Plutarque nous a dit qu'il signifiait brigands dans la langue germanique, ce qui est vrai, soit qu'on le cherche dans l'ancien dialecte du Nord, dont Zeuss a tiré la forme *Kimpari*[2], soit plutôt qu'on tienne compte, dans cette interprétation, du sentiment des populations par lesquelles les Grecs l'avaient sans doute apprise. Car le sens encore existant dans les idiomes germaniques (suéd., *Koempe*; dan., *Kiemper* ou *Kemper*[3]; allem., *Kæmpfer*) est celui de *brave*, de *combattant*, de *héros*, etc.; sens qui, dans la bouche des vaincus, décline rapidement vers celui que nous a donné Plutarque. J. Grimm, après avoir fait cette observation, ajoute qu'aucun idiome celtique ne possède de terme pareil, et que le gallois *Cymro* est particulièrement éloigné de cette signification. Il se croit si fort de cette remarque, qu'il s'écrie que cette étymologie seule suffit pour en finir avec l'origine celtique des Cimbres[4]. Le célèbre philologue me paraît tomber ici dans une exagération un peu fanfaronne; car c'est à la langue gauloise que Festus a rapporté leur nom avec le même sens, *latro*, et notre breton possède justement ces deux mots, *Kemer*, prise, capture, et *Kemerer*, celui qui prend[5]. Mais il est clair que ce nom, de même que celui des Ambrons, a pu prendre une signification semblable chez tous les peuples qu'avaient pillés les Cimbres, et le *Kemerer* actuel me paraît bien certainement dériver du *Kemper* ou *Kæmpfer* germanique, comme notre mot *champion*, plutôt qu'en être la racine. Quant au *Cymro* ou *Kymry* gallois, nous y reviendrons plus loin.

Je pense donc qu'aucun argument de M. Thierry n'a prouvé

1. Pour *Lugius* : *Lug*, désiré (gaul.); *Luc'h*, lumière (breton), etc.; pour *Claodicus* : *Klao*, fer (*id.*); *Clód*, louer (gallois); *Deigh*, bon (irland.).

2. De *Kimpan*, raptare, *ibid.*, p. 141, n.

3. *Kiempur* dans l'Edda de Snorro, 2[e] partie.

4. *Gesch. deutsch. Sprache*, p. 636 et 637.

5. *Dict. br. fr.* de Legonidec. Le gallois a le verbe *Kymmerid*, prendre (Owen).

jusqu'ici que les Cimbres appartinssent à la race celtique, et n'a infirmé ceux qui les rattachent aux nations tudesques. Keralio avait ajouté à ces derniers l'application toute germanique et fort naturelle du nom des *Aduatici* des Gaules, cette portion des Cimbres laissée à la garde des bagages de la nation[1] quand elle prit le chemin de l'Italie. Il tirait ce mot de la racine suédoise *Wakt* (allem. *Wacht,* goth. *Waht*), garde, d'où le dérivé *Atwaïigr,* les gardiens[2]. Fréret, de son côté, avait attribué la même origine aux noms des Trères et des Taures, reconnaissant dans l'un et dans l'autre les deux anciens mots scandinaves *Thrœr* (plur. *Theron*), ferme, intrépide, un des surnoms d'Odin, et *Thôr,* audacieux[3], le nom de son fils. Il hasardait cette seconde étymologie, assurément peu vraisemblable, dans le doute que le mot *Thaur* ou *Thaurn,* donné par Cluvier et par Wachter comme signifiant montagne, appartînt réellement aux langues germaniques[4]. Il se trompait. Zeuss affirme que ce terme se trouve encore dans l'idiome des montagnards du Norique[5] avec le sens de cime ou de sommet. Enfin Diefenbach rapproche à son tour du nom des Trères ou Trières celui de la très-ancienne cité de Trèves, en allemand Trier[6]. Voilà donc nos Cimmériens en train de devenir Germains, comme le voulait aussi Mannert ; mais avant d'opposer aux germanistes les racines celtiques que nous réunirons plus loin, il est un dernier argument, le seul qui soutienne réellement le système de M. Thierry[7], qu'on voit avec peine dissimulé par des hommes tels que Fréret, J. Grimm et Zeuss. C'est le passage si important de Pline, où il cite ce Philémon qui ne peut être, répéterai-je, plus ancien que l'invasion des Cimbres. Cet auteur, qui paraît avoir eu, probablement par le commerce de l'autre, des

1. Cæs., *Bell. Gall.*, II-29.
2. Mém. déjà cité, p. 629.
3. Mém. de l'Acad. d. Inscr., in-12, t. XXXII, p. 218 et 235, n.
4. Cluvier dit : *aux Celtiques,* parce qu'il les confond ensemble. *Vindel.*, ch. II.
5. *Die Deutschen,* p. 239, n.
6. *Celtica,* II, p. 180. Les habitants *Trierer,* le *Treviri* latin.
7. T. Ier, p. LXVI.

renseignements particuliers sur le nord de l'Europe, affirmait[1] que la partie de l'océan Septentrional située à l'est du cap Rubéas était nommée par les Cimbres *Morimarusa,* c'est-à-dire mer Morte, *mare Mortuum,* et celle qui était à l'ouest du même cap, mer Cronienne, *Cronium.* Ukert[2] dit que l'interprétation du mot *Morimarusa* est une addition de Pline ; mais elle était, dans tous les cas, connue bien avant lui, et peut-être avant Philémon lui-même, puisque ce nom de mer Morte, *Nekros,* avec celui de *Kronios,* se trouve déjà dans le faux Orphée[3]. Un contemporain d'Alexandre, Hécatée d'Abdère, avait aussi rapporté que le nom général de cette mer du Nord, le long de la Scythie, à partir du fleuve Paropanisus, était *Amalchium,* ce qui, dans la langue des habitants du littoral, ajoutait-il, signifiait congelé[4]. Pythéas s'était servi du terme grec *Pepêguia,* coagulée[5]. C'était aussi le sens du mot *Cronium,* d'après l'équivalent de *Concretum* que Pline lui donne dans un autre endroit[6]. Sans nous arrêter aux puérilités mythologiques que les Grecs débitaient sur ce nom de *Kronios* ou Saturnien, nous tenons pour certain que ce terme et celui de *Morimarusa* appartiennent aux langues celtiques, dans lesquelles *Môr* désigne la mer, en breton comme en gallois (*Muir* dans les dialectes gaéliques), *Maro*, en breton, et *Marw,* en gallois, signifient mort, et *Croni,* dans le même idiome, rassembler, amasser. L'adjectif *Crawn* y présente le même sens ainsi que le gaélique *Cruinn*[7]. L'identité des mots et de leurs significations respectives peut-elle être plus frappante au bout de vingt siècles? Diefenbach donne même, d'après Adelung, aux variantes *Crunn* (gall.) et *Croinn* (gaél.) la valeur de l'allem. *Gerinnen,* se figer, et répète, ainsi que M. Am. Thierry, qu'en irlandais,

1. Plin., IV-27. Conf. XXXVII, 11.
2. *Germ.,* p. 87.
3. *Argon.,* v. 1081, 1082.
4. Plin., IV-27.
5. Strab., Ier, p. 58, éd. de 1571.
6. Liv. IV-30. Voy. aussi Den. le Périég., v., 32.
7. Voy. les Dictionn. de Legonidec, d'Owen, de Mac-Leod, de la Highland Society, etc. — Edwards, *Rech. s. les lang. celtiques.*

Muir chroinn signifie mer de glace [1], ce qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire d'O'Reilly. Mais ce qui précède suffit pour nous convaincre de l'origine celtique du mot *Cronium* comme de *Morimarusa*. On pourrait objecter, quant à celui-ci, que la racine *Môr* existe aussi dans les vieux idiomes tudesques (*Moere, Muor, Moor*, etc.), mais sa combinaison avec *Marou* démontre pleinement sa véritable origine. Le gallois et l'irlandais offrent d'ailleurs avec ce mot deux rapprochements non moins frappants, c'est, dans l'un, *Marulinniou* correspondant au latin *Paludes mortuæ*, et dans l'autre, l'ancien terme *Moirmaru* pour dire une sirène [2], fiction qui réunit aussi la double pensée de la mer et de la mort.

L'*Amalchium* scythique d'Hécatée, avec moins d'évidence, offre tout autant de certitude. M. Duncker le tire de l'adjectif gaélique *Malc* ou *Malcach* dérivé de *Meilich*, et présentant, dit-il, à peu près le même sens que *Congelatum* [3], ce qui ne me paraît pas très-exact pour ces deux premiers mots, d'après les dictionnaires d'Armstrong et de Mac-Leod. Mais celui-ci traduit réellement le troisième par *glacé, affaibli par le froid*, signification qui indique une racine commune avec le breton *Malzen*, flocon de neige [4]; la même, sans doute, qui a donné au gaélique et à l'irlandais les mots *Mall*, lent, paresseux (Mac-Leod, O'Reilly), *Amalach*, qui arrête, qui fait obstacle (Mac-Leod), *Amalta*, borné, contenu (O'Reilly), et *Malach*, fardeau (O'Reilly), ou monceau, suivant M. Edwards [5]. *Amalchium* appartenait donc au même idiome que *Morimarusa* et *Cronium*.

Les Cimbres, que tout ce qui précède rattache au sang germanique, parlaient-ils donc gaulois, comme le veut M. Thierry? Cette opposition entre la race et la langue n'est pas admissible chez des peuples farouches, jaloux de leur indépendance, que leur existence à moitié nomade et leurs précau-

1. *Celtic.*, Ier, p. 125. — *Mithridat.*, t. II, p. 54.
2. Zeuss, *Grammatica celtica*, p. 291, 727, 820; confer. 752.
3. *Orig. german.*, p. 96.
4. Legonidec.
5. Edwards, *Rech. s. l. lang. celtiq.*, p. 338.

tions sauvages[1] maintenaient dans l'isolement les uns des autres, et parmi lesquels les vaincus mêmes conservaient dans leur assujettissement leur idiome national, comme nous le savons, entre autres, pour les Celtes-Gothins[2]. Les Cimbres parlaient donc, comme Germains, une langue germanique. Mais, comment expliquer alors le celticisme des noms que Pline nous a conservés? On le peut de trois manières :

1° En donnant avec Cluvier[3], un autre sens au texte de Pline : *a Cimbris vocari,* et en l'interprétant d'après une phrase correspondante de son abréviateur Solin[4], laquelle semble dire plutôt que c'est depuis la côte des Cimbres, et non dans leur langue, *a Cimbris ad promontorium Rubeum vocari,* que la mer du Nord porte le nom de Morimarusa. Ce nom et celui de Cronium seraient dès lors étrangers aux Cimbres, et dériveraient de quelque idiome celtique parlé sur le littoral, comme celui des Aetyi[5]. Cette interprétation de Cluvier n'a pas fait fortune ; elle a en effet contre elle l'ordre géographique que Pline a dit qu'il allait suivre[6], dans cette revue des côtes septentrionales de l'Europe, où il procède d'Orient en Occident.

2° En supposant, chose dont les exemples abondent, qu'après l'évacuation d'une partie du littoral par les tribus celtiques, les noms qu'elles avaient donnés à cette mer se sont maintenus par un antique usage, et sont passés dans la langue des nouveaux maîtres du pays, c'est-à-dire des Cimbres.

3° Enfin, ce qui paraît plus conforme à toutes les données de la question, par l'emploi que Philémon aura fait, conformément à l'opinion grecque que nous connaissons, du nom de *Kimbroi* pour celui de *Kimmerioi,* de sorte que ces termes celtiques, appartenant en réalité à la langue des Cimmériens, n'ont été rapportés à celle des Cimbres que d'après cette supposition d'identité entre les deux peuples. Arrien nous offre, en sens inverse, un exemple frappant de l'emploi de ces noms l'un pour

1. Voy. Cæs., *Bell. Gall.,* IV-1 et 3.
2. Tac., *German.,* 43.
3. *German. antiqua,* III-37.
4. Ch. 20.
5. Tac., *ibid.,* 45.
6. ... *in læva, donec perveniatur. Gades,* IV-28.

l'autre, quand il donne celui de *Kimmerica* aux courtes tuniques des cavaliers romains de son temps[1], lesquels n'en avaient certes pas emprunté la forme aux Cimmériens de Lygdamis ou de l'*Odyssée*. Le savant auteur des *Origines germanicæ*, M. Duncker, avait déjà pensé qu'il fallait distinguer des Cimbres de l'histoire romaine ceux dont parlait Philémon[2]. C'est pour les avoir confondus que Pline nous a laissé de longues et souvent trop vives discussions.

Les deux premières solutions restent étrangères aux Cimmériens, nous n'avons pas à nous en occuper. Mais si l'on adopte la troisième, on arrive au double résultat d'une distinction générique et définitive entre les Cimmériens et les Cimbres, ceux-ci restant Germains, et ceux-là devenant positivement Celtes, conclusions à laquelle nous avaient déjà préparés quelques observations précédentes, notamment sur la colonie religieuse de l'Averne, et le caractère presque druidique de son culte[3]. Nous avons encore pour appui ce nom d'*Argilla* que ses prêtres, nous a dit Ephore, donnaient à leurs demeures souterraines[4]. Quoiqu'on ait voulu en faire un mot germanique, et le rapporter au travail des mines[5], il est généralement reconnu aujourd'hui que c'est bien au quatrième terme celtique, conservé dans le dialecte breton sous la forme *Argila*, reculer, se retirer en arrière[6], et dans le gallois sous celle d'*Argel*, lieu retiré, couvert, ou profond[7]. Turner en cite dans ce dialecte deux exemples tirés des vieilles poésies kymriques[8].

1. *Tactiq.*, 34. Conf. avec. 33. La traduction latine porte *Cimbrica*. Les Grecs donnaient, de leur côté, le nom de *Kimberion* ou de *Kimmericon* à un de leurs vêtements de deuil.

2. *Orig. germ.*, p. 96, 97.

3. Voy. sect. 1re, paragr. 28.

4. Voy. sect. 1re, paragr. 18.

5. Voy. Keralio, *Mém. s. l'orig. d. Suédois*, dans ceux de l'Acad. d. Inscr. t. XLVI, in-4°, p. 599.

6. Legonidec.

7. Ce dernier sens est donné par M. Thierry, qui dit aussi qu'*Argel* est breton; il ne se trouve pas dans Legonidec avec cette signification. Le gaélique possède encore les racines *Arc*, coffre, et *Airc*, étroit (Edwards).

8. *Hist. of the Angl. Sax.*, t. Ier, p. 22, éd. Baudry. Voy. aussi Owen, *Dict. of the Welsh lang.*, 1803.

A dyf in argel yn argoedydd.
Il viendra sous l'abri des vastes forêts.
Bez Llia Wyzel yn argel Ardudwy,
Dan y gwellt a'r gwywel.
Le tombeau de Llia le Gwyddelian, dans la retraite d'Ardudwy,
Sous l'herbe et les feuilles flétries.

Il ne faut pas oublier toutefois que ce mot se rencontrait aussi dans le grec et dans le latin, soit avec un sens fort analogue, soit avec une signification qui n'en est pas très-éloignée [1]. Cette observation jetterait même quelque doute sur la véracité d'Ephore, s'il ne fallait supposer un instant que, par un hasard bien singulier, il serait tombé, en voulant inventer un mot cimmérien, sur un terme celtique précisément pareil et pour la forme et pour la signification. Il est d'ailleurs fort possible que les Grecs de la Campanie aient emprunté à la langue de leurs devanciers le nom de leurs habitations pour désigner les étuves qu'ils faisaient pareillement creuser dans la terre.

Un autre débris de la langue cimmérienne nous a été conservé, pensé-je, par Tzetzès dans ce nom de *Siacha* que lui seul a donné à l'Averne de Cume [2]. Ce mot, qui me paraît avoir échappé à l'attention des savants modernes, est certainement celtique. Nous le retrouvons dans l'irlandais [3] *Séaghas,* bois (O'Reilly), dans le gaélique, *Séac,* brûlé, et *Sacaich,* crispé par le feu (M. Leod) [4], et dans le breton *Séac'h,* la foudre (Legonidec), sens qui conviennent également à la nature du sol volcanique et couvert de bois du territoire de l'Averne, tel que nous l'a décrit Strabon. *Séac* répondrait parfaitement aux champs Phlégréens des Grecs, comme notre breton *Chouma,* habiter, ou

1. *Argilla* ou *Argella,* chambre souterraine servant d'étude. *Argillos* ou *Argilla,* argile. Il paraît, d'apr. Hésych., v° *Argillos,* que la racine de ces mots n'était autre que le mot *Argos, blanc.*

2. Dans les gorges profondes et couvertes de forêts qu'habitent les Cimmériens d'Italie, se trouve un lac nommé *Siacha,* etc. (*Chil.,* XII, paragr. 448.)

3. Et dans le gaélique d'Armstrong, *Gaelic Dict.,* 1825.

4. Mac-Leod, *A Dict. of the gaelic,* etc., 1845. — *Dictionn. scoto-celticum f the Highland Society,* etc., 1828.

l'irlandais *Cumha*[1], pouvoir, supériorité, au nom de Cume, et le gaélique *Comar,* réunion, jonction, ou le gallois *Cwmarç,* profonde vallée, à ces divers *Komaros* que nous avons chaque fois rencontrés dans le voisinage des Cimmériens. Le nom même de Circé, qu'on peut rattacher en grec à celui du faucon[2], nous a déjà rappelé celui du *Circius,* ce terrible mistral de la Narbonnaise, et l'un et l'autre s'expliquent par le gallois de nos jours *Cyrç,* assaillir, faire irruption (participe-actif *Cyrciad,* et dérivé dans un sens passif *Cyrçydu,* se blottir). Ces deux significations correspondent à la fois, l'une au caractère malfaisant de la magicienne, l'autre à son existence cachée dans ces grands bois dont Théophraste a parlé comme Homère; et l'étrange nom de son île, *Aixia,* présente encore dans notre breton un rapport non moins remarquable avec son histoire et cette habitation : *Aéa,* faire reposer le bétail pendant la chaleur[3]. Si véritablement Circé fut une druidesse cimmérienne, on s'explique encore mieux la confusion des souvenirs d'Homère, rapprochant, comme il l'a fait, les Cimmériens du Bosphore de ceux de l'Italie, transportant chez ces derniers le palais et les danses de l'Aurore, et donnant pour frère à une fée du couchant le soleil de la Colchide[4].

Les extravagances de quelques celtomanes ont tellement décrié les étymologies celtiques, que je m'arrête comme effrayé de ces derniers rapprochements, et de ceux que je vais tenter encore avec plus de hardiesse. Mais je prie le lecteur de bien considérer : 1° que je ne suis entré dans cette voie qu'à la suite des Anciens qui m'y ont poussé par les mots *Morimarusa, Cronium* et *Argilla,* auxquels une évidente analogie m'a fait adjoindre ceux d'*Amalchium* et de *Siacha;* — 2° que, si les Cimmériens, comme le veulent tant d'écrivains modernes, appartenaient à la race celtique, celtiques doivent être aussi les

1. O'Reilly, *Irish English Dict.,* 1817. — Lhuyd écrit *Cumhach.* Archæol. brit. — *Irish Dict.,* 1707.

2. Lycoph., 531. M. Guigniault a préféré le sens magique d'anneau. *Relig de l'Antiq.,* 3e vol., 2e part.

3. Legonidec. *Ai,* en irlandais, signifie encore troupeau.

4. *Od.,* XII-3 et suiv.; X-135 et suiv.

noms qui se rattachent à leur histoire et la géographie primitive des contrées qu'ils ont occupées les premiers ; — 3° enfin, que je ne cours pas au hasard après les ressemblances fortuites de mots, mais ne m'arrête au contraire, et sans parti pris, qu'à celles dont la similitude, garantie par les lexiques nationaux, peut s'expliquer par les faits.

Cherchons donc si les autres noms qui appartiennent à l'histoire ou à la géographie cimmérienne peuvent également se rapporter aux langues celtiques. Le nombre en est véritablement bien petit pour en tirer une démonstration péremptoire; mais, si chacun d'eux trouve dans ces idiomes une explication claire et vraisemblable, la réunion de tant de celticismes, à défaut de preuves plus complètes, sera toujours un puissant argument en faveur de l'origine celtique des Cimmériens. Je prie instamment le lecteur de ne pas oublier que tous ces noms ne nous sont parvenus qu'altérés plus ou moins par les euphonies grecques ou latines. On peut les classer en trois catégories : les mots simples, que je crois certains; les mots composés, dont le sens est moins sûr; enfin ceux dont la forme actuelle ne permet plus de déterminer l'étymologie. Je les ai cherchés du reste dans les quatre idiomes, irlandais, gaélique, gallois [1] et breton, parce que tous les quatre ont plus ou moins conservé des radicaux et des dérivés de la souche commune, et que leur séparation successive est probablement postérieure à l'époque à laquelle remontent ces noms.

Nous sommes certains de *Morimarusa, Cronium*, *Amalchium, Argilla* et *Siacha;* nous avons reconnu les quatre mots simples *Cume, Comaros, Circè* et *Œœa;* passons aux autres noms de cette première catégorie.

Les *Trères* ou *Trières,* peuple cimmérien, — du gaél. *Treoir,* force, puissance, d'où l'adjectif *Treorach,* puissant, vigoureux; en irl. actif, agile. Le breton nous offre encore *Trec'her,* vainqueur, et le gallois, *Trydar,* tumulte, bruit retentissant.

Kobos, chef des Trères; — ce nom a déjà son analogue dans le *Covinus* ou char armé de faux des Bretons et des Belges. Je

1. Y compris le cornique, éteint aujourd'hui.

laisserai de côté notre breton *Kob,* coupe, ou *Kov,* ventre, pour aller droit au gaël. *Cobh,* victoire, conquête, d'où l'adj. *Cobhach,* victorieux, en irl. brave, courageux. *Còb,* en gallois, coup, bourrade.

Les *Taures,* du gaélique et irland. *Torr,* montagne [1]. Ils donnaient à leur fameuse déesse, suivant Amm. Marcellin, le nom d'*Oreiloche* [2], qui devait être par conséquent celtique. Le breton a le verbe *Horella,* brandir une arme, menacer de frapper; l'irlandais, 1° *Orlach* ou *Ordlach,* vaillant héros; 2° *Ar,* meurtre, et *Logh,* dieu ; le gallois, enfin, *Ar,* qui répond au grec *archi,* ou *Or,* à notre mot *extrême,* et *Lloci,* protéger. Toutes ces significations conviennent au culte sanglant de cette terrible protectrice des rivages cimmériens, adorée par les Grecs sous le nom de Diane Tauropole ou Taurienne, et par les Lacédémoniens particulièrement sous ceux d'*Orthia* et de *Lygodesma* [3]. Ce dernier, dont Pausanias fait, comme du précédent, un terme hellénique, me paraît toucher de beaucoup plus près au nom cimmérien de Lygdamis. Je pense aussi que c'est la même divinité qui fut nommée *Kimmeris,* plutôt que Cybèle, avec qui l'aura fait confondre, comme l'a observé M. Guigniault [4], son char également traîné par des taureaux, et les sacrifices, qu'on faisait à l'une et à l'autre, de ces symboliques animaux. Quant aux noms des tribus taures qui sont venus jusqu'à nous, les Psessi d'Apollodore [5], les Arinchi, les Sinchi, et les Napœi d'Amm. Marcellin [6], je n'ai pu leur trouver aucun rapport satisfaisant avec les idiomes celtiques existant aujourd'hui.

Les *Teucres,* du gallois *Dewr,* vaillant, héros, en irl. *Dear, Deur,* grand, et *Deachrach,* rude, sévère ; — ou du gallois *Deuran,* divisé en deux, en irland. *Deachra,* séparé; les *Teucres* ayant été, dans ces cas, une division détachée des Cimmériens.

1. En gall. *Tor,* proéminence, et *Toura,* monceau; en breton, *Teur,* enflure.
2. XXII-8.
3. Pausan., III-16.
4. *Relig. de l'antiq.,* 2e vol., 1re partie.
5. Et. de Byzance, v° *Pséssoi. Psesii* de Pline, VI-7.
6. *Ibid.* Arechi, Zingi et Napitæ de Pline, *ibid.*

Les *Lestrygons,* — du breton *Lestr,* ou du gallois *Llestyr* (cornique *Lestèr*), vaisseau (au plur. *Listri* ou *Lestri*), de la même manière que les pirates Camaritai tiraient leur nom de leurs *Camara* ou barques. Ces géants de l'*Odyssée* [1] n'étaient donc que des pirates cimmériens, comme l'indique le titre de fils de Neptune, donné au fondateur de leur cité, le roi Lamus [2]. Ce nom même est encore celtique, *Lamh,* main, en gaélique et en irl., *Lama* ou *Lamein,* enlever, en breton.

Artakiè, nom de deux fontaines, l'une chez les Lestrygons [3], l'autre près de Cyzique, en Mysie, province où nous avons rencontré une ville de Lygdamum et les Cimmériens d'Antandre. Dans les deux contrées, les voisins de ces fontaines sont des géants, des fils de la terre, et ceux de Cyzique habitaient une montagne dite la montagne des Ours, l'*Arctôn oros* de Strabon [4]. Or un ours se dit précisément en irl. *art,* et en gall. *arth,* d'où l'adjectif *Artawg.* Du reste *Art* signifie encore dans ce premier idiome, un rocher, et donne l'adjectif *Artach* qui a pris dans le gaél. le sens de grand. Mais Apollonius de Rhodes et le faux Orphée ont indiqué la véritable signification d'*Artakiè,* la fontaine des ours, et le triple rapprochement que nous venons de faire me paraît singulièrement démonstratif pour l'origine celtique des Lestrygons du Latium, que quelques Anciens, par confusion, ce me semble, ont transportés en Sicile [5].

Rubèas, cap qui séparait, nous a dit Philémon, les mers Morimarusa et Cronium. Ces deux noms étant celtiques, on aurait dû se douter que le troisième l'était également, mais on ne s'en est point occupé. Cependant sa racine galloise *Rhyb* indique ce qui tend à s'avancer, ce qui fait saillie en excès, sens qui convient parfaitement au nom d'un cap assez saillant pour diviser deux mers; *Reubadh,* en irl., signifie à peu près de même, ce qui pénètre, ce qui déchire. De *Rhyb* pourrait venir encore le

1. x-120.
2. *Ibid.* Eustat.
3. *Odyss.,* x-107.
4. *Argon. Orph.,* v. 491 et 515. — Apoll. Rh., Ier-941 et 957. Strab., XII, p. 575, éd. de 1620.
5. Voy. Eustathe, *Od.,* IX-106, etc.

célèbre nom des monts Riphées, dont les Grecs n'ont pu entendre parler, pour la première fois, que dans le pays des anciens Cimmériens. . . . .

. . . .

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [387]


ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

LISTE DES OUVRAGES IMPRIMÉS

DE

M. DE BELLOGUET

I. — Questions bourguignonnes, *ou Mémoire critique sur l'origine et les migrations des anciens Bourguignons*, etc. Dijon, 1846.

Honoré d'une médaille d'or par l'Institut en 1847.

II. — Carte du premier royaume de Bourgogne avec un commentaire, etc., etc. Dijon, 1848. *Complément des Questions bourguignonnes.*

Rappel de la médaille, le 17 août 1849.

III. — Origines dijonnaises, *suivies d'une Dissertation sur les actes et la mission de saint Bénigne, l'apôtre de Dijon*, etc. Dijon, 1851.

Ouvrage honoré d'une médaille d'or par l'Institut en 1851.

IV. — Principes fondamentaux d'une République consulaire. Brochure. Dijon, 1848.

V. — Pétition adressée a l'opinion publique, *pour la réforme des élections de l'Institut*. Brochure. Paris, 1862.

VI. — Ethnogénie gauloise : T. Ier. *Glossaire gaulois*. Paris, 1858, et la 2e édition en 1872.

VII. — Ethnogénie gauloise : T. II. *Types gaulois et celto-bretons*. 1861.

VIII. — Ethnogénie gauloise : T. III. *Le Génie gaulois*, 1868.

Ces trois volumes ont valu à l'auteur le grand prix Gobert en 1869.

IX. — Ethnogénie gauloise : T. IV. *Les Cimmériens*. Paris, 1873.

X. — Mélanges de littérature, prose et vers. 1814-1835. Paris, 1873.

